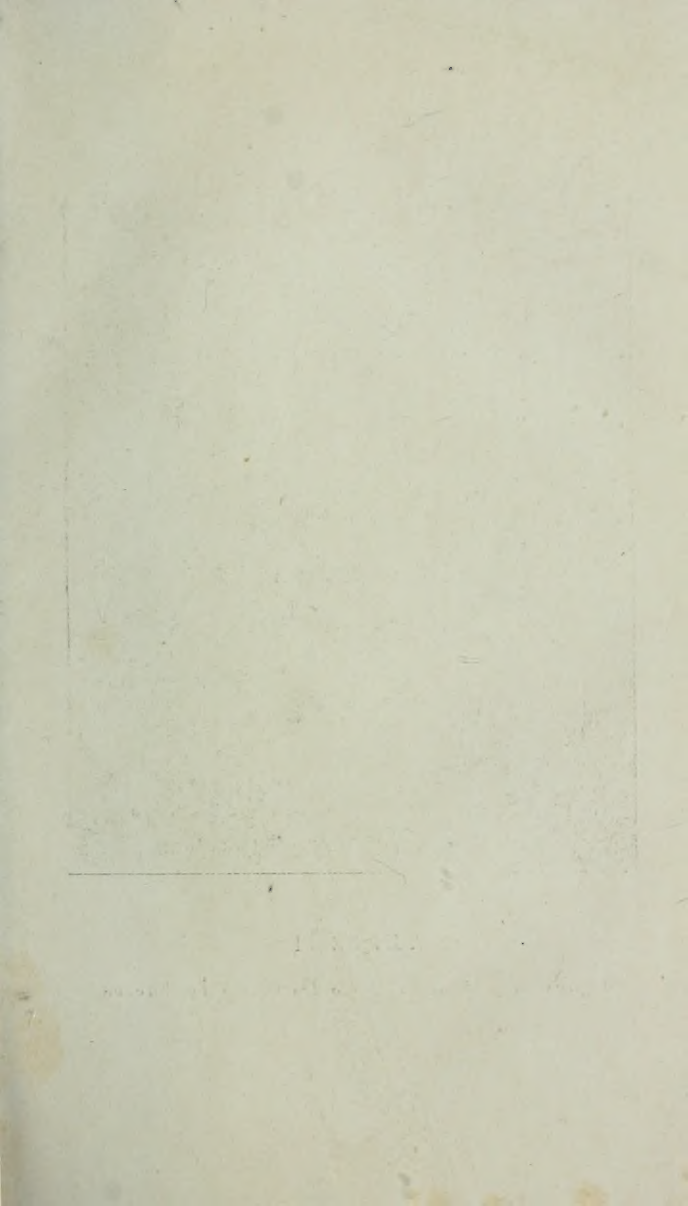
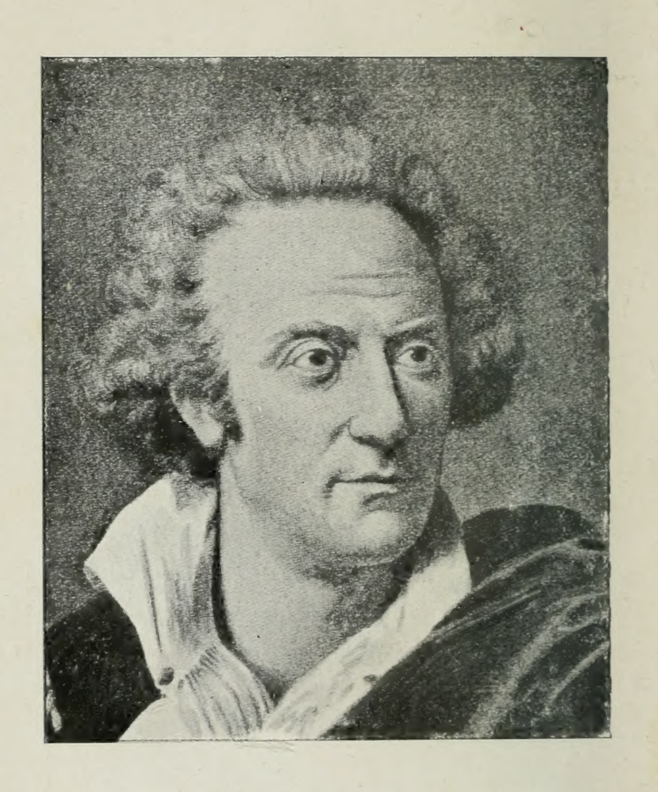

U d'/of OTTAWA
39003004226121

15- 3-1963

VICTOR ALFIERI

ŒUVRES CHOISIES





ALFIERI

d'après un portrait du Musée des Offices de Florence

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

VICTOR ALFIERI

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES

Par Paul SIRVEN
Professeur à l'Université de Lausanne.



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

INTRODUCTION

Victor Alfieri naquit à Asti en Piémont, le 16 janvier 1749. Il était d'une famille noble et ancienne. M. Ernesto Masi a pu écrire tout un livre et un gros livre sur la famille des Alfieri, dont l'histoire est intimement liée à l'histoire même de la commune d'Asti. Avec le temps, les Alfieri s'étaient d'ailleurs bien embourgeoisés, et la commune d'Asti, de son côté, n'était plus qu'une honnête petite ville de province, lorsque vint au monde celui qui devait donner au nom de ses ancêtres et à sa cité natale un éclat nouveau et inattendu.

Victor Alfieri passa les neuf premières années de sa vie dans la maison paternelle, sous la surveillance de sa mère et de son beau-père — son père était mort quand il était tout enfant et sa mère s'était remariée ; — puis on le mit à l'Académie de Turin, où l'on élevait les jeunes gens de son monde. Il nous dit dans sa *Vita* qu'il y fit de fort mauvaises études, mais il exagère ; son affirmation est contredite par quelques détails qu'il nous donne dans les mêmes chapitres, et qui prouvent qu'il était un fort en thème et un garçon plein d'amour-propre.

En 1766 — il avait dix-sept ans — il fut nommé porte-enseigne au régiment provincial d'Asti ; mais ces fonctions, qui ne l'obligeaient d'ailleurs, en temps de paix, qu'à quelques jours de présence au corps tous les ans, n'étaient point faites, nous dit-il, pour un futur poète tragique et pour un homme libre, et il trouva moyen de s'en affranchir.

Il voulait voir du pays. Il s'associa à deux ou trois jeunes gens qui avaient envie d'en faire autant, et après avoir demandé, suivant l'usage, et obtenu la permission du souverain, il sortit des Etats du roi de Sardaigne et, flanqué d'un valet de chambre et d'un précepteur anglais, il prit la

route qui conduit à Milan. De Milan il alla à Florence par Modène et Bologne, puis à Sienne, puis à Rome, puis à Naples, d'où il revint à Rome et gagna Venise.

Il nous a conté longuement — peut-être trop longuement — toutes ces pérégrinations, s'accusant d'avoir voyagé comme un colis, sans rien voir, et uniquement pour changer de place. Là encore il a exagéré. Les rapports des ministres du roi de Sardaigne auxquels il était obligé de se présenter dans la plupart des États où il séjournait, le représentent comme un jeune officier des plus sérieux et curieux de s'instruire. Mais Alfieri, dans le temps où il écrivait sa *Vita*, aimait à dire que toutes les heures qu'il n'avait pas consacrées à la Tragédie avaient été des heures perdues, et qu'il n'avait vécu que du jour où il avait connu sa vocation.

En 1767, il fit son premier séjour à Paris. Il y arriva vers la fin du mois d'août et y fit son entrée par le faubourg Saint-Marcel, qui n'était pas alors beaucoup moins laid qu'aujourd'hui, et qui le prévint tout d'abord contre tout ce qu'il devait voir dans Paris. Il erra, nous dit-il, par les promenades publiques, fréquenta les théâtres (point à retenir : on verra pourquoi), se fit présenter au roi Louis XV, qui ne daigna pas même le regarder, et, quelques semaines plus tard, partit pour Londres. L'Angleterre le ravit. « Les rues, les auberges, les équipages, les femmes, une aisance universelle, la vie et l'activité partout, la propreté et commodité des habitations, un mouvement continuel d'argent et de marchandises, tout cela, nous dit-il, lui rendit courage dès l'abord, et surtout le bon gouvernement et la vraie liberté dont on jouit dans ce pays-là. » Alfieri, on le voit, pensait de l'Angleterre ce qu'en avait pensé Montesquieu et ce qu'en pensait Voltaire. Il passa la fin de l'été et l'automne de 1768 en Hollande, où il occupa ses loisirs à lire Machiavel et où il fut amoureux d'une jeune femme au point de vouloir se suicider, quand celle-ci se souvint qu'elle avait un mari et s'éloigna de lui.

De retour dans sa patrie après un voyage qui avait duré deux ans, Alfieri se consacra, nous dit-il, aux études philosophiques, c'est-à-dire qu'il lut la *Nouvelle Héloïse*, du moins

le premier volume, car, nous dit-il, l'affectation de l'auteur l'empêcha d'aller plus avant ; le *Contrat social* où il assure n'avoir rien compris ; Helvétius qui lui déplut ; Montesquieu dont il dit le plus grand bien ; Voltaire dont il goûta la prose et non les vers ; Plutarque enfin, qui le « fit hurler d'enthousiasme ».

Mais il ne tenait plus en place. Au mois de mai 1769, il était de nouveau sur les grands chemins. On le vit à Vienne, à Prague, à Dresde, à Berlin. A Berlin, il se fit présenter au roi de Prusse et remercia le Ciel de ne l'avoir point fait naître son esclave. Il ne respira qu'à Copenhague. On le vit en Suède, en Finlande, et la sauvage rudesse de ces régions le transporta. Et les pages où il peint ces paysages septentrionaux sont parmi les meilleures. Elles font songer à du Loti. On le vit en Russie, mais la pensée qu'il était dans les États d'une Clytemnestre philosophesse — c'est ainsi qu'il appelle Catherine II — le décida à s'éloigner au plus vite d'un pays qu'il considérait comme en dehors de l'Europe. Il rebroussa chemin et par la Prusse et la Hollande gagna l'Angleterre, où il fut le héros d'un drame à la fois romanesque et comique et dont la narration remplit le onzième et le douzième chapitre de sa *Vita*. On verra dans ces deux chapitres — que d'ailleurs nous ne reproduisons pas — qu'il s'éprit à Londres d'une noble *Lady* qui partageait ses faveurs entre le futur auteur de *Saül* et son propre cocher, et comment finit l'aventure.

En septembre 1771, après avoir traversé Paris où il refusa de se rencontrer avec Rousseau, qu'il jugeait orgueilleux et bourru, il « s'engouffra » dans « les Espagnes » avec une bonne provision de livres italiens qu'ils avait achetés à Paris. C'est ainsi, je veux dire en voyageant et du fond de sa berline, qu'il fit connaissance des classiques de son pays. Il lisait aussi beaucoup Montaigne, et peut-être est-ce a la fréquentation de l'auteur des *Essais* qu'il doit non certes le style ou la philosophie de ses tragédies, mais la bonhomie de sa *Vita*, au moins d'une partie de sa *Vita*, l'ouvrage, qui tout compte fait, demeure son chef-d'œuvre.

Il traversa la France sans la voir, tant il était occupé à

lire; mais il ouvrit les yeux sur l'Espagne, marchant beaucoup, chevauchant plus encore, et suivi de son domestique, et rappelant ainsi l'illustre chevalier de la Manche et son fidèle Sancho. Madrid ne lui plut point; mais Lisbonne le ravit. Lisbonne lui rappelait Gênes. Il y avait la mer, la mer « dont il ne pouvait se rassasier ». Et c'est à Lisbonne qu'il se lia pour la vie avec l'abbé de Caluso, dont l'amitié lui devait être en plus d'une circonstance un véritable réconfort.

Au commencement de 1772 nous le retrouvons à Turin. Il s'installe dans une maison magnifique de la place Saint-Charles, et dès ce moment — il avait vingt-trois ans — il résout de ne plus songer qu'à se faire un nom dans les lettres. Il refuse un emploi qu'on lui offre dans la diplomatie, et fonde avec quelques amis une manière d'académie où il s'amuse à écrire — en français — des comédies ou des pamphlets « où il singe Voltaire (1) » et qui ne manquent pas de philosophie. C'est qu'Alfieri avait un tempérament de satirique, et peut-être — c'est du moins mon sentiment — s'est-il trompé en donnant le meilleur de ses forces à Melpomène. Mais il était ambitieux et très persuadé qu'on ne va à la postérité que par le moyen des genres nobles.

En 1774 il écrivit — en italien — une *Cléopâtre* qu'il fit représenter à Turin au mois de juin 1775 après l'avoir revue et corrigée à maintes reprises. Il n'a pas recueilli cette pièce dans l'édition de ses *Tragédies* et il en parle dans sa *Vita* avec un profond mépris. Il est bien sûr que cette *Cléopâtre* ne vaut rien, mais elle n'est pas sensiblement plus mauvaise que beaucoup d'autres pièces qu'il considérait comme excellentes, sa *Rosmunda* par exemple ou son *Don Garzia*. En tout cas elle eut quelque succès, et ce succès le détermina à prendre vis-à-vis du public et de lui-même l'engagement de persévérer dans la carrière de poète dramatique.

Il se mit à travailler avec une sombre énergie; il apprit à fond l'italien qu'il parlait mal, car il était né dans un pays « amphibie » et il voulait être un poète italien; puis il se mit

(1) L'expression est de lui.

à composer. Dans cette même année 1775, il fit le plan et le développement en prose de son *Filippo* et de son *Polinice*, tout en couvrant de notes marginales les grands classiques italiens dont il pensait avec raison que les leçons ne lui seraient pas inutiles. Il ne nous dit rien, dans sa *Vita*, des poètes français, et même, à l'en croire, il ne leur devrait rien du tout. Il ne faut pas, sur ce point, s'en rapporter à sa parole ou à celles des critiques italiens qui ont accepté aveuglément cette affirmation audacieuse. L'un d'eux, Boselli, écrivait, il y a trois quarts de siècle : « La tragédie est sortie toute faite de la tête d'Alfieri, comme Pallas du cerveau de Jupiter. » Et l'on sait que Gioberti a proclamé avec insistance qu'Alfieri était tout à fait indemne de l'influence française: *dagli influssi gallici.* Il n'y a rien de plus faux. Alfieri avait lu nos auteurs et fréquenté nos théâtres, et il suffit d'avoir présents à l'esprit les principaux chefs-d'œuvre de notre tragédie pour saluer au passage dans l'œuvre d'Alfieri beaucoup de vieilles connaissances (1).

Pour mieux apprendre l'italien, le jeune poète fit ce qu'il appelle des voyages littéraires en Toscane. Il alla à Pise, à Florence, il séjourna à Sienne. On verra dans sa *Vita*, et plus au long dans sa *Correspondance*, sans parler de ses sonnets, la place considérable que tiennent dans son existence ses amitiés siennoises. Il trouva à Sienne des gens très cultivés, qui étaient tout animés comme lui de l'esprit du XVIIIe siècle, qui l'admiraient et l'encourageaient. Il signait volontiers ses lettres : *Alfieri il Tragico*, car il avait dans ce temps-là une certaine vanité. Et il aimait aussi à faire parade de ses chevaux, car il était bon cavalier et il avait pour le moins une douzaine de montures. Ce fut à Sienne qu'il écrivit son traité *de la Tyrannie*, auquel il faut toujours se référer si l'on veut remonter à la source de ses tragédies qui ne sont en définitive que des mélodrames destinés à inspirer la haine des tyrans.

(1) Voir sur ce point l'ouvrage de M. Bertana que j'indique plus loin dans la bibliographie. M. Bertana a rompu très franchement et très courageusement avec la tradition et les préjugés de la critique de son pays.

Le traité *de la Tyrannie*, pour le dire en passant, comme au surplus celui du *Prince et des Lettres*, n'a pas grande valeur. On se tromperait fort de voir dans Alfieri un émule de ce Montesquieu, pour lequel il professait d'ailleurs la plus sincère admiration. Il rappelle plutôt le jeune Étienne de la Boétie, l'auteur du *Contre un ou La Servitude volontaire*. Ce qui fait le mérite de ses écrits politiques, ce n'est ni l'originalité des vues, ni leur nouveauté; et ils sont bien loin de laisser supposer chez lui une longue méditation de l'histoire; mais une chaleur d'accent et une ardeur républicaine qui font songer aux discours de nos grands révolutionnaires. Ce style 93 se retrouve dans les tragédies, notamment dans *Virginie*.

En 1777, Alfieri, qui estimait qu'on ne peut faire de bonnes tragédies qu'à la condition d'avoir une maîtresse du meilleur monde, se lia avec la comtesse d'Albany, femme de Charles Stuart, qu'on appelait le Prétendant et qui se donnait à lui-même le titre de roi d'Angleterre. Alfieri nous a laissé dans sa *Vita* et dans ses sonnets un portrait des plus flatteurs de Louise de Stolberg, comtesse d'Albany. Il ne faut guère lui reprocher d'avoir idéalisé les traits de la femme qu'il aima, mais tout ce que l'on sait de la comtesse d'Albany montre qu'elle était un peu plus matérielle qu'il ne l'a dit, et que c'était une muse encore assez ignorante. Il n'est pas même certain que l'union du poète et de la reine d'Angleterre ait toujours été parfaite ; mais, à vrai dire, cela n'a peut-être pas grande importance. Ce qu'il est utile de retenir, c'est qu'Alfieri, qui disait tenir très fort à son indépendance, mena à partir de ce moment une existence assez asservie à celle de sa dame.

C'est pour la suivre qu'il partit pour Rome, qu'il n'aimait guère, en 1780. Elle allait y chercher un refuge contre les violences de son mari et demander asile à son beau-frère le cardinal d'York ; c'est pour la suivre qu'il alla vivre quelque temps en Alsace où elle passa deux saisons ; c'est pour la suivre enfin que lui qui professait, dit-il, une sainte horreur pour Paris et pour la France, et qui certes, s'il eût été libre, eût passé sa vie entière à Sienne ou

à Florence, se résigna à vivre dans la rue de la Chaise, puis dans la rue de Bourgogne, à partir de 1786, et y aurait sans doute vécu jusqu'à sa mort si la Révolution n'avait obligé « sa dame » à porter ses pénates ailleurs. Au surplus, la comtesse d'Albany ne collabora en aucune façon à ses tragédies. Il en avait déjà fait un certain nombre quand il la connut, et avait arrêté depuis longtemps sa manière et son style.

Il est bon, avant de poursuivre ce récit, de donner une idée de la tragédie alfiérienne.

Elle n'est pas aussi profonde qu'on l'a souvent prétendu, du moins en Italie. La grande originalité en est dans le style, qui est d'une concision peut-être un peu affectée, à la manière de Sénèque. Voici l'exemple le plus classique de cette brièveté :

Hai scelto ?
Scelsi.
Emone ?
Morte.
L'avrai.

« *As-tu choisi ? — C'est fait. — Hémon ? — La mort. — Meurs donc.* »

Mais quand on a suffisamment admiré cette virtuosité dans l'art du raccourci, qui n'exclut pas toujours d'ailleurs, il est bon d'en faire la remarque, la plus insupportable prolixité, il faut bien dire que la tragédie d'Alfieri n'est au fond que du mélodrame. On y trouve presque partout le tyran, le traître, l'héroïque jeune premier, vengeur de la Justice, l'ingenue, la marâtre, etc. Alfieri s'est bien défendu d'avoir eu recours aux moyens ordinaires des faiseurs de drames, c'est-à-dire aux *méprises* et aux *reconnaissances* sur lesquelles repose le théâtre du vieux Crébillon et bien souvent celui de Voltaire, mais cela n'empêche point qu'il a fait des tragédies d'où est banni jusqu'à l'ombre d'un caractère. Son Philippe est un monstre, son Etéocle une bête féroce, son Saül un fou, sa Rosemonde une panthère. Et en face de ceux de ses personnages qui sont méchants et cruels, voici le cortège des victimes qui se sacrifient avec une sorte

de joie, qui ont même le goût de la mort. Antigone veut mourir ; il ne lui suffit pas d'accepter la mort : elle la provoque, elle la réclame. Octavie, dans la tragédie du même nom, est insultée, raillée, torturée par Neron. Et pourtant elle l'aime, elle l'adore. Pourquoi ? grands Dieux ! Parce que cela fait plaisir à Alfieri, parce qu'il lui semble que cette tendresse d'Octavie, qui ne peut être que de la stupidité, fait contraste avec la méchanceté de Néron. Il ne s'agit pas d'être vrai, ni même vraisemblable, mais d'agiter devant nous des fantômes dont les uns doivent porter l'effroi dans l'âme des spectateurs et les autres le faire pleurer de pitié. On y est d'une cruauté que rien n'égale ou d'une sublimité dans le sacrifice qui dépasse tout.

D'ingénieux critiques se sont demandé où était « l'unite esthétique » de la tragédie d'Alfieri. Et ils ont cru voir qu'elle était dans la peinture de la volonté. Le héros d'Alfieri, disent-ils, est l'homme qui veut. Et si pour vouloir il suffisait de dire : Je veux, ces critiques auraient raison. Car les héros d'Alfieri disent : Je veux, et ils disent aussi : Je jure, presque à chaque vers. Ce sont de grands faiseurs de serments et de remarquables entêtés. Mais si, pour vouloir, il faut savoir, peser, délibérer, les héros d'Alfieri ne « veulent » pas. Les héros de Corneille veulent et ils nous disent pourquoi. Les héros d'Alfieri sont des machines qui broient ou de pauvres agneaux qui se laissent broyer parce que c'est leur rôle d'être des bourreaux ou des victimes. Ne songez pas à Corneille quand vous lisez Alfieri, mais à l'auteur d'*Hernani* ou de *Marion de Lorme*. Les héros d'Alfieri sont des furieux et non des volontaires, du moins quand ils prétendent vouloir ; ils ont ce que Stendhal appelait de l'énergie, c'est-à-dire de la passion.

Pour bien pénétrer la tragédie d'Alfieri, il ne suffit pas de lire ses pièces ; il faut lire aussi, je dirais presque *surtout* les examens qu'il a faits de chacune de ses pièces et où il nous dit ce qu'il a voulu faire. Rien n'est plus instructif. Il y a, selon lui, des sujets tragiques et des sujets tragédiables. Voilà une distinction qui paraît subtile : il est bon de voir ce qu'Alfieri entend par là. Pourquoi, se demande-t-il, l'as-

sassinat de Marie Stuart par Elisabeth, fait tragique s'il en fut, n'est-il pas tragédiable — car il paraît qu'il ne l'est pas? — C'est, nous répond-il, qu'il n'y a pas entre Elisabeth et Marie Stuart des liens de famille assez étroits. Elisabeth tuant Marie Stuart, c'est une reine qui tue une autre reine, et cela ne prête point. Supposez maintenant que je représente Marie Stuart faisant périr Darnley son mari. Voilà une matière tragédiable. Une femme qui tue son mari — ou un mari qui tue sa femme — c'est un sujet de tragédie, parce que le meurtrier ou la meurtrière doit triompher, pour achever son crime, des sentiments les plus sacrés ; il ou elle doit faire taire la voix de l'amour conjugal ou la voix du sang. Philippe II ne serait point tragédiable — il ne serait que tragique — si sa passion de dominer et son orgueil avaient choisi pour victime un autre personnage que son propre fils. Etéocle et Polynice forment le sujet le plus tragédiable qui se puisse imaginer : ils sont frères et ils s'entre-déchirent, ou plutôt ils s'entre-déchirent et ils sont frères ! Mirra, qui a pour son père un amour criminel, est infiniment plus tragédiable que Phèdre qui n'aime que son beau-fils.

Voilà une conception de la tragédie tout à fait conforme a l'esthétique du XVIIIe siècle. On aimait dans ce temps-là à faire frémir la nature.

Ce n'est pas tout. On aimait à faire frémir la nature, mais on voulait réhabiliter la nature que de fâcheux jansénistes avaient, paraît-il, calomniée au siècle d'avant. Le XVIIIe siècle croit à la bonté foncière de l'homme. « L'homme est bon, mon ami, dit Diderot, très bon. » Il n'y a point de tragedie si la nature ne frémit point, mais on fait œuvre mauvaise et condamnable si on ne rend point hommage à la nature. Comment résoudre cette contradiction ? Alfieri s'y est employé de son mieux et ses examens ont justement pour objet de nous montrer combien cela était malaisé et avec quelle prodigieuse habileté il s'en est tiré. Le moyen dont il use le plus fréquemment est l'emploi du « traître ». Le traître de mélodrame est le bouc émissaire qui porte sur lui tous les péchés de l'humanité. La tragédie qui veut faire frémir la nature et qui veut aussi proclamer la bonté originelle de

l'homme a inventé le traître, ou du moins, — car il y avait des traîtres dans Corneille et dans Racine, — a donné au traître des proportions gigantesques. C'est lui qui arme les pères contre les fils et les fils contre les pères — et la nature frémit ; — mais les fils assassins et les pères meurtriers ne sont pas coupables. Vive la nature et maudits soient les traîtres ! le Gomez de *Philippe II*, le Créon de *Polynice*, le Bothwell de *Marie Stuart*, l'Abner de *Saül* et *tutti quanti* ! Les examens d'Alfieri sont des plaidoyers pour les criminels qu'il a mis sous nos yeux : ils ont été séduits, nous dit-il ; ayons pitié d'eux et réservons notre indignation pour les séducteurs. Vous direz peut-être que les séducteurs font à la nature humaine le même tort que lui feraient les criminels s'ils n'avaient pas été séduits. Il est possible, vous dirai-je, et même il est certain, car les traîtres, après tout, sont aussi des hommes ; mais il faut croire que les faiseurs de mélodrames ne s'en doutent pas.

Un autre moyen dont Alfieri s'est servi pour sauver la nature humaine tout en nous présentant des horreurs, c'est l'usage qu'il fait de la folie. Saül est un fou. Oreste en est un autre. Il est entendu qu'Oreste tue sa mère ; la tradition l'exige et il n'y aurait point de tragédie sans cela. L'Oreste d'Alfieri poignardera donc la misérable Clytemnestre, mais sans s'en apercevoir, dans un accès de délire. C'est un fou. Eh ! monstres ! dirait M. de Voltaire, dont l'Oreste est aussi un meurtrier inconscient, préféreriez-vous qu'il fût un parricide ?

Vous voyez cependant qu'il ne faut pas chercher des caractères dans Alfieri. Le poète n'a voulu qu'une chose : faire frémir la nature durant quatre actes et nous réconcilier avec elle au cinquième, sur le dos du traître ou en plaidant la responsabilité limitée des assassins.

Tout cela est bien conventionnel et bien faux. Ce qui ne l'est pas moins — et qui sent bien aussi son XVIIIe siècle — c'est la place considérable que fait Alfieri dans son théâtre à ce que Diderot appelait les *conditions* ou les *relations*. Nous ne sommes point, disait Diderot, des hommes en général, mais des magistrats, des professeurs, des militaires, des bour-

geois ou des paysans ; nous avons une *condition* et le théâtre doit tenir compte des conditions. Pareillement, ajoutait-il, nous sommes fils ou pères ou frères ou cousins germains de quelqu'un ,et ce sont là des *relations* dont le théâtre doit aussi tenir compte. Un père ne s'exprime pas comme un oncle ni un frère comme une sœur.

Il suffit de parcourir les *Examens* d'Alfieri pour voir qu'il est un disciple de Diderot. Ses tyrans ont beau être des tyrans, il se souvient qu'ils sont des rois et, comme tels, qu'ils ont une certaine dignité et qu'il faut les entourer d'un certain prestige. C'est parfois gênant. Il est entendu, dit Alfieri, que Néron est un cruel et un fourbe. Qu'il soit cruel, je m'en arrange et même j'en suis heureux, car un monarque absolu doit être cruel, mais la fourberie m'embarrasse, non pas qu'elle ne soit pas dans le caractère d'un tyran, au contraire, mais un roi de tragédie doit être grand, même dans le crime, et qui dit fourbe dit petit. Alfieri constate, dans l'examen d'*Octavie*, qu'il devait faire de Néron un fourbe, puisque l'histoire assure qu'il en était un, et qu'au surplus un tyran est toujours fourbe, mais enfin cette fourberie est un défaut au point de vue de l'art, un défaut qu'il doit signaler et dont il s'excuse fort humblement.

Quel caractère croyez-vous qu'il faille donner à Jocaste, la mère d'Etéocle et de Polynice? Réponse : celui d'une mère. Or une mère n'a point ou ne doit point avoir de préférence pour l'un ou l'autre de ses enfants : elle doit les aimer tous également, sinon c'est une mauvaise mère. Aussi Jocaste maudit-elle Polynice quand elle apprend qu'il vient de tuer Etéocle, bien que Polynice ait été dans le cas de légitime défense et même qu'il ait tué Etéocle sans le vouloir (voir plus haut) — et le cœur maternel de Jocaste ne reprend son maternel équilibre que lorsque ses deux garçons sont morts l'un et l'autre. Quant à Antigone, elle préfère Polynice à Etéocle, mais, nous dit l'auteur, elle en a le droit : une sœur n'est pas une mère.

Je pourrais faire à propos des tragédies d'Alfieri bien d'autres observations du même genre ; elles achèveraient de nous convaincre que l'œuvre du poète italien, bien loin

d'être une improvisation de génie, est le fruit d'une poétique très conventionnelle et très rigoureuse et qu'il avait été chercher chez Voltaire, chez Crébillon, chez Diderot. Au surplus, tout comme celle de ses modèles, la tragédie d'Alfieri conduit au mélodrame d'une part et de l'autre au drame bourgeois. Il a beau restreidre le nombre de ses personnages au minimum indispensable — il n'y en a que quatre dans *Rosmunda*, — supprimer les confidents, viser à la concision la plus énergique, ces austérités ne doivent point nous faire illusion; sa tragédie n'en est pas moins un mélodrame ou un drame bourgeois.

Après cela, il faut bien dire qu'il était habile homme et bon versificateur. Par le don du style et l'ingénieuse disposition des scènes il est arrivé à mettre sur pied des drames qui font grand effet. Son *Oreste* est encore souvent représenté en Italie; d'illustres acteurs, Modena, Salvini, ont conquis leur célébrité en incarnant son Saül, et l'on sait que le rôle de Mirra fut le triomphe de la Ristori lorsqu'elle vint à Paris dans les premières années du second Empire. C'était un bon dramaturge, et il faut d'autant plus l'en louer qu'il n'a point fait représenter ses pièces, et qu'il n'avait donc pas, pour en tirer parti et se corriger, le cas échéant, l'expérience que donne toujours la représentation publique.

Victor Alfieri habitait donc à Paris et il y surveillait l'édition de ses tragédies qu'il avait confiée à l'imprimeur Didot, lorsque la Révolution commença. Il semble que l'auteur de la *Tyrannie* et de tant de drames tyrannicides eût dû voir avec sympathie les efforts que faisait la France pour s'affranchir de ses maîtres. Et, en effet, si on se refère, non à sa *Vita*, où il se donne des airs de prophète et semble prévoir les pires excès des jacobins, mais à sa *Correspondance*, il ne fut point hostile aux premières manifestations de l'esprit révolutionnaire. Il écrivait à sa mère le 22 décembre 1789 : « Que ma présence à Paris ne vous inquiète pas; le danger, s'il y a eu danger, est passé; il ne faut pas croire aux exagérations des Français qui ont fui en Italie. Certes je ne pense pas que tout ce qui s'est fait jusqu'à présent ait été bien fait, mais ce sont maux passagers dont sortiront peut être des

biens durables. » Il composait une ode sur la prise de la Bastille et des plus enthousiastes.

Puis il changea d'avis. Il faut bien dire qu'il ne fut pas le seul. André Chénier, avec lequel il était en relations, changea d'avis, lui aussi. Et pour d'excellentes raisons. Je ne crois donc pas qu'il faille chercher les origines du *Misogallo* dans les rancunes personnelles qu'Alfieri aurait pu nourrir contre une révolution qui l'atteignit dans ses intérêts privés. On sait en effet que sa bibliothèque et ses meubles furent confisqués au lendemain de son départ (16 août 1792) et que Mme d'Albany, privée de la pension que lui avait faite l'ancien régime, et que le nouveau lui avait quelque temps continuée, fut portée sur la liste des émigrés. On peut très bien admettre qu'Alfieri, qui était sincèrement révolutionnaire et qui avait fait, comme bien d'autres, le rêve d'une république française renouvelée des Romains ou des Grecs, ne trouva point dans les Jacobins des clubs les héritiers de ses héros de Plutarque. Il avait été trop idéaliste ; la vue des réalités ne le fit pas renoncer à son idéal, mais plutôt que d'avouer qu'il s'était fait une idée trop haute de l'humanité, il préféra faire porter aux Français tout seuls le poids de ses déceptions. Si la liberté n'a point donné du premier coup tout ce que l'auteur de la *Tyrannie* en eût pu attendre, ce n'est pas pour une autre raison que d'avoir été « souillée, contaminée, avilie par les Français ». Le *Misogallo* développe ce motif avec une abondance et une verve haineuse qui en font, nonobstant l'injustice évidente de l'auteur, et peut-être même à cause de cette injustice, un livre des plus intéressants. Pourrions-nous d'ailleurs lui en vouloir ? Il me plaît de constater qu'à l'heure où j'écris, le ministre de la Guerre du royaume d'Italie, notre allié, est un héritier du nom d'Alfieri.

Alfieri quitta Paris un peu précipitamment le 16 août 92 ; il fit bien. Il revint en Italie et s'établit à Florence où il passa les dix dernières années de sa vie. Vieillesse triste, assombrie par les deux invasions françaises, et par des embarras d'argent qu'il ne faut pas d'ailleurs exagérer. Il est possible aussi que « le digne amour » ne fût plus pour le

poète aussi réconfortant qu'il l'avait été. En tout cas il ne cessa de travailler. On verra, dans les extraits que nous donnons de sa *Vita*, qu'il apprit le grec, traduisit des auteurs grecs et des auteurs latins, fit une nouvelle tragédie et acheva de rédiger sa biographie. Il continua également de faire des sonnets — il en avait fait toute sa vie, — qu'il ne faut pas comparer, comme on l'a fait, à ceux de Pétrarque, mais qui ne sont pas mauvais. Il écrivit enfin ses *Satires* et ses *Comédies*. Il a laissé une quinzaine de satires, dont quelques-unes, comme celle qui a pour titre *les Voyages*, sont moins des satires que des récits en vers de ses propres aventures, mais dont quelques autres ont une portée générale. La satire de l'*Education*, en particulier, mérite de rester. Quant aux comédies, Alfieri en écrivit six, dont quatre ont pour sujet la politique et dont les deux autres sont simplement des comédies morales.

J'ai dit plus haut qu'Alfieri avait un tempérament de satirique, et qu'il eût pu, s'il l'avait voulu, laisser la réputation d'un auteur de comédies. Toutefois les comédies qu'il a écrites vers la fin de sa vie ne sont pas d'une lecture fort divertissante. L'humeur du poète s'était, je l'ai dit, singulièrement assombrie et son œuvre s'en ressent. *L'Uno*, *I Pochi*, *I troppi*, trois comédies politiques, sont des réquisitoires pleins d'amertume contre les régimes que l'auteur condamnait, réquisitoires pleins d'amertume et peu probants. Il y manque surtout la fantaisie ailée d'Aristophane. Quant à l'*Antidoto*, la quatrième des comédies politiques d'Alfieri, c'est une moralité un peu froide. On aime mieux la *Finestra*, apologue dramatique qui rappelle Lucien, et surtout le *Divorzio*, comédie de mœurs contemporaines, dont on trouvera l'analyse et quelques extraits à la fin de ce volume.

Alfieri mourut le 3 octobre 1803, à l'âge de cinquante-trois ans. Il était épuisé par le travail et le régime de sobriété excessive auquel il s'était volontairement condamné. La comtesse d'Albany le pleura sincèrement, mais elle n'entendait point vieillir dans la solitude, et le peintre Xavier Fabre tint auprès d'elle pendant vingt ans la place que le tragique italien venait de laisser vide. Lorsque Fabre mou-

rut à son tour quelques années après la comtesse, il se trouvait en possession de la bibliothèque d'Afieri et de ses papiers, que celui-ci avait laissés en usufruit à son amie et qui devaient à sa mort être donnés à la ville d'Asti. La comtesse d'Albany eut le tort de méconnaître les vœux d'Alfieri; le peintre Fabre devint le propriétaire d'un trésor qu'il légua à son tour à sa ville natale, Montpellier, où on le conserve pieusement.

Victor Alfieri n'a pas eu de son vivant la réputation à laquelle il avait droit. Ses longs séjours à l'étranger, le fait que ses tragédies n'étaient point représentées, ou fort peu, l'isolement dans lequel il semblait se complaire, tout cela fit que ses contemporains ne le connurent guère, et sa mort ne fut point un événement. Mais quand son *Misogallo* dont on ne connaissait que des fragments, et où il prophétisait la résurrection de l'Italie, fut un peu plus répandu, lorsque, sous l'influence de cette Révolution française qu'Alfieri avait maudite, les Italiens prirent conscience de leurs aspirations nationales, il devint peu à peu populaire. Ses tragédies furent l'école de la nouvelle Italie; et lui-même prit la figure d'un père du *Risorgimento.* Pendant tout un siècle la critique italienne l'leva au niveau des grands poètes du passé. Il représentait l'effort, la volonté de l'âme nationale. On fit de lui un professeur d'énergie. On voulut que son théâtre eût été une création non seulement originale, mais quasi miraculeuse, sans aucun lien qui la rattachât à la tragédie italienne des siècles antérieurs, moins encore à la tragédie française.

On est revenu de ces exagérations. On sait aujourd'hui qu'un auteur, si grand qu'il soit, ne doit pas tout à lui-même, qu'un homme énergique et capable de l'effort qu'a fourni Alfieri, n'est pas cependant à l'abri de l'humaine faiblesse, que la comtesse d'Albany ne fut pas une Béatrice, comme on l'avait dit, et, pour tout dire, que pour comprendre et juger Alfieri il faut le faire en historien et non en patriote. C'est ce qu'a parfaitement vu M. Emilio Bertana. Toutefois il a peut-être réagi avec quelque violence. Son ouvrage est par là même un peu négatif. Il ne suffit pas

de dire ce qu'Alfieri n'est pas, et ce qu'on a eu trop longtemps le tort de croire qu'il était; il faut aussi mettre en lumière ce qui vraiment permet de lui faire encore aujourd'hui une place honorable dans la littérature de son pays.

Il doit beaucoup à nos tragiques; il a adopté et même un peu forcé la poétique de la tragédie du XVIIIe siècle français ; l'âme de ces drames est la même que celle des drames de Voltaire; mais après cela il est bien lui-même. Rien de ce qui subsiste dans la tragédie française du XVIIIe siècle du style précieux de l'âge précédent n'a trouvé place sous sa plume. Il est plus direct, plus agissant. La fluidité, la mollesse du vers voltairien sont aux antipodes de sa manière. Il est souvent déclamatoire, mais point endormeur. Ses personnages n'ont ni la complexité ni la grandeur de ceux de Racine ou de Corneille, mais ils ont un relief, une vigueur qu'on ne trouve que chez eux. Je ne crois point, encore un coup, qu'il faille voir dans les héros d'Alfieri des prodiges de volonté, mais n'est-ce pas déjà quelque chose qu'on ait pu les considérer comme tels? Surtout il faut redire qu'Alfieri savait admirablement son métier. Nous sommes portés à sourire aujourd'hui du mélodrame bien fait, de la scène qui était à faire et qui effectivement est faite et comme il fallait qu'elle fût faite; mais songeons qu'en 1780 et dans les années suivantes, et en Italie, on n'avait pas encore des modèles de cet art, comme le XIXe siècle nous en fournit. Techniquement le théâtre d'Alfieri marque un progrès sensible, même sur celui de Voltaire, et à plus forte raison sur celui de Crébillon. Ce qui fait du tort à Alfieri, c'est qu'on ne peut s'empêcher de le comparer à Racine ou à Corneille, et dès lors il est perdu. Mais pensons à nos romantiques et il reprendra ses avantages. Il est le premier architecte du drame moderne. Il croyait perfectionner la tragédie en la condensant; la vérité est qu'il a créé le drame romantique sous sa forme la plus ramassée. Ajoutez des figurants; mettez quelques décors; développez quelques tirades, et vous ferez de chacune des tragédies d'Alfieri un drame tout à fait moderne. Il ne clôt pas le cycle de la tragédie; il ouvre celui du drame. Si, au lieu de s'entêter dans son idée

de faire plus court et plus serré que les tragiques français, il eût pris Shakespeare pour modèle, Shakespeare qu'il goûtait fort d'ailleurs, mais à l'endroit duquel il avait hérité du préjugé voltairien, il n'est point douteux que dans un cadre plus vaste et où il eût pu utiliser toutes les ressources de son esprit, il eût laissé des œuvres supérieures à celles qu'il a écrites. Et n'est-ce pas déjà beaucoup que certaines scènes de son *Agamemnon* et son *Saül* presque tout entier évoquent le souvenir de *Macbeth* et du *Roi Lear* ?

PAUL SIRVEN.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Sans vouloir donner ici une bibliographie détaillée de l'œuvre d'Alfieri et des travaux divers auxquels cette œuvre a donné lieu — et qui a été faite par M. Bustico (Saló, Devoti, 1907, un vol.), il est utile de signaler les ouvrages suivants.

Pour les *tragédies*, il convient de se servir de l'édition déjà ancienne, mais toujours excellente, qui a paru à Florence en 1866 chez l'éditeur Le Monnier. Elle est précédée d'une notice fort bien faite sur les manuscrits et qui est due à Carlo Milanesi (2 vol. in-16).

Pour la *Vie d'Alfieri* nous renvoyons à l'édition Teza qui sa paru aussi chez Le Monnier en 1861. Ce volume in-16 contient aussi les *Journaux* d'Alfieri et quelques lettres.

M. Mazzatinti a donné en 1890 chez Roux, à Turin, en un volume in-8, le recueil le plus complet que nous ayons des lettres d'Alfieri.

Le *Misogallo*, les *Satires* et les *Épigrammes* ont été édités avec beaucoup de soin par M. Rodolfo Renier, chez Sansoni, à Florence, en 1884 (un vol. in-64).

Les autres ouvrages d'Alfieri n'ont pas encore, à notre connaissance, fait l'objet d'éditions particulièrement recommandables, mais il faut indiquer l'édition complète du poète, dite « édition du centenaire » en 11 volumes in-8 (G.-B. Paravia, 1903).

Le meilleur ouvrage qui ait été fait sur la vie et l'œuvre d'Alfieri est celui d'Emilio Bertana : *Vittorio Alfieri studiato nella vita, nel pensiero e nell'arte, con lettere e documenti inediti, ritratti e facsimili.* Torino, Loescher, 1902. Une seconde édition revue et augmentée a paru en 1904.

VIE DE VICTOR ALFIERI

[Les pages qui suivent sont tirées de la traduction de la *Vita* d'Alfieri que nous devons à Antoine de Latour. Cette traduction, qui parut en 1840 chez Charpentier, est excellente. Nous la recommandons à ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de lire dans son entier l'autobiographie du poète, et ne pourraient la lire dans le texte italien.]

Introduction (fragments).

Parler de soi, et plus encore écrire de soi, naît, sans aucun doute, d'un excès d'amour-propre. Je ne veux donc faire précéder cette histoire de ma vie ni de faibles excuses, ni de raisons fausses et illusoires, qui, d'ailleurs, ne trouveraient nul crédit chez les autres, et commenceraient par donner une médiocre opinion de ma véracité future dans cet écrit. Je le confesse donc ingénument, ce qui me porte à raconter ma vie tout au long, c'est, parmi d'autres sentiments, mais plus impérieux que tout autre, l'amour de moi-même ; ce don qu'avec plus ou moins de libéralité la nature a départi à tous les hommes, mais dont elle a réservé la meilleure dose aux écrivains, principalement aux poètes ou à ceux qui se piquent de l'être. Et ce don est infiniment précieux, étant alors chez l'homme le mobile de tout ce qu'il fait de grand, lorsqu'à cet amour de soi il unit une connaissance raisonnée des moyens qui lui sont propres et un enthousiasme éclairé pour le beau et pour le vrai, qui ne sont au fond qu'une seule et même chose.

... L'étude de l'homme en général, voilà le but prin-

cipal de ce livre. Et de quel homme peut-on mieux parler ou plus doctement que de soi-même ? Quel autre nous a-t-il été plus facile d'étudier, de connaître plus intimement, d'examiner avec plus de scrupule, quand on a vécu tant d'années, pour ainsi dire, dans le plus profond de ses entrailles ?

Pour ce qui est du style, je laisserai faire à ma plume, et m'éloignerai fort peu de la facilité naturelle et spontanée avec laquelle j'ai écrit cet ouvrage, dicté par le cœur plutôt que par l'esprit, et qui seule peut convenir à un si humble sujet.

Premiers symptômes d'un caractère passionné.

Entre sept et huit ans, un jour que je me trouvais dans cette disposition mélancolique, ayant vu sortir mon précepteur et le domestique, je m'élançai hors de ma petite chambre, qui, placée au niveau du sol, donnait sur une seconde cour, autour de laquelle l'herbe croissait en abondance. Je me mis aussitôt à en arracher à pleines mains, et la portant à ma bouche, à la mâcher et à en avaler autant que je pouvais, malgré son amertume et son âcreté. J'avais ouï dire, je ne sais par qui, ni quand, ni comment, qu'il y avait une herbe appelée ciguë qui empoisonnait et qui faisait mourir. Je n'avais jamais formé le dessein de mourir et je ne savais guère ce que c'était. Néanmoins, me laissant aller à je ne sais quel instinct naturel mêlé d'une douleur dont la source m'était inconnue, je me jetai avidement sur cette herbe dans la pensée qu'il s'y trouverait peut-être aussi de la ciguë ; mais bientôt rebuté par l'intolérable amertume et la crudité d'une telle pâture, et me sentant l'envie de vomir, je me sauvai dans le jardin qui était à côté, où, sans être vu de personne, je rejetai presque entièrement

toute l'herbe que j'avais avalée ; puis je retournai dans ma chambre où je restai seul et silencieux, avec quelques douleurs d'estomac et un peu de fatigue. Mon précepteur rentra, ne s'aperçut de rien, et je ne lui dis rien. Peu après il fallut se mettre à table, et ma mère, me voyant les yeux gonflés et rouges, comme on les a d'ordinaire après avoir fait effort pour vomir, me demanda avec insistance et voulut absolument savoir ce qui m'était arrivé. Avec les ordres de ma mère les coliques devenaient plus pressantes, si bien que je ne pouvais manger et que je ne pouvais pas parler. D'une part je m'obstinais à me taire et à dissimuler ma souffrance ; de l'autre, ma mère continuait à me poursuivre de questions et de menaces. Cependant, à force de m'examiner avec attention, s'apercevant que je souffrais et que j'avais les lèvres verdâtres — car je n'avais pas pensé à les laver, — elle se lève tout d'un trait, pleine d'effroi, s'approche de moi, me parle de la couleur inaccoutumée de mes lèvres, me presse, me force de répondre, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par la crainte et la douleur, je lui confesse tout en pleurant. On m'administre aussitôt quelque léger remède, et il n'en résulta d'autre mal, sinon que pendant plusieurs jours on m'enferma dans ma chambre pour me punir.

(I, 3.)

Autres historiettes.

Mon aïeule maternelle était venue à Asti : c'était une dame fort considérée à Turin, veuve d'un des gros personnages de la cour, et environnée de toute cette pompe extérieure qui laisse une si grande impression dans l'esprit des enfants. Cette dame demeura quelques jours auprès de ma mère et, quoiqu'elle m'eût comblé de caresses, je n'avais pu parvenir à me familiariser

avec elle, comme un vrai petit sauvage que j'étais. Lorsqu'elle fut sur le point de partir, elle me dit de lui demander ce qui pourrait me faire le plus de plaisir, et qu'elle me le donnerait certainement. Par honte d'abord, par timidité et irrésolution, puis par opiniâtreté et entêtement, je m'obstinai à lui répondre une seule et même parole : *rien*, et l'on eut beau me retourner de vingt manières. pour m'arracher un autre mot que ce *rien* impertinent et grossier, tout fut inutile. Et tout ce que gagnèrent à s'obstiner les personnes qui m'interrogeaient, c'est que ce *rien*, qui sortait d'abord sec et franc de ma bouche, fut ensuite prononcé par moi d'une voix dépitée et tremblante en même temps, et en dernier lieu ne s'échappa de mes lèvres qu'avec beaucoup de larmes, et entrecoupé de profonds sanglots. Mes parents me chassèrent donc de leur présence, comme je l'avais bien mérité, et, m'enfermant dans ma chambre, m'y laissèrent jouir à mon aise de ce *rien* tant désiré, et ma grand'mère partit.

... Et ici je raconterai ma première confession que je fis entre sept et huit ans. Mon maître, pour m'y préparer, me suggérait lui-même les divers péchés que je pouvais avoir commis, et dont, pour la plupart, j'ignorais jusqu'aux noms. Après cet examen préparatoire fait en commun avec Don Ivadi, on fixa le jour où j'irais porter mon petit fardeau aux pieds du père Angelo, de l'ordre des Carmes, et qui était aussi le confesseur de ma mère. J'y allai et je ne sais trop ce que je lui dis, car j'éprouvais beaucoup de peine et une répugnance naturelle à révéler mes actions et mes pensées secrètes à un homme que je connaissais à peine. Je crois que le moine fit lui-même ma confession pour moi ; le fait est qu'il me donna l'absolution et m'enjoignit de m'agenouiller devant ma mère avant de me mettre à table, et, en cette posture,

de lui demander publiquement pardon de toutes mes fautes passées. Cette pénitence me paraissait fort dure à avaler, non qu'il m'en coutât le moins du monde de demander pardon à ma mère, mais me prosterner à terre, et devant quiconque pouvait se trouver là, c'était pour moi un supplice intolérable. Étant donc revenu à la maison, je montai à l'heure du dîner, me dirigeant vers la table; mais lorsque chacun fut entré dans la salle à manger, il me parut que tous les yeux se fixaient sur moi ; c'est pourquoi, baissant les miens, je demeurais immobile dans le doute et la confusion, sans m'approcher de la table, où chacun déjà prenait place. Mais je n'imaginais pas qu'aucun des convives sût le secret de ma confession et de ma pénitence. Reprenant donc un peu de courage, je m'avance pour m'asseoir. Mais voici ma mère qui, me regardant d'un œil sévère, me demande si je puis véritablement m'asseoir à cette table, si j'ai fait tout ce que je devais faire, enfin si je n'ai rien à me reprocher. Mon visage attristé répondait assez pour moi; mais mes lèvres ne pouvaient proférer une seule parole, et par aucun moyen on ne put m'amener, je ne dirai pas à accomplir, mais simplement à articuler, ou même à laisser comprendre la pénitence qui m'était imposée. Ma mère de son côté ne voulait pas la dire, pour ne pas trahir le confesseur qui m'avait trahi. Il en résulta que ma mère perdit ce jour-là la génuflexion qui lui revenait, moi mon dîner, et peut-être aussi l'absolution que le père Angelo m'avait donnée à de si dures conditions. Avec tout cela, je n'eus pas alors assez de pénétration pour deviner que le père Angelo avait concerté avec ma mère la pénitence qu'il m'infligerait. Mais, le cœur en ceci me servant beaucoup mieux que l'esprit, j'en conçus dès lors, pour le susdit père, une petite haine passablement profonde, et assez peu de penchant dans

la suite pour ce sacrement, quoique, dans mes confessions suivantes, on ne s'avisât plus jamais de m'imposer une pénitence publique. (I, 4.)

Premières études.

... Je me traînai de la sorte sur les bancs de cette misérable école (1), âne parmi des ânes et sous un âne, et j'y expliquai *Cornelius Nepos*, quelques églogues de *Virgile* et autres choses semblables. On y faisait aussi des compositions niaises et absurdes. Dans tout autre collège dont les études auraient été bien dirigées, cette classe n'eût été au plus qu'une fort mauvaise quatrième. Je n'étais jamais le dernier de mes camarades ; l'émulation m'éperonnait, tant que je n'avais pas vaincu ou égalé celui qui passait pour le premier. Mais ensuite, parvenu moi-même au premier rang, je me refroidissais aussitôt, et retombais dans la mollesse. J'étais peut-être excusable ; car rien n'égalait l'ennui et l'insipidité de ces études. Nous traduisions les *Vies* de Cornelius Nepos ; mais aucun de nous, et peut-être pas même le maître, ne savait ce qu'avaient été ces hommes dont on nous faisait traduire la vie, où était leur pays, dans quels temps, sous quels gouvernements ils avaient vécu, ni enfin ce que c'était qu'un gouvernement quelconque. Toutes les idées étaient étroites, fausses et confuses. Aucun but dans le maître qui enseignait ; aucun attrait, aucun plaisir dans l'écolier qui apprenait. C'étaient en somme de honteuses écoles de fainéantise, personne n'y veillant, ou ceux qui le faisaient n'y comprenant rien. Et voilà comme on livre la jeunesse, sans remède pour l'avenir. (II, 2.)

(1) L'*Académie* de Turin, collège pour les jeunes nobles.

Historiette.

Un de mes camarades, mon aîné en âge, en force et en ânerie plus encore, me chargeait de temps en temps de lui faire son devoir : c'était une version, une amplification ou des vers. Voici le bel argument qu'il employait pour m'y contraindre : « Si tu veux faire mon devoir, je te donnerai ces deux balles. » Et il me les montrait, jolies, en beau drap, partagées en quatre couleurs, bien cousues et merveilleusement rebondissantes. « Si tu ne veux pas le faire, je te donne deux taloches. » Et tout en parlant, il levait sa main formidable, et la tenait menaçante au-dessus de ma tête. Je prenais les deux balles, et lui faisais son devoir. Au commencement, je le faisais avec conscience et de mon mieux, et le professeur s'étonnait un peu des progrès inattendus de notre écolier, qui jusque-là n'avait été qu'une franche taupe. Mais je lui gardais religieusement le secret, plutôt encore parce que, de ma nature, j'étais peu communicatif que par la peur que j'avais de ce Cyclope. Cependant, après lui avoir fait de la sorte bon nombre de devoirs, ayant d'ailleurs plus de balles qu'il ne m'en fallait, ennuyé de ce travail, et aussi un peu dépité de le voir se parer de mes plumes, je laissai insensiblement se gâter l'ouvrage, et je finis même par y glisser de ces solécismes, comme *potebam* ou autres semblables qui vous font siffler de vos camarades et fouetter par vos maîtres. Celui-ci donc, se voyant bafoué publiquement, et revêtu par force de sa peau naturelle, celle de l'âne, n'osa trop ouvertement se venger sur moi ; il ne me força plus à travailler pour lui, et demeura furieux, mais enchaîné par la honte dont j'aurais pu le couvrir en révélant son secret ; jamais

pourtant je ne le fis. Mais comme je riais sous cape quand j'entendais raconter aux autres l'effet que le *potebam* avait produit en pleine classe ! Aucun ne me soupçonnait d'y avoir eu la moindre part. Ce qui me contenait encore dans les bornes de la discrétion, c'était l'image de cette main levée sur ma tête, toujours présente à mes yeux, toujours prête à me faire payer tant de balles prodiguées en pure perte, et pour ne s'attirer que des reproches. J'appris dès lors par là que c'est une peur réciproque qui gouverne le monde. (II, 4.)

Goût d'Alfieri pour la musique.

Pendant les vacances de l'année où je fis ma philosophie, j'allai pour la première fois au théâtre de Carignan où se donnaient les opéras bouffons : faveur signalée que je dus à mon oncle l'architecte, qui voulut bien cette nuit-là me recevoir dans sa maison. Les heures de ce théâtre ne s'accordaient en aucune façon avec le règlement de l'Académie qui voulait que chacun fût rentré au plus tard à minuit. On ne nous permettait d'ailleurs d'autre théâtre que celui du Roi, où nous allions en corps une fois la semaine, et seulement pendant le carnaval. L'opéra que j'eus le bonheur d'entendre, par une charitable supercherie de mon oncle, qui fit dire aux supérieurs qu'il m'emmenait à la campagne pour vingt-quatre heures, avait pour titre : *Il mercato di Malmantile* : il était chanté par les premier bouffes d'Italie, le Carratoli, le Baglioni et ses filles, et la musique en avait été composée par l'un des maîtres les plus célèbres. L'éclat et la vérité de cette divine musique firent sur moi une impression très profonde, me laissant, pour ainsi dire, un sillon d'harmonie dans l'oreille et dans l'imagination, et émouvant en moi jus-

qu'à la fibre la plus secrète. Pendant plusieurs semaines, je demeurai plongé dans une mélancolie extraordinaire, mais qui n'avait rien que d'agréable. J'en rapportai une aversion profonde et un grand dégoût pour mes études accoutumées, et en même temps un étrange mouvement d'idées fantastiques, sous l'inspiration desquelles j'aurais pu écrire des vers si j'avais su comment m'y prendre, et développer des sentiments très passionnés, si je n'avais pas été dans l'ignorance de moi-même, aussi bien que ceux qui prétendaient faire mon éducation. C'était la première fois que la musique produisait en moi un effet de ce genre, et l'impression en resta longtemps gravée dans ma mémoire, parce que jamais encore je n'en avais ressenti une aussi vive. Mais à mesure que je passe en revue mes souvenirs de carnaval, et le petit nombre d'opéras sérieux que j'avais pu entendre, que j'en compare les effets à ceux que j'éprouve encore, si, après avoir cessé de fréquenter le théâtre, j'y retourne au bout de quelque temps, je reconnais toujours qu'il n'y a pas pour agiter mon âme, mon cœur, mon intelligence, de puissance plus indomptable que la musique en général, et particulièrement les voix de femme et les *contralti*. Rien n'éveille en moi plus de sensations, et des sensations plus terribles et plus diverses. Presque toutes mes tragédies ont été conçues sous l'émotion immédiate de la musique ou peu d'heures après. (II, 5.)

La perruque.

A la fin de 1762, j'avais passé à l'étude du droit civil et du droit canonique, cours qui, en quatre années, conduit l'étudiant au faîte de la gloire et le couronne du laurier de l'avocat. Mais au bout de quelques semaines

de droit, je retombai dans la maladie que j'avais eue deux ans auparavant et qui m'avait enlevé toute la peau du crâne. Le mal fut plus grave que la première fois, tant ma pauvre tête était peu faite pour retenir un arsenal de définitions, de digestes et autres merveilles de l'un et l'autre droit. Je ne saurais mieux peindre l'état physique de ma tête à l'extérieur qu'en la comparant à la terre lorsque, brûlée par le soleil, elle s'entr'ouvre en tous sens dans l'attente de la bienfaisante pluie qui doit refermer ses blessures. Mais il sortait de mes plaies une telle quantité d'humeur visqueuse, qu'il fallut bien cette fois abandonner tous mes cheveux à l'odieux outrage des ciseaux, et au bout d'un mois je sortis de cette hideuse maladie, tondu et affublé d'une perruque. Cet accident fut un des plus douloureux que j'aie éprouvés dans ma vie, tant pour la perte de mes cheveux que pour cette maudite perruque, qui devint aussitôt la risée de tous mes camarades espiègles et pétulants. D'abord je voulus prendre ouvertement sa défense ; mais voyant que je ne pouvais à aucun prix la sauver du torrent déchaîné qui l'assaillait de toutes parts, et que je courais le risque de me perdre moi-même avec elle, je passai tout à coup dans le camp ennemi, et, prenant le parti le plus leste, j'arrachai mon infortunée perruque avant qu'on ne m'en fît l'affront et je la jetai en l'air comme une balle, la livrant le premier à toutes les infamies de la terre. Qu'en arriva-t-il? C'est qu'au bout de quelques jours l'émotion populaire s'était si bien refroidie, que je pouvais passer pour la perruque la moins persécutée, je dirais volontiers la plus respectée des deux ou trois que nous étions dans la même galerie. J'appris alors qu'il faut toujours paraître donner spontanément ce qu'on ne saurait s'empêcher de perdre.

(II, 6.)

Florence.

Sans cesse talonné par je ne sais quel besoin de changer de place, j'étais pour notre antique précepteur un perpétuel aiguillon qui toujours le pressait de se remettre en route. Nous arrivâmes à Florence à la fin d'octobre, et ce fut, depuis le départ de Turin, la première ville qui me plut par sa position ; mais elle me plut moins que Gênes que j'avais vue deux ans auparavant. Nous nous y arrêtâmes un mois ; et là aussi, poussé par la renommée du lieu, je commençai à visiter, tant bien que mal, la galerie, le *Palais Pitti* et différentes églises, mais le tout avec grand ennui et sans aucun sentiment du beau, surtout en peinture, mes yeux étant insensibles au mérite de la couleur. Si j'avais pu avoir du goût pour quelque chose, la sculpture m'eût tenté davantage, plutôt encore l'architecture : c'était peut-être une réminiscence de mon excellent oncle, l'architecte. Le tombeau de Michel-Ange, à Sainte-Croix, fut du petit nombre de choses qui m'arrêtèrent, et je fis quelque réflexion sur la mémoire de ce grand homme. Je sentis profondément dès lors qu'il n'y avait de vraiment grands parmi les hommes que ceux (combien sont-ils ?) qui laissaient après eux une œuvre durable de leurs mains. Mais cette réflexion isolée, au milieu de l'immense dissipation d'esprit dans laquelle je vivais continuellement, était tout juste, comme on dit, une goutte d'eau dans la mer. (III, 1.)

Naples.

Au milieu de ce tourbillon nouveau et continuel, entièrement libre de ma personne, avec ma fortune, mes

dix-huit ans et une figure avenante je trouvais au fond de toutes ces choses la satiété, l'ennui, la douleur. Mon plaisir le plus vif, c'était la musique des bouffes au Théâtre nouveau ; mais toujours cette mélodie, si délicate qu'elle fût, me laissait dans l'âme un long et triste murmure de mélancolie, et alors s'éveillaient en moi, par milliers, les idées les plus sombres et les plus funestes. J'y trouvais un plaisir amer, et j'allais m'en nourrir solitairement sur les plages retentissantes (1) de *Chiaia* et de *Portici*... (III, 2.)

Marseille.

La physionomie riante de Marseille, ses rives propres et bien alignées, la beauté du cours, la beauté du port, la grâce piquante des jeunes filles, tout m'enchanta au premier abord. Je me déterminai vite à m'y arrêter presque un mois : ce fut aussi pour laisser passer les grandes chaleurs de juillet, qui sont un inconvénient en voyage. Il y avait chaque jour à l'hôtel une table ronde autour de laquelle je trouvais une nombreuse compagnie à dîner et à souper, sans être condamné à parler (ce qui m'a toujours coûté des efforts, étant taciturne de ma nature), et je passais ensuite chez moi sans ennui les autres heures de la journée. Ma taciturnité, qui avait aussi sa source dans une sorte de timidité naturelle que je n'ai jamais pu surmonter entièrement, redoublait encore à cette table, grâce au verbiage sans fin des Français. Il y en avait là de toute espèce ; mais la plupart étaient des officiers et des négociants. Je ne contractai avec aucun d'eux ni amitié ni familiarité, n'ayant

(1) Cf. Lamartine : Sur la plage *sonore* où la mer de Sorrente, etc.

jamais été en cela de nature facile et libérale. Je les écoutais volontiers, quoique je n'en retirasse aucun fruit ; mais écouter est une chose qui ne m'a jamais coûté trop de peine ; j'écoute même les plus sots discours : ils vous apprennent tout ce qu'ils ne disent pas.

Un de mes divertissements à Marseille était de me baigner presque tous les soirs à la mer. J'avais découvert un petit endroit fort joli sur une certaine pointe de terre située hors du port, à main droite. Là, assis sur le sable et les épaules adossées à un petit rocher assez haut pour me dérober à la vue de la terre, je ne voyais plus devant moi et autour de moi que la mer et le ciel, et alors entre les deux immensités que venaient encore embellir les rayons du soleil qui se prolongeaient dans les flots, je passais des heures à rêver délicieusement ; que de poésies j'aurais composées si j'avais su écrire, en vers ou en prose, dans une langue quelconque !

(III, 4.)

Premier séjour à Paris.

C'était je ne me rappelle pas bien quel jour du mois d'août (1767), mais entre le 15 et le 20, par une matinée couverte, froide et pluvieuse ; je quittais cet admirable ciel de Provence et d'Italie, et jamais je n'avais vu de tels brouillards sur ma tête, surtout au mois d'août. Aussi, lorsque j'entrai à Paris par ce misérable faubourg Saint-Marceau et qu'il me fallut ensuite avancer comme à travers un sépulcre fétide et fangeux vers le faubourg Saint-Germain, où j'allais loger, mon cœur se serra fortement, et je n'ai pas souvenance d'avoir éprouvé dans ma vie, pour cause si petite, une si douloureuse impression. Tant se hâter, tant s'essouffler, se bercer de toutes les folles illusions d'une ima-

gination ardente, pour venir s'abîmer ainsi dans ce cloaque impur ! En descendant à l'hôtel, je me trouvais déjà complètement désabusé, et n'eût été la fatigue et la honte immense qui en eût rejailli sur moi, je repartais immédiatement.

Lorsque ensuite je parcourus l'un après l'autre tous es recoins de Paris, chaque jour ajouta quelque chose à mon désenchantement. La médiocrité et le goût barbare des constructions; la ridicule et mesquine magnificence du petit nombre de maisons qui prétendent au titre de palais; la saleté et le gothique des églises; l'architecture vandale des théâtres de cette époque, et tant, tant, tant d'objets déplaisants qui tous les jours passaient devant mes yeux, sans compter le plus amer de tous, ces visages plâtrés de femmes si laides et si sottement attifées, tout cela n'était pas assez racheté à mes yeux par le grand nombre et la beauté des jardins, l'éclat et l'élégance des promenades où se portait le beau monde, le goût, la richesse et la foule innombrable des équipages, la sublime façade du Louvre, la multitude des spectacles, bons pour la plupart, et toutes les choses du même genre...

Avant mon départ pour Londres, l'ambassadeur de Sardaigne m'ayant offert de me présenter à la cour de Versailles, j'acceptai, curieux de voir une cour plus grande que celles que j'avais vues jusqu'alors, quoique parfaitement désabusé à l'égard des unes et des autres. Ce fut le 1er janvier 1768, un jour plus intéressant à cause des différentes cérémonies qui s'y pratiquent. On m'avait bien prévenu que le roi n'adressait la parole qu'aux étrangers de distinction, et qu'il me parlât ou non, je n'y tenais guère. Cependant je ne pus me faire au maintien superbe de ce roi Louis XV, qui, mesurant de la tête aux pieds la personne qu'on lui présentait,

ne témoignait par aucun signe l'impression qu'il en recevait. Mais si l'on disait à un géant : « J'ai l'honneur de vous présenter une fourmi, » le géant, la regardant, sourirait, ou dirait peut-être : « Oh ! le pauvre petit animal ! » S'il se taisait, son visage le dirait pour lui. Mais ce dédaigneux silence cessa de m'affliger lorsqu'un moment après je vis le roi répandre autour de lui cette monnaie de son regard sur des objets bien plus importants que je ne l'étais. Après une courte prière qu'il fit entre deux prélats, dont l'un, si j'ai bonne mémoire, était cardinal, le roi se dirigea vers la chapelle et rencontra sur son passage, entre deux portes, le prévôt des marchands, premier officier de la municipalité de Paris, qui lui balbutia le petit compliment d'usage pour le premier de l'an. Le monarque taciturne lui répondit par un mouvement de tête, et se retournant vers l'un des courtisans qui le suivaient, lui demanda où étaient restés les échevins qui d'ordinaire accompagnent le prévôt. Alors une voix sortit de la foule des courtisans et dit facétieusement : « *Ils sont restés embourbés.* » Toute la cour se prit à rire ; le monarque lui-même daigna sourire, et passa outre pour se rendre à la messe qui l'attendait. L'inconstante fortune a voulu qu'un peu plus de vingt ans après je visse à Paris, dans l'Hôtel de Ville, un autre roi Louis recevoir avec beaucoup plus de bonté un compliment bien différent que lui adressait un autre prévôt, sous le titre de maire, le 17 juillet 1789 ; et alors, c'était le tour des courtisans de rester *embourbés* sur la route de Versailles à Paris, quoique ce fût en plein été, mais sur cette route, la fange était alors en permanence... (III, 5.)

L'Angleterre.

Autant Paris m'avait déplu au premier coup d'œil, autant me plurent subitement et l'Angleterre et Londres en particulier. Les rues, les hôtels, les chevaux, les femmes, le bien-être universel, la vie et l'activité de cette île, la propreté et la commodité des maisons, quoique très petites, l'absence des mendiants, ce mouvement perpétuel de l'argent et de l'industrie, également répandu dans la capitale et dans les provinces, en un mot, tout ce qui fait la gloire vraiment unique de cette heureuse et libre contrée, me ravirent l'âme tout d'abord, et deux autres voyages que j'y ai faits depuis n'ont rien changé à mon opinion. L'Angleterre diffère si complètement de tout le reste de l'Europe, je dans toutes ces branches de la félicité publique qui donne procèdent de la supériorité du gouvernement! Si n'étudiai pas alors profondément la constitution qui à l'Angleterre une telle prospérité, je savais assez, du moins, en observer et en apprécier les divines conséquences. (III, 6.)

[A la suite de son premier voyage (1767-1769), Alfieri retourne dans sa patrie et fait quelques lectures.

En passant à Genève, j'avais acheté une malle pleine de livres : dans le nombre étaient des œuvres de Rousseau, de Montesquieu, d'Helvétius et de quelques autres. A peine de retour dans ma patrie, je sentis le besoin irrésistible d'appliquer fortement mon esprit à une étude quelconque ; mais à laquelle, je ne savais ; mon éducation si négligée d'abord, et couronnée ensuite par six ans de dissipation et d'oisiveté, m'avait rendu également inhabile à toute espèce d'étude. Incertain du

parti que j'avais à prendre, et si je devais rester dans ma patrie ou voyager de plus belle, je m'établis pour cet hiver dans la maison de ma sœur, tout le jour occupé à lire ou à me promener un peu, mais ne frayant jamais avec personne. Je ne lisais toujours que des ouvrages français : je voulus lire l'*Héloïse* de Rousseau, et je l'essayai à plusieurs reprises ; mais, quoique mon caractère fût naturellement très passionné, et que je fusse alors éperdument amoureux, je trouvais dans ce livre tant de manière, tant de recherche, tant d'affectation de sentiment, et si peu d'émotion véritable, tant de chaleur de tête et si peu de celle du cœur, que je ne pus achever le premier volume. Pour ce qui est de ses œuvres politiques, le *Contrat social*, par exemple, je ne le comprenais pas, et partant je les laissai là.

La prose de Voltaire me charmait singulièrement, mais ses vers m'ennuyaient. Je n'ai jamais lu sa *Henriade* que par morceaux détachés, la *Pucelle* aussi peu, ayant toujours eu du dégoût pour les choses obscènes. Je lus enfin quelques-unes de ses tragédies. Montesquieu, au contraire, je le lus bien deux fois d'un bout à l'autre, avec admiration, avec plaisir, et peut-être aussi avec quelque fruit. *L'Esprit* d'Helvétius me fit encore une impression profonde et pénible. Mais pour moi le livre des livres, celui qui, pendant cet hiver, me fit passer bien des heures de ravissement et de béatitude, ce fut Plutarque, et ses vies des grands hommes. Il en est, celles, par exemple, de Timoléon, de César, de Brutus, de Pélopidas, de Caton, et d'autres encore, que je relus jusqu'à quatre et cinq fois, avec un tel transport de cris, de larmes, et parfois de colère, que s'il y avait eu quelqu'un à m'écouter dans la chambre voisine, on n'eût pas manqué de me croire fou. Souvent, à la lecture de quelques beaux traits de ces grands hommes, je me levais tout

hors de moi, et des pleurs de rage et de douleur jaillissaient de mes yeux, à la seule idée que j'étais né en Piémont, dans un temps et sous un gouvernement où rien de grand ne pouvait se faire ni se dire, et où, tout au plus, pouvait-on stérilement sentir et penser de grandes choses. (III, 7.)

Second voyage : Berlin (1769).

En entrant dans les États du grand Frédéric, qui me parurent un immense corps de garde, je sentis redoubler et tripler l'horreur que j'avais pour cet infâme métier des armes, l'unique et odieuse base de l'autorité arbitraire, laquelle est le résultat nécessaire de tant de milliers de satellites enrôlés. Je fus présenté au roi, mais je n'éprouvai en le voyant ni admiration ni respect ; ce fut plutôt de l'indignation et de la rage : ces mouvements devenaient chaque jour chez moi plus énergiques et plus fréquents à la vue de tant de choses qui ne vont pas comme elles le devraient, et qui, quoique fausses, n'en prennent pas moins le visage et le renom de la vérité. Le comte de Finch, ministre du roi, qui me présentait, me demanda pourquoi, étant au service de mon souverain (1), je n'avais pas, ce jour-là, endossé l'uniforme. Je répondis : « Parce qu'il me semble que dans cette cour ce ne sont pas les uniformes qui manquent. » Le roi m'adressa les trois ou quatre paroles d'usage : je l'observai profondément, les yeux respectueusement attachés sur ses yeux, et je remerciai le ciel de ne m'avoir point fait naître son esclave. Je sortis vers le milieu de novembre, de cette vaste caserne de la Prusse, ayant pour elle autant d'horreur que justice était.

(III, 8.)

(1) Alfieri était encore officier.

Second voyage : l'Espagne (1769).

Une fois sur la route de Saragosse et de Madrid, je m'accoutumai peu à peu à cette nouvelle façon de voyager dans ces déserts (1). Si l'on n'a beaucoup de jeunesse, de santé, d'argent et de patience, c'est une épreuve à laquelle on ne résiste guère. Je m'y fis pourtant assez bien pendant les quinze jours que je mis à me rendre à Madrid, et je finis même par trouver plus de plaisir à marcher ainsi qu'à m'arrêter dans quelqu'une de ces villes à demi barbares : mais on sait que, pour moi, il n'était pas de plus grand plaisir que celui d'aller, et de plus grand ennui que de m'arrêter. Ainsi le voulait l'inquiète mobilité de mon caractère. Le plus souvent je faisais à pied la meilleure partie de la route auprès de mon bel Andalou, qui me suivait avec la docilité d'un chien ; et entre nous la conversation ne languissait pas ; ma grande jouissance était de me voir seul avec lui dans ces vastes déserts de l'Aragon. Je me faisais toujours précéder de mes gens avec ma voiture et les mules, et je suivais de loin. De son côté, Élie, monté sur un petit mulet, s'en allait, le fusil en main, chassant et tirant à droite et à gauche, des lapins, des lièvres, des oiseaux, les vrais habitants de l'Espagne ; il arrivait une heure ou deux avant moi, et grâce à lui je trouvais de quoi assouvir ma faim à la halte de midi ainsi qu'à celle du soir. (III, 12.)

[De retour dans sa patrie pour la seconde fois, Alfieri y retombe « dans les filets de l'amour » — cela lui était arrivé

(1) Il avait voyagé jusqu'alors en berline ; il continue sa route à cheval ; son domestique, Élie, est sur un mulet. Nouveau Don Quichotte, et nouveau Sancho Pança.

déjà trois fois, à Turin en Hollande, en Angleterre ; — puis il s'affranchit, se découvre une vocation de poète tragique, et ayant fait représenter avec succès une *Cléopâtre* au théâtre de Turin, prend l'engagement avec le public et avec lui-même de persévérer (1774).

Pour soutenir une entreprise si téméraire, voici quels étaient alors mes capitaux. Un esprit résolu, indomptable, très opiniâtre, un cœur rempli, débordant de passions de tout genre : deux entre autres qui dominaient et se mêlaient étrangement, l'amour avec toutes ses fureurs, et une haine profonde, une horreur invincible pour toute espèce de tyrannie. Venait se joindre à cet instinct confus de ma nature une vague et lointaine réminiscence des tragédies françaises que j'avais vues au théâtre, plusieurs années auparavant ; et s'il faut dire la vérité, jusqu'alors je n'en avais jamais lu aucune, loin d'en avoir médité une seule (1). Joignez à cela une ignorance à peu près complète des règles de l'art tragique et une inexpérience tout aussi grande de l'art indispensable et divin de bien écrire et de manier ma propre langue, le tout enveloppé dans l'épaisse et dure écorce d'une présomption, ou, pour mieux dire, d'une pétulance incroyable, et d'une impétuosité de caractère qui ne me laissait qu'à grand'peine, et encore rarement et en rongeant mon frein, connaître, rechercher, entendre la vérité. C'étaient là, on le voit, des capitaux d'où il était plus facile de tirer un prince médiocre et vulgaire qu'un auteur éclairé.

(1) Alfieri n'avait peut-être, comme il le dit, en 1774 qu'une idée vague et superficielle de la tragédie française, mais une étude attentive de son œuvre montre qu'il ne devait pas tarder à la bien connaître et à l'imiter souvent de fort près.

Cependant une voix secrète se faisait entendre au fond de mon cœur et m'avertissait plus énergiquement encore que ne le faisait le petit nombre de mes vrais amis : « Il te faut, de toute nécessité, retourner en arrière, et pour ainsi dire, redevenir enfant, recommencer *ex professo* l'étude de la grammaire et apprendre successivement tout ce qu'il faut savoir pour écrire correctement et avec art. » Et cette voix parla si haut que je finis par me laisser convaincre et par baisser la tête : chose dure cependant, e à mon âge plus mortifiante que je ne puis dire, d'aller avec la pensée et la manière de sentir d'un homme, me remettre à l'école, pour épeler comme un petit garçon. Mais la gloire faisait luire à mes yeux un flambeau si brillant, et, toujours courbé sous la honte de mes premiers essais, j'avais une telle hâte de jeter là ce fardeau qu'insensiblement je trouvai le courage d'affronter et de surmonter ces obstacles, non moins sérieux que repoussants. (IV, 1.)

[Pour bien savoir sa langue Alfieri se rend en Toscane, à Florence, puis à Sienne où il se lie d'amitié avec Francesco Gori Gandellini, négociant et ami des lettres, ainsi qu'avec un certain nombre d'autres Siennois.]

Je passai donc l'Arno, et me voici à Sienne. Je bénirai toujours le moment où j'y arrivai, car je m'y composai un petit cercle de six ou sept hommes doués de sens, de jugement, de goût et d'instruction, ce qu'on aura peine à croire d'un pays aussi petit. Mais j'en distinguai un entre tous; c'était le respectable Francesco Gori Gandellini : j'en ai souvent parlé dans divers écrits, et sa douce et chère mémoire ne sortira jamais de mon cœur. Une sorte de ressemblance entre nos caractères, une même façon de penser et de sentir (bien

plus rare, bien plus remarquable chez lui, dont la vie était si différente de la mienne), un besoin mutuel de soulager nos cœurs des mêmes passions, que fallait-il de plus pour nous unir bientôt d'une vive amitié? Ce nœud sacré d'une franche amitié était, et il est toujours dans ma manière de penser et de vivre, un besoin de première nécessité. Mais ma nature austère, réservée, difficile, me rend, et tant que je vivrai, me rendra peu propre à inspirer à d'autres ce sentiment qu'à mon tour je n'accorde pas sans une extrême difficulté. Cela fait que je n'aurai connu dans le cours de ma vie qu'un petit nombre d'amis : mais je me vante de n'en avoir eu que de bons, et qui, tous, valaient mieux que moi. Pour ma part, je n'ai jamais cherché dans l'amitié qu'un épanchement réciproque des faiblesses de l'humanité, où je demande à la raison et à la tendresse de mon ami de corriger chez moi et d'améliorer ce qu'il y trouverait à blâmer, de fortifier, au contraire, et d'élever encore le peu de choses louables par où l'homme peut se rendre utile aux autres et s'honorer lui-même. Telle est, par exemple, la faiblesse de vouloir devenir auteur, et c'est là surtout que les nobles et affectueux conseils de Gandellini me furent d'un grand secours et m'encouragèrent beaucoup. Le très vif désir que j'éprouvais de mériter l'estime de cet homme rare donna tout à coup comme un nouveau ressort à mon esprit, et à mon intelligence une vivacité qui ne me laissait ni paix ni trêve, tant que je n'avais pas composé une œuvre qui fût ou parût digne de lui. Je n'ai jamais joui de l'entier exercice de mes facultés intellectuelles et créatrices, que mon cœur ne se trouvât auparavant rempli et satisfait, et que mon esprit ne se sentît appuyé, soutenu par une main estimable et chère.

(IV, 4.)

[Victor Alfieri devait perdre cet ami si cher moins de six ans plus tard : il séjourna à Sienne près de cinq mois cette année-là (1777), puis étant retourné à Florence, il y devient l'amant de Louise de Stolberg, comtesse d'Albany et femme de Charles Stuart, prétendant d'Angleterre : *Un amour digne de moi*, dit-il, *m'enchaîne pour toujours.*]

La comtesse d'Albany.

Pendant l'été précédent que j'avais tout entier passé à Florence, j'y avais souvent rencontré, sans la chercher, une belle et très aimable dame. Étrangère de haute distinction, il n'était guère possible de ne la point voir, et de ne pas la remarquer; plus impossible encore, une fois qu'on l'avait vue et remarquée, de ne pas lui trouver un charme infini. La plupart des seigneurs du pays et tous les étrangers qui avaient quelque naissance, étaient reçus chez elle; mais, plongé dans mes études et ma mélancolie, sauvage et fantasque de ma nature, et d'autant plus attentif à éviter toujours entre les femmes celles qui me paraissaient les plus admirables et les plus belles, je ne voulus pas, à mon premier voyage, me laisser présenter dans la maison. Néanmoins il m'était arrivé très souvent de la rencontrer dans les théâtres et à la promenade. Il m'en était resté dans les yeux et en même temps dans le cœur une première impression très agréable; des yeux très noirs et pleins d'une douce flamme, joints (chose rare) à une peau très blanche et à des cheveux blonds, donnaient à sa beauté un éclat dont il était difficile de ne pas demeurer frappé et auquel on échappait malaisément. Elle avait vingt-cinq ans; un goût très vif pour les lettres et les beaux-arts; un caractère d'ange, et malgré toute sa fortune, des circonstances domestiques,

pénibles et désagréables, qui ne lui permettaient d'être ni aussi heureuse, ni aussi contente qu'elle l'eût mérité. Il y avait là trop de doux écueils pour que j'osasse les affronter.

Mais dans le cours de cet automne, pressé à plusieurs reprises par un de mes amis de me laisser présenter à elle, et me croyant désormais assez fort, je me risquai à en courir le danger, et je ne fus pas longtemps à me sentir pris, presque sans m'en apercevoir. Toutefois, chancelant encore entre le *oui* et le *non* de cette flamme nouvelle, au mois de décembre je pris la poste, et je m'en allai à franc étrier jusqu'à Rome, voyage insensé et fatigant, dont je ne rapportai pour tout fruit que mon sonnet sur Rome (1), que je fis, une nuit, dans une pitoyable auberge de Baccano où il me fut impossible de fermer l'œil. Aller, rester, revenir, ce fut l'affaire de douze jours. Je passai et repassai par Sienne, où je revis mon ami Gori qui ne me détourna pas de ces nouvelles chaînes dont j'étais déjà plus qu'à moitié enveloppé; aussi mon retour à Florence acheva bientôt de me les river pour toujours. L'approche de cette quatrième et dernière fièvre de mon cœur s'annonçait, heureusement pour moi, par des symptômes bien différents de ceux qui avaient marqué l'accès des trois premières. Dans celles-ci je n'étais pas ému, comme dans la dernière, par une passion de l'intelligence, qui, se mêlant à celle du cœur et lui faisant contrepoids, formait, pour parler comme le poète, un mélange ineffable et confus qui, avec moins d'ardeur et d'impétuosité, avait cependant quelque chose de plus profond, de mieux senti et de plus durable.

[Décidé désormais à se fixer auprès de la comtesse d'Albany, Alfieri se « dépiémontise », c'est-à-dire qu'il renonce

(1) Voir page 67.

à porter l'uniforme d'officier du roi de Sardaigne, et pour obtenir la permission de vivre hors du Piémont, et surtout la liberté d'écrire, il abandonne tous ses biens à sa sœur, la comtesse de Cumiana, moyennant une rente viagère et un capital une fois donné de cent mille livres.]

Je renvoyai tous mes gens, hormis un seul pour mon service, et un cuisinier à qui je donnai aussi son congé peu de temps après. Et depuis lors, quoique très modéré dans ma nourriture, je contractai l'excellente et salutaire habitude d'une sobriété peu commune; je renonçai entièrement au vin, au café et autres excitants du même genre, et me restreignis aux aliments les plus simples, le riz, les viandes bouillies ou rôties, et toujours les mêmes pendant des années entières. De mes chevaux, j'en avais renvoyé quatre à Turin, avec ordre de les vendre avec ceux que j'y avais laissés en partant; les quatre autres, j'en fis présent à autant de seigneurs florentins qui n'étaient pour moi que de simples connaissances, mais qui, moins fiers que je ne l'aurais été, les acceptèrent. Mes habits, je les abandonnai tous à mon valet de chambre, et l'uniforme, cette fois, y passa comme le reste. Je pris l'habit noir pour la soirée, et pour le jour, un drap bleu, deux couleurs que je n'ai plus quittées et que je porterai jusqu'au tombeau. C'est ainsi que, chaque jour me retranchant quelque chose, je me réduisis assez mesquinement au plus strict nécessaire, et il arriva qu'en donnant tout mon bien, je devins un avare. (IV, 6.)

[La comtesse d'Albany ne vivait pas en fort bons termes avec son mari, et sans vouloir donner à celui-ci tous les torts, comme le fait Alfieri, on peut dire que Louise de Stolberg avait quelques raisons de désirer qu'on la séparât d'un homme qui était toujours ivre, passablement insensé et

quelque peu tyran. Louise de Stolberg prit le parti de fuir le domicile conjugal : elle s'évada, avec la complicité d'Alfieri et même celle du gouvernement du grand-duc, et se réfugia à Rome auprès du cardinal d'York, son beau-frère. Alfieri l'y suivit. Ils auraient bien voulu l'un et l'autre n'y point séjourner et aller vivre à Paris. Ce ne fut point possible. Alfieri dut demeurer à Rome où le cardinal d'York entendait que sa belle-sœur se fixât. En 1783, la liaison du poète et de la « reine d'Angleterre » étant devenue un peu trop publique, le cardinal, sur la demande de son frère, exigea que Victor Alfieri s'éloignât de Rome. Alfieri n'attendit pas qu'on l'obligeât à partir : il se souvint de sa perruque (voir plus haut), prévint ses ennemis et s'en alla. Il voyagea en Lombardie (1783). Il avait publié à Sienne en 1782 quatre tragédies ; il en publia six autres, cette année-là, puis, voyant qu'il ne pourrait de sitôt retrouver son amie, il alla en Angleterre, où il acheta des chevaux, revint en Italie, à Sienne et à Pise, et enfin en 1784 se rendit en Alsace. La comtesse d'Albany avait obtenu la permission d'aller à Baden, en Argovie, et elle avait donné rendez-vous à Victor Alfieri en Alsace, chez une amie, la comtesse de Maltzam. Il y fut heureux pendant deux mois, à cela près qu'il y apprit la mort subite de son ami Gori. La comtesse d'Albany retourna à Rome ; Alfieri alla à Sienne, puis à Pise où il donna le troisième volume de ses tragédies et écrivit le *Panégyrique de Trajan*, ainsi que le traité du *Prince et des Lettres*. En 1785, la comtesse d'Albany, brouillée avec son beau-frère qui avait percé à jour la comédie du voyage de Baden, alla s'établir à Paris, ce qu'elle avait toujours désiré. Victor Alfieri n'osa l'y rejoindre tout de suite : ils continuaient à se voir en Alsace, dans les environs de Colmar, chez la bonne dame de Maltzam. En 1787, le tragique et sa dame passèrent ensemble sept mois à Paris. Alfieri y commença la grande édition de ses tragédies qui devait paraître chez Didot. Enfin, le « Prétendant » étant mort en février 1788, la comtesse d'Albany pensa que rien ne s'opposait plus à ce qu'elle se montrât à Paris avec son poète, et ils s'y établirent d'une façon durable. Et ils y auraient

sans doute achevé leur vie l'un et l'autre sans la Révolution. De toute cette période de la vie d'Alfieri qui va de 1780 à 1788, je ne retiens que les épisodes suivants.

Victor Alfieri offre au pape Pie VI de lui dédier son « Saül » (1783).

J'allai présenter mon ouvrage (l'édition des quatre premières tragédies, imprimées à Sienne) au pape qui régnait alors, Pie VI, à qui déjà je m'étais fait présenter il y avait un an lorsque j'étais venu me fixer à Rome. Et, ici, je confesserai, à ma grande confusion, de quelle tache je me souillai moi-même dans cette audience bienheureuse. Je n'avais pas une très grande estime pour le pape comme pape ; je n'en avais aucune pour Braschi comme savant, ou ayant bien mérité des lettres, qui en effet ne lui devaient rien. Et cependant, moi, le superbe Alfieri, me faisant précéder de l'offre de mon beau volume, que le Saint-Père reçut avec bienveillance, ouvrit et reposa sur sa petite table, avec beaucoup d'éloges et sans vouloir me laisser lui baiser le pied, mais me relevant au contraire lui-même, car j'étais à genoux ; dans cette humble posture il me caressait la joue avec une complaisance toute paternelle ; moi donc, ce même Alfieri, l'auteur de ce fier sonnet sur Rome, répliquant alors avec la grâce doucereuse d'un courtisan aux louanges que le pontife me donnait sur la composition et la représentation de l'*Antigone*, dont il avait, m'assurait-il, ouï dire merveille (1), et saisissant le moment où il me demandait si je ferais encore des tragédies, louant fort du reste un art si ingénieux et si

(1) Alfieri avait fait jouer son *Antigone* à Rome par une « compagnie d'amateurs distingués ».

noble, je lui répondis que j'en avais achevé beaucoup d'autres, et dans le nombre un *Saül*, dont le sujet, tiré de l'Écriture, m'enhardissait à en offrir la dédicace à Sa Sainteté, si elle daignait le permettre. Le pape s'en excusa, en me disant qu'il ne pouvait accepter la dédicace d'aucune œuvre dramatique de quelque genre qu'elle fût, et je n'ajoutai pas un mot sur ce sujet. J'avouerai ici que j'éprouvai alors deux mortifications bien distinctes, mais également méritées. L'une, de ce refus que j'étais allé chercher volontairement ; l'autre, de me voir forcé à m'estimer moi-même beaucoup moins que le pape, car j'avais eu ou la lâcheté, ou la faiblesse, ou la duplicité (ce fut, certes, dans cette occasion, une de ces trois choses qui me fit agir, si ce n'est même toutes trois) d'offrir une de mes œuvres, comme une marque de mon estime, à un homme que je regardais comme inférieur à moi, en fait de vrai mérite ; mais je dois également, sinon pour me justifier, au moins pour éclaircir simplement cette contradiction apparente ou réelle entre ma manière de penser et d'agir, je dois exposer avec candeur la seule et véritable raison qui me fit prostituer ainsi le cothurne à la tiare. Cette raison, la voici. Les prêtres propageaient, depuis quelque temps, certains propos sortis de la maison du beau-frère de mon amie, par où je savais que lui et toute sa cour se récriaient fort sur mes trop fréquentes visites à sa belle-sœur ; et comme leur mauvaise humeur allait croissant, je cherchais, en flattant le souverain de Rome, à m'en faire plus tard un appui contre des persécutions dont j'avais déjà le pressentiment dans mon cœur. (IV, 10.)

Passage à Turin (1784).

Je goûtai à Turin quelques plaisirs, mais j'y éprouvai plus de déplaisirs encore. Revoir les amis de sa première jeunesse, et les lieux que l'on a connus les premiers, retrouver chaque plante, chaque pierre, en un mot tout ce qui a éveillé nos premières idées et nos premières passions, c'est là sans doute une bien douce chose. Mais d'un autre côté, voir beaucoup de ces compagnons de mon adolescence, qui, du plus loin qu'ils m'apercevaient dans une rue, évitaient ma rencontre, ou qui, pris au dépourvu, m'adressaient à peine un salut glacial, si même ils ne détournaient la tête, des gens à qui je n'avais pourtant rien fait que témoigner une amitié cordiale, voilà qui me perçait le cœur, mais qui m'eût fait plus de mal encore, si le petit nombre de ceux qui m'avaient conservé de la bienveillance ne m'avaient appris que les uns me traitaient ainsi parce que j'avais écrit des tragédies ; les autres, parce que j'avais beaucoup voyagé ; d'autres parce que j'avais reparu dans le pays avec trop de chevaux : des petitesses en somme, petitesses excusables cependant, très excusables même quand on connaît les hommes et que l'on s'examine soi-même avec impartialité ; mais dont il faut se défendre autant que possible, en quittant ses concitoyens, lorsqu'on ne veut pas faire ce qu'ils font ou ne font pas, lorsque le pays est petit et les habitants désœuvrés ; lorsque enfin on a pu les offenser involontairement, par cela seul qu'on a essayé de faire plus qu'eux, en quelque genre que ce soit, et de quelque façon qu'on l'ait essayé. (VI, 13.)

La carrière tragique et « la Carrière » (1784).

Dès le lendemain, j'allai chez le ministre. Mon beau-frère m'avait dit que le gouvernement était alors pour moi dans d'excellentes dispositions, que je serais fort fort bien reçu, qu'on avait même quelque désir de m'employer. Cette faveur que je ne méritais pas, et à laquelle j'étais loin de m'attendre, me fit trembler. Mais l'avis était bon ; j'arrangeai mon maintien et mes discours de manière qu'on ne pût ni me surprendre, ni m'engager. Je dis donc au ministre que, passant par Turin, j'avais cru de mon devoir d'abord de lui rendre visite, et ensuite de solliciter par son entremise la faveur d'être admis devant le roi, uniquement pour offrir mes hommages à Sa Majesté. Le ministre m'accueillit avec des manières charmantes, et je dirais volontiers qu'il me fit fête. De parole en parole il finit par me laisser entrevoir d'abord, puis par me dire positivement, que le roi verrait avec satisfaction que je voulusse me fixer dans ma patrie ; que mes services lui seraient agréables ; que je pourrais me distinguer, et autres niaiseries pareilles. Je tranchai droit dans le vif, et répondis sans la moindre hésitation que je retournais en Toscane pour y continuer mes études et l'impression de mes ouvrages; que j'avais trente-cinq ans; que c'était un âge où l'on ne pouvait plus guère songer à prendre une direction nouvelle, et qu'ayant embrassé la profession des lettres, je voulais y persévérer, à tort ou à raison, pendant tout le reste de ma vie. Le ministre répliqua que la carrière des lettres était une belle et bonne chose, mais qu'il existait des occupations plus belles et plus importantes, pour lesquelles j'avais et je devais me sentir de la vocation. Je le remerciai poliment,

mais je persistai dans mon refus. J'eus même assez de modération et de générosité pour ne pas infliger à ce digne et excellent homme d'inutiles mortifications qu'il eût pourtant bien méritées. Je pouvais encore lui laisser entendre que leurs dépêches et toute leur diplomatie me paraissaient et étaient assurément quelque chose de beaucoup moins grave et de beaucoup moins élevé que des tragédies, qu'elles fussent de moi ou de tout autre. (IV, 13.)

Le « Brutus » de Voltaire et les deux « Brutus » d'Alfieri (1786).

Dans une de ses lettres toujours si fréquentes et si chères, mon amie, comme par hasard, me raconta qu'elle venait d'assister au théâtre à une représentation du *Brutus* de Voltaire, et que cette tragédie lui avait plu souverainement. Moi, qui avais vu représenter cette même pièce dix ans peut-être auparavant, et qui, depuis, l'avais complètement oubliée, je sentis aussitôt mon cœur et mon esprit se remplir d'une émulation où il entrait à la fois de la colère et du dédain, et je me dis : « Et quels *Brutus?* des *Brutus* d'un Voltaire? J'en ferai, moi, des *Brutus*! Je les traiterai l'un et l'autre. Le temps fera voir à qui de nous il appartenait de revendiquer un tel sujet de tragédie, ou de moi, ou d'un Français, qui, né du peuple, a, pendant plus de soixante-dix ans, signé : *Voltaire, gentilhomme ordinaire du Roi.* » Je n'en dis pas davantage; je n'en touchai même pas un mot dans ma réponse à mon amie, mais sur-le-champ et avec la rapidité de l'éclair je conçus à la fois les deux *Brutus*, tels que je les ai depuis exécutés. (IV, 16.)

[Victor Alfieri mit le point final à la première partie de son Autobiographie le 27 mai 1790. Voici un extrait du dernier chapitre de cette première partie.]

Voilà donc plus d'une année que je regarde en silence et que j'observe le progrès des lamentables effets de la docte ignorance de ce peuple, qui a le don de savoir babiller sur toutes choses, mais qui ne peut en mener aucune à bonne fin, parce qu'il n'entend rien à la pratique des affaires et au maniement des hommes, ainsi que l'avait déjà finement remarqué et dit notre prophète politique Machiavel. Aussi, profondément affligé de voir cette sainte et sublime cause de la liberté sans cesse trahie de la sorte, défigurée et compromise par ces demi-philosophes, indigné de ne voir se produire chaque jour que des demi-lumières et des moitiés de crime, et, en somme, rien d'entier que l'impéritie de tous ; épouvanté enfin de voir la prédominance militaire et l'insolente licence des avocats stupidement donnée pour base à la liberté, je n'ai plus qu'un désir, c'est de pouvoir sortir pour toujours de cet hôpital fétide où s'agitent pêle-mêle les misérables.

[Treize ans plus tard, à Florence où il s'était fixé et où il mourut, Victor Alfieri écrivit la seconde partie de son Autobiographie. Il y conte les principaux événements de sa vie depuis le 27 mai 1790 jusqu'au 14 mai 1803. On sait qu'il expira le 3 octobre de cette même année. Voici quelques-uns des principaux passages de cette seconde partie.]

Fuite de Paris (18 août 1792).

L'événement accompli (1), je ne voulus pas perdre un seul jour, et ma première, mon unique pensée étant

(1) Il s'agit de la révolution du 10 août.

de soustraire mon amie à tous les dangers qui pouvaient la menacer, je me hâtai, dès le 18, de faire tous les préparatifs de notre départ. Restait la plus grande difficulté : il nous fallait des passeports pour sortir de Paris et du royaume; nous fîmes si bien pendant deux ou trois jours que le 15 ou le 16, nous en avions déjà obtenu, en qualité d'étrangers, moi de l'envoyé de Venise, mon amie de celui de Danemark, qui, seuls à peu près de tous les ministres, étaient restés auprès de ce simulacre de roi. Nous eûmes beaucoup plus de peine à obtenir de notre section, c'était celle du *Mont Blanc*, les autres passeports qui nous étaient nécessaires, un par personne, tant les maîtres que les valets et les femmes de chambre, avec le signalement de chacun, la taille, les cheveux, l'âge, le sexe, que sais-je, moi? Ainsi munis de toutes ces patentes d'esclaves, nous avions fixé notre départ au lundi 20 août ; mais, tout étant prêt, un juste pressentiment nous en fit devancer le jour, et nous partîmes le 18, qui était un samedi, dans l'après-dîner. Arrivés à la barrière Blanche, qui etait la plus rapprochée de nous, pour gagner Saint-Denis et la route de Calais où nous nous dirigions, pour sortir au plus vite de ce malheureux pays, nous n'y trouvâmes qu'un poste de trois ou quatre gardes nationaux avec un officier, qui, ayant visité nos passeports, se disposait à nous ouvrir la grille de cette immense prison, et à nous laisser passer en nous souhaitant bon voyage. Mais il y avait auprès de la barrière un méchant cabaret d'où s'élancèrent à la fois une trentaine environ de misérables vauriens déguenillés, ivres, furieux. Ces gens ayant vu nos voitures, — nous en avions deux, — et nos impériales chargées de malles, avec une suite de deux femmes et deux ou trois hommes pour nous servir, s'écrièrent que tous les riches voulaient s'échapper de Paris avec toutes leurs

richesses, et les laisser eux dans la misère et l'abandon. Alors commença une lutte entre ce petit nombre de pauvres gardes nationaux et ce ramas ignoble de coquins, les uns voulant nous aider à sortir, les autres nous retenir. Je me jetai hors de la voiture, et tombant au milieu du tumulte, muni de nos sept passeports, je me mis à disputer, à crier, à tempêter plus fort qu'eux tous ; c'est là le vrai moyen de venir à bout des Français. Ils lisaient l'un après l'autre, ou se faisaient lire par ceux d'entre eux qui savaient lire, la description des figures de chacun de nous. Mais plein de colère et d'emportement et méconnaissant alors le danger, ou, si l'on veut, assez dominé par la passion pour m'exposer à la grandeur du péril qui menaçait nos têtes, je parvins jusqu'à trois fois à représenter mon passeport, et m'écriai à haute voix : « Voyez et écoutez-moi : je me nomme Alfieri; je ne suis pas Français, je suis Italien; grand, maigre, pâle, les cheveux roux; c'est bien moi, regardez plutôt. J'ai mon passeport. Je l'ai obtenu dans les formes, de ceux qui avaient autorité pour me le dé ivrer. Nous voulons passer, et par le ciel nous passerons. » L'échauffourée dura plus d'une demi-heure; je fis bonne contenance, et ce fut ce qui nous sauva. Sur ces entref ites, beaucoup de gens s'était amassés autour de nos deux voitures ; les uns criaient : « Mettons e feu aux vo tures! »; d'autres : « Brisons-les à coup de pierres »; d'autres encore : « Ce sont des nobles et des riches qui se sauvent, ramenons-les à l'Hôtel de Ville et qu'on en fasse justice. » Mais peu à peu le faible secours de nos quatre gardes nationaux, qui de loin ouvraient la bouche en notre faveur; la violence de mes cris, les passeports que je leur montrais, et que je leur déclamais avec une voix de crieur public, plus que tout le reste enfin, la grande demi-

heure pendant laquelle ces *singes-tigres* eurent le temps de se fatiguer à la lutte, tout cela finit par ralentir leur résistance, et les gardes m'ayant fait signe de remonter dans ma voiture où j'avais laissé mon amie, — en quel état ? on peut l'imaginer, — je m'y jetai : les postillons se remirent en selle, la grille s'ouvrit, et nous sortîmes au galop, accompagnés par les sifflets, les insultes et les malédictions de cette canaille.

(VI, 22.)

Victor Alfieri acteur (1793-1794).

Il y avait à Florence une dame et quelques jeunes gens qui avaient le goût et l'intelligence de la déclamation. On apprit *Saül* et on le représenta pendant le printemps de 1793, dans une maison particulière, sans théâtre, devant un auditoire très peu nombreux, et avec beaucoup de succès. A la fin de cette même année, il se trouva près du pont de la Sainte-Trinité une maison extrêmement jolie, quoique petite, placée sur le *Lung'Arno*, au midi, la maison de Gianfigliazzi, où nous allâmes nous établir au mois de novembre et où je suis encore, et où il est probable que je mourrai, si le sort ne m'emporte pas d'un autre côté. L'air, la vue, la commodité de cette maison me rendirent la meilleure partie des facultés intellectuelles et créatrices. Toutefois ayant pris goût, l'autre année, au plaisir frivole de la déclamation, j'y perdis encore, en 1794, trois bons mois de printemps. On recommença dans ma maison les représentations de *Saül* et j'en remplis le rôle ; puis le premier *Brutus* dont je jouai aussi le personnage. Tout le monde me disait, et je n'étais pas moi-même éloigné de le croire, que je faisais des progrès rapides dans cet art si difficile de la déclamation, et si j'avais

eu plus de jeunesse et aucune autre pensée en tête, j'aurais pu réussir ; car je croyais sentir en moi, chaque fois que je déclamais, plus de capacité, plus d'audace, plus d'intelligence ; chaque fois je gagnais quelque chose dans la gradation des tons et dans l'importante variété des mouvements, tour à tour lents ou rapides, doux ou forts, calmes ou passionnés, qui, venant toujours prêter force à l'expression, colorent la parole, sculptent pour ainsi parler le personnage et gravent en bronze ce qu'il dit. Chaque jour aussi, la compagnie que j'exerçais s'améliorait à mon exemple ; et je demeurai alors plus que convaincu que si j'avais eu de l'argent, du temps et de la santé à gaspiller, j'aurais pu, en trois ou quatre ans, former une société d'acteurs dramatiques, sinon excellente, du moins toute différente de celles qui, en Italie, vont usurpant ce beau titre, et je l'aurais dirigée sur le chemin du beau et du vrai.

En 1795, je fis représenter dans ma maison le *Philippe II* où je remplis alternativement les deux rôles si différents de Philippe et de Don Carlos, puis encore le *Saül*, qui était mon personnage de prédilection, parce qu'il y a de tout dans ce caractère, de tout absolument. Il s'était formé à Pise, dans une maison particulière, une autre société d'amateurs qui jouaient aussi le *Saül*. Sollicité par eux de m'y rendre, j'eus la petite vanité d'y aller et d'y jouer une seule fois, qui fut la dernière, ce cher rôle de Saül, et j'en restai là de ma vie de théâtre, où je mourus en roi.

(IV, 25.)

A quarante-huit ans, Victor Alfieri apprend le grec.

J'achetai une masse de grammaires, d'abord des grammaires greco-latines, puis des grammaires purement grecques : je voulais apprendre les deux langues en même temps ; que je comprisse ou ne comprisse pas, je passais les journées entières à repéter le verbe *tuptô* et les verbes circonflexes, et les verbes en *mi*, par où mon secret fut bientôt connu de mon amie, qui, me voyant toujours marmotter des lèvres, voulut enfin savoir et apprit ce qu'il en était. Chaque jour je m'obstinai davantage, et faisant effort de l'esprit, des yeux, de la langue, je parvins à la fin de 1797 à pouvoir fixer une page quelconque de grec, en grands ou en petits caractères, en prose ou en vers, sans que mes yeux en souffrissent encore, et à comprendre toujours bien le texte, en faisant sur la colonne latine précisément ce que je faisais auparavant sur le grec, c'est-à-dire en jetant un regard rapide sur le mot latin qui correspondait au mot grec, quand je n'avais pas encore vu celui-ci, ou si je l'avais oublié. J'arrivai enfin à lire à haute voix, avec une prononciation passable, rigoureuse même quant aux accents, aux esprits et aux diphtongues, en me conformant à l'écrivain et non à la manière stupide des Grecs modernes qui, sans s'en apercevoir, ont mis cinq iota dans leur alphabet, ce qui fait un perpétuel *iotacisme*, un véritable hennissement de chevaux, de l'idiome du peuple le plus heureusement né à l'harmonie qu'il y eut jamais au monde... Un travail si opiniâtre n'affaiblit pas mon intelligence, comme j'aurais pu le croire et le craindre. (IV, 25.)

Extrait du dernier chapitre de la « Vita ».

Je suis arrivé, si je ne me trompe, au terme de ces longs et ennuyeux bavardages. Mais que j'aie bien ou mal accompli toutes les choses dont il a été parlé ci-dessus, j'avais besoin de les dire ; si l'on trouve que j'ai passé les bornes en racontant, la cause en est dans l'excessive fécondité de ma plume. Maintenant, les deux maladies que j'ai essuyées, ces deux derniers étés, m'avertissent qu'il est temps que je cesse d'écrire et de raconter. Je ferme donc ici la quatrième époque de ma vie, bien convaincu que je n'ai plus la volonté, et que si je l'avais, je n'aurais plus la force de rien composer. Mon dessein est de continuer à revoir mes productions originales et mes traductions (1) pendant les cinq ans et quelques mois qu'il me reste encore à vivre pour atteindre la soixantaine, si Dieu permet que j'y arrive. A cet âge, si je vais plus loin, je me propose, et je me commande à moi-même de ne plus rien faire, que continuer (cela, je le ferai tant que j'aurai un souffle de vie) les études que j'ai entreprises, et si alors il m'arrive de toucher à mes écrits, ce sera uniquement pour changer ou refaire (sous le rapport du style), jamais pour y ajouter la moindre chose. La seule chose que je veuille faire après soixante ans, c'est de traduire le livre d'or où Cicéron a traité de la vieillesse. L'œuvre sera conforme à mon âge, et je la dédierai à mon inséparable compagne, celle avec qui j'ai partagé depuis plus de vingt-cinq ans, avec qui je partagerai de plus en plus tous les biens et tous les maux de cette vie.

(1) Alfieri traduisit Virgile, Térence, Salluste, les *Perses* d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, l'*Alceste* d'Euripide, les *Grenouilles* d'Aristophane.

JOURNAUX D'ALFIERI

[Il convient de donner ici au lecteur un aperçu des journaux d'Alfieri, car, au temps de sa jeunesse, il avait coutume de se rendre compte ainsi à lui-même de ses actions de chaque jour. Il y renonça assez vite, mais ces pages juvéniles — elles sont pour la plupart écrites en français — ne manquent pas d'intérêt.]

Dimanche 25 novembre 1774.

Je m'éveillai ce matin, et en homme oisif, demandant quel temps il faisait, l'on me répondit qu'il neigeait. O ciel! quel vide affreux pour un fainéant! La ressource des grands chemins vous est interdite : vous ne pourrez pas promener votre ennui ni au trot ni au galop; vous ne lui donnerez point de ces rudes secousses qui vous font croire quelquefois que vous allez vous en débarrasser : non, monsieur, le compagnon inséparable de l'oisiveté va vous suivre pas à pas dans les démarches du jour : c'est là, je crois, votre ange gardien, invisible conducteur de toutes vos actions ; il les préside ; il les dirige ; mais à la différence de tout ce qu'on dit de celui-là, celui-ci ne pense qu'à son propre intérêt, et il vous y sacrifie toujours.

Je m'habille à la hâte, je sors, je cours là où une longue habitude, quelques restes de tendresse et une espèce de gratitude m'appellent, mais j'y suis à peine que, dégoûté du mauvais accueil et craignant le retour d'une humeur chagrine et acariâtre, je cherche à m'en éloigner, moitié par raison, moitié par crainte. Que de contrastes dans notre cœur, que de faiblesses, que d'inconséquences! Je voudrais rompre entièrement ce lien : je n'y suis jamais plus porté que lorsque je me rapproche de l'objet ;

mais à mesure que je m'en éloigne, j'en regarde la fin comme un malheur, je la crains comme tel, et je n'aurai jamais le courage de l'entreprendre.

Je vois, en attendant, que le temps m'interdit le plaisir, ou, pour mieux dire, l'habitude de la promenade; je cours risque de me retrouver moi-même, si je suis tout seul à mon dîner. Fuyons, fuyons à toute bride, envoyons chercher du monde; cela vaudra mieux; je choisis : c'est pour ce jour une compagnie de gens instruits que vous voulez à votre table, mais vous ne pensez pas à la fatigue énorme que vous ferez pour ne pas paraître ignorant, quoique vous le soyez. Il est vrai que les lettrés sont ordinairement polis pour qui exerce envers eux l'hospitalité; mais ceux que vous avez aujourd'hui ne sont point flatteurs : ayez l'esprit de dire peu, de ne rien discuter, de faire semblant de comprendre, quoique vous ne compreniez pas; enfin de les ramener peu à peu à des discours où vous puissiez aussi y mettre du vôtre. Le hasard vous a fait inviter aussi un noble, encore plus ignorant que vous, et peut-être plus présomptueux encore : vous étiez au moment d'en abuser et de jeter sur lui le ridicule que les deux savants vous ont épargné à vous-même. Hommes! hommes! ne verrez-vous jamais que la bosse de votre voisin sans prendre garde à la vôtre?

QUELQUES LETTRES D'ALFIERI

[La correspondance d'Alfieri n'est ni très considérable ni très intéressante. Il était trop paresseux pour écrire des lettres, c'est lui-même qui en fait l'aveu. Il a dû cependant beaucoup écrire à la comtesse d'Albany, mais il ne nous

reste absolument rien de ce dialogue. La plupart des lettres d'Alfieri qu'on a pu recueillir sont adressées à ses amis de Sienne, Mario Bianchi, Teresa Mocenni, l'archiprêtre Luti, et ce sont celles où il se livre le plus. Beaucoup sont adressées à l'abbé Tommaso Valpurga di Caluso, avec lequel il correspondit activement, du moins dans les dix dernières années de sa vie. Il lui fait volontiers la confidence de ses ambitions philologiques et de ses rancœurs misogalliques. Les lettres d'Alfieri ont été recueillies et publiées par M. Mazzatinti.

A Mario Bianchi et à Thérèse Mocenni (1) sur la mort de François Gori.

Colmar, 17 septembre 1784.

Je vous réponds à tous deux ensemble parce que votre douleur est la même et qu'il n'y a point de mots pour l'exprimer. La première lettre de Mario m'avait fait beaucoup de peine, mais, bien que mon imagination aime à se forger mille malheurs, je n'avais cependant conçu aucune inquiétude au sujet de Checco ; je m'affligeais au sujet de son frère ; j'étais fort loin de craindre pour lui. Et trois jours plus tard, ô Dieu! Martini (2) m'envoie la nouvelle de leur mort à tous deux ; je faillis tomber mort moi aussi, et à cette heure je n'ai pas encore repris mes sens. J'ai surtout à me reprocher, et j'en serai toujours inconsolable, d'être parti ; je suis en effet sûr et certain que, si j'étais

(1) *Mario Bianchi*, un des amis qu'Alfieri s'était faits à Sienne. *Tesera Mocenni*, femme d'un mari grognon, qu'Alfieri appelle toujours *il brontolone*, a laissé le souvenir d'une personne de cœur et d'esprit. Mario Bianchi et Teresa Mocenni étaient très liés avec François Gori (Voir les extraits de la *Vita*).

(2) *Martini*, autre ami siennois du poète.

resté là-bas, je lui sauvais la vie en empêchant qu'on lui fît la saignée, qui est toujours mortelle pour les tempéraments bilieux. J'avais aussi, je m'en flatte, un tel ascendant sur lui, qu'aux premiers symptômes du danger couru par son frère, je l'aurais fait sortir de sa maison et même de Sienne : et l'on sait qu'il y a de la différence à voir ou à ne pas voir les choses. Pourtant il n'y a aucune différence pour moi ; bien que je n'aie pas été présent, j'ai ce pauvre Checco devant mes yeux ; je le vois mourant : je me représente, je ressens la douleur qu'il aura ressentie lui-même de ne pas me voir à ses derniers moments, de ne pouvoir me confier ses pensées suprêmes. O Dieu ! je ne sais que dire ni que faire ; sans cesse je le vois, sans cesse je lui parle ; ses moindres paroles, ses moindres pensées, ses moindres gestes sont présents à mon esprit, et ce sont autant de coups de poignard dans mon cœur, continuels et douloureux. Je perds un objet qu'on ne retrouve plus, un ami véritable, bon, intelligent, distingué et passionné. Le monde perfide n'en donne point de tels et je ne les y cherche pas. Oh ! Dieu ! s'il ne me restait un autre objet qui unit en lui toutes mes espérances, tous mes sentiments et tous mes projets, je ne voudrais pas survivre à Checco. Je suis dégoûté de tous les biens du monde et j'estime qu'il ne peut y avoir d'autre douceur dans la vie que l'épanchement réciproque de deux cœurs qui s'abandonnent en toute sécurité et tout entiers l'un à l'autre. Puisque le destin a voulu que je survive à Checco, — et j'avais toujours espéré mourir avant lui et lui confier l'exécution de quelques-unes de mes volontés secrètes et audacieuses (1), — je consacrerai certainement une bonne part du temps qui

(1) Il s'agit de la publication qu'Alfieri voulait posthume, de son *Traité de la tyrannie*.

me reste et du peu de génie que je puis avoir à faire connaître ses hautes vertus, en prose et en vers et de toutes les manières et dans toutes les occasions qui se présenteront. Pour lui, je ne le plains pas beaucoup ; il se souciait peu de la vie et celle qu'il devait vivre était trop éloignée, trop au-dessous des facultés de sa grande âme, de la rare et excellente bonté de son cœur tendre, de la sublimité de son tempérament noblement irrité. C'est sur moi que je pleure et sur vous deux, et sur le petit nombre de ceux qui savaient le connaître et l'apprécier. La personne qui m'est le plus chère au monde (1) — et Checco venait tout de suite après — le connaissait, le comprenait, et elle est inconsolable de sa perte. Je lui avais dit tant de fois dans le cours de ce mois de juillet qu'il n'allait pas bien, qu'il maigrissait à vue d'œil ! Non, je n'aurais pas dû l'abandonner ainsi. Mais quel animal que ce docteur Caluri, d'aller faire tant de saignées à un bilieux ! C'est un des rares points de la médecine dont on soit sûr : on ne saigne point un bilieux, surtout quand il est accablé de douleurs et en proie à des convulsions ! Il fallait des vomitifs, des boissons rafraîchissantes, de l'eau glacée. Quelle fichue bête ! Mais lui, Checco, il s'est laissé mourir exprès, car tout cela, il le savait parfaitement...

Si j'avais été présent, je l'aurais encouragé, me semble-t-il, à se mieux soigner, à vivre pour nous, s'il ne le voulait pas pour lui... Mais toutes ces paroles sont inutiles, et ne lui rendront pas la vie, et n'allègent point notre immense douleur, la plus justifiée de toutes les douleurs.

(1) La comtesse d'Albany.

Alfieri à sa mère.

Paris, 27 janvier 1788.

Chère mère,

Je reçois votre chère lettre du 11 courant, et je vois avec beaucoup de plaisir que votre santé est présentement bonne. Je suis fort ennuyé de l'indisposition de mon père, mais un rhume sans fièvre, quand on se soigne, n'est pas à craindre, et mon père ne doit pas trouver ennuyeux de garder la maison, puisqu'il trouve toutes les consolations domestiques dans un autre soi-même, je veux dire en vous, très chère mère, qui aimez tant votre mari et le rendez heureux. Il faut que je vous réponde aussi au sujet des religieux et du clergé d'ici ; on y rencontre beaucoup de prêtres fort pieux et que n'a point contaminés l'irréligion vulgaire ; ils appartiennent pour la plupart aux plus basses classes des gens d'église. Les évêques pourtant — du moins les deux tiers — se montrent à leur avantage dans les persécutions qu'on leur fait subir, et il semble qu'ils défendent mieux leur honneur et leur déférence à l'autorité du Saint-Père qu'ils n'avaient défendu naguère leurs intérêts matériels. Vous me demandez si j'ai un bon directeur ; je ne voudrais pas tomber dans le péché d'hypocrisie en vous disant que j'ai avec lui de longs et fréquents entretiens ; pourtant, à l'occasion, je vois un capucin qui est Corse : c'est un saint homme et de vie exemplaire.

Je pense rester ici tout février et partir pour Londres dans les premiers jours de mars ; j'aurai donc le temps de recevoir ici encore une de vos lettres ; je vous ferai savoir dans ma réponse le moment de mon départ... Je mérite sans doute le reproche que vous me faites d'être un correspondant négligent. Soyez assurée pourtant que

ce reproche m'afflige beaucoup, et que si je vous écris moins souvent que je ne le devrais, c'est parce que je diffère ma lettre d'un courrier à l'autre, et non faute de tendresse.

Votre dernière lettre m'a beaucoup ému, surtout le passage où vous me dites que vous êtes dans vos soixante-dix ans et qu'après avoir eu tant d'enfants vous n'en avez pas un seul auprès de vous pour consoler votre vieillesse : j'ai versé des larmes en pensant à cela. Et pour vous donner un témoignage de mon affection et de mon admiration pour vous, je copie au bas de ma lettre un sonnet que j'ai fait en pensant en vous ; il n'a sans doute d'autre mérite que d'être écrit avec mon cœur, et j'espère que vous voudrez bien, pour ce motif, le lire avec plaisir (1).

A l'Abbé de Caluso.
La journée du 10 Août.

Paris, 14 août 1792.

Très cher ami,

La conspiration a fini par éclater ; il y avait longtemps qu'elle couvait. Dans la nuit de jeudi dernier, du 9 au 10 courant, les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se sont réunis en armes, et à leur exemple, toute la ville et les gardes nationales elles-mêmes, en bon ordre, avec leur drapeaux et leurs canons. Toute cette

(1) La comtesse Alfieri, née Maillard de Tournon, en était alors à son troisième et dernier mari. Elle paraît avoir été fort dévote. Les lettres que nous avons d'elle à son fils sont pour la plupart des exhortations à ne pas négliger ses devoirs religieux. Le poète lui répondait très affectueusement et très respectueusement. Je doute pourtant qu'il ait jamais eu un confesseur capucin et corse.

manière d'armée se trouva devant le château des Tuileries, entre quatre et cinq heures du matin. Il n'y avait au château, pour le défendre, que six ou sept cents Suisses, à peu près autant de gardes nationales, la plupart peu décidés, et à l'intérieur, dans les chambres et dans les appartements, environ trois cents gentilshommes dévoués au roi. La défense eût encore été possible, si l'on eût pris de véritables dispositions militaires, si l'on fût sorti au-devant de l'ennemi, au lieu de l'attendre dans les cours. Ajoutons à cela que les canonniers mêmes, chargés de la garde du château et confondus avec les Suisses et les gardes nationales, étaient des traîtres, ce que déjà l'on savait assez, et comme on le vit bien par la suite. Avec un autre roi, on pouvait mourir héroïquement et donner au monde un mémorable exemple. Mais avec un autre roi, les choses en seraient-elles venues à cette extrémité? Ce roi donc ne manqua pas de ce calme et de cette sérénité qu'on pourrait appeler du courage dans un martyr, mais non dans un homme qui doit mourir plutôt que de se laisser avilir. Comme d'heure en heure il s'attendait à être attaqué, il reçut un message de cette perfide *assemblée* et de cette *municipalité de Paris*, plus perfide encore, qui, en lui annonçant que dans un pareil tumulte on ne pouvait répondre de sa personne, l'invitaient, lui et la famille royale, à se réfugier, par le jardin des Tuileries, au sein de l'assemblée qui y est attenante, puisque la communication du château à l'assemblée par le jardin était encore libre. Le roi, qui avait fait mine de vouloir se laisser défendre, surtout par ses gentilshommes qui veillaient à l'intérieur, changeant tout à coup de résolution, accepta l'invitation qui lui était faite, et se rendit immédiatement avec toute sa famille et un très petit nombre de courtisans au milieu de l'assemblée. Nous viendrons bientôt l'y retrouver;

retournons au château. Ces Suisses vraiment fidèles, ces gardes nationales, celles-là ébranlées, celles-ci hostiles, et toutes lâches, ces trois cents pauvres gentilshommes prêts à mourir aux pieds du roi dans l'intérieur, tous étaient restés renfermés comme dans une cage, les uns dans des cours intérieures, les autres dans les appartements, car le roi était à peine sorti avec une escorte de gardes nationaux que l'on referma toutes les grilles qui mènent du palais au jardin. Ici il est difficile de savoir si ce fut l'armée des assaillants qui tira la première ou si ce furent les Suisses. Il est vraisemblable que les assiégés, de beaucoup inférieurs en nombre, et se trouvant dans une fâcheuse position, n'attaquèrent pas les premiers. Quoi qu'il en soit, le feu commença, et les Suisses, ayant pointé leurs canons à la porte investie et qui déjà ne tenait plus, firent une décharge d'artillerie et de mousqueterie si meurtrière, que tous ces lâches tournèrent le dos. Ici il paraît que si les Suisses et les trois cents gentilshommes se fussent jetés en dehors à la poursuite des fuyards, ils auraient vaincu ou seraient tombés en se couvrant de gloire et en laissant sur le champ de bataille une multitude de victimes. Mais il était dit que là, comme ailleurs, le manque de chefs, d'ordre et de toute chose, devait encore tout perdre. Les fugitifs épouvantés et en déroute allèrent donner dans le seul corps de cavalerie qui soit ici, et qu'on appelle la gendarmerie nationale, lequel se compose en grande partie des anciennes gardes françaises, de beaucoup de domestiques, de cochers sans place et autre canaille de même genre. Ceux-ci, au lieu de se déclarer pour le roi, se mirent immédiatement contre, et ralliant le peuple, le ramenèrent à l'attaque. De leur côté, les gardes nationales qui étaient restées avec les Suisses, voyant la multitude revenir en plus grand nombre, se tournèrent aussi pour

la plupart contre les Suisses, qui, pris entre deux feux, périrent tous, pendant que, rompus et en désordre, ils fuyaient de tous côtés, payant ainsi l'honneur d'avoir été à la solde de la France, ce qui toujours veut dire de n'avoir jamais été soldés. Le massacre de ces malheureux dura tout le jour et le suivant ; on les cherchait partout, et partout on les tuait, dans les rues, dans les maisons, toujours trente contre un, selon le noble usage de ces misérables. Des gentilshommes restés à l'intérieur, une partie descendit dans les cours intérieures, combattit et périt au milieu des Suisses. Le plus grand nombre parvint à forcer les grilles qui donnaient dans le jardin, et moitié en combattant, moitié en fuyant pêle-mêle avec les Suisses qui essayaient aussi de se sauver par là, ils furent, les uns tués, les autres sauvés, selon les accidents ordinaires en de pareils tumultes. Le château fut envahi : il ne fut pas saccagé, mais entièrement abîmé, et tout y fut dispersé et mis en désordre. Beaucoup de voleurs furent tués par le peuple, qui crut par là légitimer son attaque. A tout prendre, le vol avoué est ici le seul des sept péchés capitaux que l'on ne porte pas en triomphe ; tous les autres n'ont fait que changer de nom et servent de base au système actuel. La raison de ce tumulte, la voici en deux mots : Les séditieux de l'assemblée ne se sentant pas assez en nombre pour avoir une majorité qui vote la déchéance du roi, ce qui est le but de leurs efforts, ont fait venir le peuple brute qui s'est chargé de consommer avec sa ruine celle de l'État tout entier. Le roi est resté tout le jour à l'assemblée. On leur a donné pour passer la nuit, à sa famille et à lui, trois cellules de bernardins, dans le couvent contigu à l'assemblée, et ils y sont encore maintenant, manquant de bas et de chemises, nourris par un restaurateur, et n'ayant pas un serviteur pour eux, car le petit nombre de cour-

tisans qui les avaient accompagnés et servis le premier jour et le second ont été chassés avant-hier. Enfin le traitement a été, et il est tel encore, que la mort auprès me semblerait une faveur. Le gouvernement est en pleine révolution. La constitution, née pourrie, est morte et enterrée. L'assemblée s'est emparée de tous les pouvoirs provisoirement, dit-elle, et je le crois comme elle, mais elle les perdra d'une tout autre façon qu'elle se l'imagine. On a convoqué pour le 20 septembre une Convention nationale.

(*Traduction d'Antoine de la Tour.*)

QUELQUES SONNETS D'ALFIERI

[Alfieri, comme tous les Italiens de son temps et de tous les temps, a fait beaucoup de sonnets. Les siens ont une certaine vivacité d'accent qui fait qu'on les lit encore avec plaisir. C'est que pour la plupart ils expriment des émotions qu'il a ressenties et des sentiments qu'il a éprouvés. Il s'y épanche, pour ainsi dire. On a comparé les sonnets qu'il a consacrés à ses amours à ceux de Pétrarque. C'est un peu exagérer. Alfieri n'est pas plus un Pétrarque que Louise de Stolberg n'était une *Laura*. Quoi qu'il en soit, les confidences lyriques d'Alfieri complètent son autobiographie, et nous croyons devoir en donner ici quelques-unes.]

Rome (1777).

Région déserte et malsaine qui prétends au nom d'État ; plaines arides et incultes ; populace lâche et souillée de sang, qui n'offres au regard que des visages d'esclaves sales et épuisés ; sénateurs arrogants et serviles, hypo-

crites vêtus de pourpre; riches patriciens, mais patriciens plus stupides encore que riches; prince dont l'opulence est faite de la bêtise d'autrui;

Cité sans citoyens; temples augustes que la religion a désertés; lois injustes que chaque lustre abroge pour en inventer de pires, clefs qui jadis ouvraient moyennant finances aux impies les portes du ciel, mais qui sont aujourd'hui couvertes de rouille; est-ce bien là Rome ou le repaire de tous les vices (1)?

A sa dame (1778).

Tu demandes si je t'aime, ô ma dame? — Je ne pourrais te le dire même si je le voulais. La parole peut-elle exprimer quelle douceur pénètre mon cœur, lorsque avec bonté, tu tournes vers moi tes yeux, tes yeux maîtres de hautes pensées.

Si je t'aime? Tu le demandes? Et mon silence ne te le dit-il pas? Et ne te le disent-ils pas, mes longs soupirs? Et mon âme affligée qui semble prête à s'envoler, cependant qu'immobile je suis comme suspendu à tes yeux?

Et ne te le dit-elle pas enfin, la plainte mêlée d'espoir et de crainte, qu'à tout instant je désire à la fois proférer et contenir?

Tout en moi te dit mon amour: ma langue seule ne le dit pas, parce que mon cœur s'est avisé qu'en proportion de ce qu'il sent, dire: Je t'aime, c'est ne rien dire.

(1) Sur les circonstances dans lesquelles Alfieri écrivit ce sonnet, voir plus haut, page 42.

Sur ses vêtements noirs (1778).

Noires étoffes qui êtes pour le commun des mortels le symbole d'un deuil sincère ou mensonger, désormais je vous porterai toujours comme signe de ma liberté conquise.

J'ai rompu les fers où je naquis ; les yeux secs, j'ai fait don de mon patrimoine et me voilà du même coup affranchi de la servitude qu'il m'imposait. La servitude enseigne les craintives attitudes ; elle empêche l'homme de cueillir les fruits d'une haute pensée.

Que la pourpre et l'infamie, l'or et les faux honneurs aillent à tant d'hommes dont le cœur est né lâche, et pour qui l'esclavage est une belle chose, et qui se font gloire de ne penser point! Pour moi, j'estime que le sort le plus heureux est de ne connaître et de ne chercher d'autres trésors qu'une renommée éternelle, au prix de longs travaux.

Pour l'anniversaire de ses trente ans (17 janvier 1779).

Il y a six lustres aujourd'hui qu'au pied de la charmante colline qui domine les flots paresseux du Tanare, là où Pompée planta jadis sa noble lance, je respirai pour la première fois les souffles d'un ciel serein.

Je naquis, je grandis au sein d'une vile servitude. Pourtant j'osai dire : L'esclavage corrompt l'âme, et le pays où la volonté d'un seul fait contrepoids à celle de tous ne saurait être ma patrie, encore qu'il soit ma ma terre natale.

Que d'autres lois, qu'un autre ciel, que d'autres gens

m'accordent une retraite étroite mais libre, où je puisse penser et m'exprimer hautement.

Bannis donc, ô mon cœur! bannis la crainte qui t'a si longtemps attristé : la crainte ne doit point habiter sous mon humble toit.

Devant le tombeau de Dante, à Ravenne (1783).

O grand Alighieri! si du haut du ciel tu jettes les yeux sur un disciple qui n'est pas indigne de toi, et si tu me vois prosterné devant ton marbre funèbre et poussant du fond du cœur de longs soupirs;

Daigne, propice à de nobles désirs, éclairer mon âme d'un de tes rayons. Celui qui aspire à une gloire immortelle doit-il dégainer contre les lâches et les envieux?

— « Mon fils, je l'ai fait et je m'en repens, car j'ai ainsi donné du lustre à des gens qui ne méritaient pas même d'être écrasés sous mes talons;

« Si tu as confiance en moi, je te dirai : Pourquoi abaisser tes yeux vers le sol? Va, tonne, et sois vainqueur; et si tu vois ces lâches et ces envieux sur ton chemin, passe sur leurs corps, sans même les regarder (1). »

Le poète se plaint d'être éloigné de sa dame (1783).

Toutes les fois qu'en passant je vois une colline qu'orne l'olivier fertile ou la vigne robuste, je me dis

(1) Ce sonnet peu modeste fut écrit par Alfieri après la publication de ses quatre premières tragédies, *Philippe*, *Antigone*, *Polynice*, *Virginie*. Elles n'avaient pas eu grand succès. Le *Corriere Europeo*, qui paraissait tous les mois à Florence, les avait même tournées en ridicule.

en moi-même : Oh! l'heureux, le divin séjour, si elle était ici! et en parlant ainsi, je soupire.

Si je m'égare ensuite dans une plaine fertile, parmi les eaux vives, les chênes ombreux et les frênes, force m'est de répéter en vain les mêmes propos, mais à la fin la douleur fait place à la colère :

Coteaux, vallons, ondes claires, prés herbeux, faut-il que vous songiez à vous embellir tandis que ma dame traîne péniblement sa vie dans les larmes?

La paix et la joie sont exilées du monde; vous êtes des lieux inhospitaliers et sauvages, tant que je suis éloigné d'elle, et que je verse des pleurs.

Écrit à Arquà, après avoir visité la chambre de Pétrarque (1783).

O petite chambre qui dans tes murs enfermas jadis ce grand homme dont le monde entier ne saurait contenir la gloire, ce maître profond du gentil amour, par qui Laure obtint sur terre les honneurs célestes;

Aimable et solitaire berceau de pensées tristes et douces, je verse des pleurs amers en voyant que personne ne songe à te rendre l'hommage qui t'est dû.

Le jaspe précieux, l'onyx et l'or, voilà les ornements que tu mérites; encore seraient-ils à peine dignes de revêtir une si noble relique.

Mais que dis-je? c'est la tombe des rois qu'il convient de décorer; il faut mettre des gemmes là où le laurier refuse de croître. Ici, le nom d'un si divin génie sera suffisant.

Sur ses malheurs et ceux de sa dame (1783).

Ah! quand viendra-t-il, le jour si désiré qui mettra fin à nos longues erreurs, à nos incertitudes, à nos perpétuelles angoisses, à nos fragiles espérances, aux larmes que nous versons depuis dix ans ?

Quand donc, l'un et l'autre, tranquillement assis côte à côte au bord d'un ruisseau dont le murmure est une caresse, pourrons-nous appeler notre amour un saint amour ?

Et chassant tout souci, faire notre repas de fruits non achetés, et dans un pré délicieux boire l'eau fraîche des fontaines ?

Et après avoir reconquis la simplicité et la pureté de nos cœurs, nous faire les disciples de la Vertu, l'âme désormais en repos, et rompre enfin avec un monde pervers (1)?

Hommage à Sienne (1784).

Du haut de la colline où elle s'élève semblable à une tour, Sienne voyait dans la plaine une femme au visage noble et gracieux, mais tout affligée, qui longeait nu-pieds les rives de l'Arno.

Et les sages se demandaient entre eux : Qui donc est

(1) Le jour qu'Alfieri appelle de tous ses vœux dans cette fâcheuse *arcadie* est évidemment celui où là comtesse d'Albany devait enterrer son légitime époux et se marier avec son poète. Le Prétendant mourut en 1788, mais Louise de Stolberg n'épousa point Alfieri : on s'en est parfois étonné ; c'est qu'on ignore qu'elle n'aurait pu devenir comtesse Alfieri qu'en renonçant à un douaire de quarante mille livres de revenu.

cette femme? — Nommez-la comme vous voudrez, mais que chaque Siennois au plus vite sorte de sa demeure et coure à sa rencontre pour lui faire bon accueil.

Or, c'était la Courtoisie qui, bannie de Florence, croyait aller du côté du Tibre où elle n'eût pas été mieux reçue ;

Le joli parler siennois la ravit à tel point qu'elle ne voulut point poursuivre sa route, et depuis lors elle a à Sienne un temple et les honneurs qu'on rend aux déesses.

Sur la mort de François Gori Gandellini

L'ami que le destin m'enlève était petit de taille et de tournure élégante. Ses cheveux étaient bruns; ses yeux plein de feu; son geste vif. On lisait sur son visage qu'il avait une haute nature.

C'était un très libre esprit enfermé dans une dure prison et qui y vivait comme le lion assoupi. Ombre courageuse et pure, vous ne connaissiez que trop la vie laide et ignoble qui est la nôtre.

Il n'estimait presque personne, et peut-être avait-il raison; mais il ne haïssait personne ; bienveillant pour tous, c'est en faisant de belles actions qu'il blâmait les méchants.

Il faisait tache, en vérité, dans notre monde corrompu et sans honneur, et c'est pour cela sans doute que l'Envie tourna vers lui ses yeux livides, et, d'un geste, le désigna à la Mort cruelle.

Le poète séparé de sa dame se plaint que les Anglais soient peu sensibles à ses peines d'amour (1784).

Conter ses peines et avoir la certitude qu'autrui nous comprend et reconnaît en elles l'image fidèle de ses propres angoisses, c'est là pour un cœur souffrant une douce consolation.

Ce réconfort, hélas! m'est ôté depuis le jour où le destin a voulu que je vinsse habiter dans cette brume épaisse qui enlève aux Anglais la vue du ciel serein.

Ces âmes de glace ignorent jusqu'au nom du Dieu que j'adore; toute autre divinité que l'or leur semble fausse et inutile;

Les soupirs qu'exhale ma douleur amoureuse s'envolent au delà des Alpes; là du moins ils trouveront des hommes qui savent se consumer contre moi.

Le poète, après avoir passé une saison auprès de sa dame en Alsace, revient seul en Italie. Il se lamente (1784).

J'ai franchi les Alpes et je le vois bien, car je retrouve l'Italie muette, désolée, couverte de ténèbres : ainsi, quand le soleil a caché sa flamme, la vallée semble vêtue de deuil.

Seul, le chemin qu'elle a parcouru naguère garde encore comme un doux parfum, tout pénétré d'un rayon d'amour. Et mon âme est pleine de joie et de douleur.

A chaque pas je me dis en pleurant : « C'est ici qu'elle a passé. Ah! si je l'avais rencontrée! » Mais le destin me fut toujours ennemi.

Je la suivrais certes (1), si j'en croyais mon désir, si sa réputation ne m'était encore plus chère qu'elle-même; si je ne m'étais résigné à vivre dans l'amertume.

Le poète continue à se lamenter (1784).

Il fut un temps où je me considérais comme le plus heureux des hommes, et en effet je l'étais, car celui-là peut se dire heureux qui s'est retrouvé en autrui : c'est un bien auquel nul autre, ici-bas, ne peut s'égaler.

Or, maintenant que je suis loin de ma dame, le monde entier me paraît un désert, et je ne sais vraiment, dans l'état cruel où je suis, ce que ma mauvaise fortune entend exiger de moi.

Oh! comme les choses humaines changent d'aspect suivant le cours de notre destinée, du moins pour celui qui s'est donné à elles!

Tout le temps que de ses douces et divines paroles ma dame a dirigé ma faible raison, je me suis cru un homme; aujourd'hui je suis moins qu'un enfant.

Sur la mort de François Gori (1784).

Sans cesse reviennent dans mon esprit le jour, l'heure et le fatal moment, ô mon doux ami! où je me séparai de toi, et le dernier baiser que je te donnai; mais qui eût pu croire que c'était le dernier?

Je m'en allai, le cœur plein, et content comme un homme qui va rejoindre celle qu'il aime. Oh! tristes vicissitudes de ma destinée! Le mois n'était pas arrivé à son terme et mon ami était déjà mort.

(1) Elle rentrait en Italie par un autre chemin.

Parmi les joies de l'amour, et comme pour resserrer les liens qui m'attachent à ma dame, ta sainte amitié était ma première joie.

Adieu ; tu jouis maintenant sous terre d'un bien véritable. La funeste nouvelle est venue jusqu'à nous. Nous t'appelons en pleurant et tu ne nous entends point.

Sonnet satirique sur les villes d'Italie.

Il faut donner aux Florentins le prix du beau langage ; aux Romagnols celui du mal agir ; les Napolitains sont maîtres dans l'art de faire du bruit et les Génois dans celui de mourir de faim.

Les Turinois aiment à découvrir les vices de leur prochain ; les Vénitiens à ne rien faire ; les bons Milanais sont toujours à table; les Lucquois inspirent du dégoût à leurs hôtes.

Ainsi va toute la noblesse d'Italie : ce sont morceaux divers et chaque ville a son humeur, mais toutes se ressemblent en un point : l'oisiveté.

L'Italie s'abandonne à la paresse ; elle s'enlize dans les plaisirs ennuyeux ; elle ne sent point son avilissement ; elle trempe dans les flots du Léthé, qui déjà passent par-dessus sa tête.

Dans les bois de l'Alsace (1786).

Au milieu de ces antiques forêts, obscures et muettes qui hérissent et enténèbrent le sommet de la montagne, là d'où l'on peut apercevoir à ses pieds une plaine riante et bien cultivée, j'ai souvent savouré de nobles plaisirs.

Tantôt mille fantômes se sont dressés dans mon

cerveau, qui devaient prendre ensuite la forme de poèmes achevés ; tantôt j'y ai vanté dans mes rimes la haute vertu de celle pour qui souffre et se lamente mon cœur.

C'est ainsi que deux compagnons invisibles se tiennent sans cesse à mes côtés et me font délirer : à droite, c'est la gloire ; l'Amour est à gauche.

Oh ! le noble réconfort de la faiblesse humaine ! vivre affranchi de toute mesquine ambition entre les ronces et les fleurs que nous donnent tour à tour Phébus et le dieu d'amour.

Confession (1787).

Craindre, espérer, se souvenir, se lamenter, désirer sans cesse et n'être jamais satisfait, soupirer pour des biens mensongers et ne jouir jamais de la vérité que chacun porte en soi-même ;

S'estimer souvent plus, souvent moins qu'on ne vaut ; ne point se connaître sinon à l'heure où l'on souffre ; et quand on arrive au bord du tombeau, s'aviser qu'on a mal employé sa vie ;

Voilà l'homme, ou du moins voilà l'homme que je suis. Pourtant je n'ai jamais recherché l'or ou les vils honneurs. La Gloire et l'Amour sont mes seules divinités.

L'Amour me fait souvent vivre hors de moi-même ; le désir de la Gloire me ramène en moi ; mais de l'Amour et de l'Ambition je n'ai connu jusqu'ici que les fureurs.

Sur son nom (1796).

Le bec recourbé, la serre nerveuse, les ailes puissantes, rapides, au vol sonore, l'œil hardi et fixant le soleil: voilà les titres glorieux de l'aigle vaillant.

C'est de toi, noble oiseau, que je tiens mon nom. Peut-être mes plus lointains aïeux, suant sous leur armure de fer, ont-ils porté jadis les aigles tonnantes dont la victoire rougit les flots du Rhin.

Mais d'où qu'il me vienne, mon nom est un noble nom ; il me plaît ; j'en suis fier et je le soutiendrai si j'en ai la force, de l'aile, du bec et de la serre et avec un cœur d'acier;

Déjà Phébus m'a permis de le regarder en face, et qui donc oserait m'attaquer si Jupiter encore me confie sa foudre ? (1).

EXTRAITS DU LIVRE DE LA TYRANNIE

A la liberté

(Dédicace de l'œuvre).

Les auteurs ont coutume de dédier le plus souvent leurs ouvrages à des personnages puissants, parce qu'ils espèrent obtenir en échange l'un du lustre, l'autre une protection, le troisième une récompense. Ta flamme brûlante, ô divine liberté, n'est pas tout à

(1) Le nom d'Alfieri n'a point l'origine que lui donne le poète : *aquiliferum.* C'est un nom d'origine espagnole (*alferez*) et où il n'y a pas point d'aigle.

fait éteinte dans tous les cœurs d'aujourd'hui : beaucoup d'écrivains parlent même çà et là de quelques-uns de tes droits les plus sacrés et les plus inattaquables. Mais ces écrits aux auteurs desquels on ne peut reprocher que de n'avoir point une volonté pleine et vigoureuse, portent souvent à leur première page le nom d'un prince ou de quelque satellite d'un prince, c'est-à-dire de quelques-uns de tes ennemis les plus naturels et les plus acharnés. Aussi n'est-ce point merveille que tu refuses jusqu'à présent d'abaisser un regard bienveillant sur les peuples modernes, et d'accorder ta protection au petit nombre de vérités que l'on peut trouver dans ces ouvrages contaminés, que la crainte y a enveloppées de paroles obscures et ambiguës, que l'adulation y a parées de faux brillants.

Pour moi qui n'ai point l'envie d'écrire de ce style, qui n'ai pris la plume que parce que le triste temps où je vis m'interdit l'action, et qui, s'il le fallait, l'abandonnerais volontiers pour saisir la glaive et marcher sous tes nobles étendards, c'est à toi seule, ô Liberté, que j'entends dédier ces feuillets. Je n'y ferai point étalage d'éloquence — en vain l'essaierais-je — ni d'une science que je n'ai point acquise, mais avec méthode, simplicité, précision et clarté, je tenterai de développer les pensées qui m'agitent, de mettre en lumière ces vérités que la simple lumière de la raison m'a révélées et indiquées, de donner libre cours enfin à ces désirs ardents que depuis ma plus tendre enfance j'ai toujours tenus enfermés dans mon cœur bouillant.

Qu'est-ce que la Tyrannie ?

On doit appeler *Tyrannie* le gouvernement, quel qu'il soit, dans lequel celui qui est chargé de faire exé-

cuter les lois peut à son gré les faire, les détruire, les violer, les interpréter, en empêcher ou en suspendre le cours ou même seulement les éluder en étant sûr de l'impunité. Et que ce magistrat violeur de lois doive son pouvoir à l'hérédité ou à l'élection ; qu'il soit un usurpateur ou un maître légitime, un homme bon ou un méchant, qu'il soit un ou plusieurs, j'affirme que dans tous les cas celui qui est assez puissant pour faire ce que je viens de dire est *tyran* : toute société qui le permet est *tyrannie*, tout peuple qui le supporte est esclave.

Réciproquement on doit considérer aussi comme *tyrannie* le gouvernement dans lequel celui qui est chargé de faire les lois est aussi celui qui peut les faire exécuter lui-même. Il est ici nécessaire de faire observer que les lois, c'est-à-dire ces pactes sociaux et solennels qui engagent tous les membres du corps social dans la même mesure, ne peuvent être que la simple expression de la volonté du plus grand nombre, que font connaître ceux que le peuple a choisis pour le représenter. Si donc ceux qui ont été élus pour donner la forme de lois à la volonté du plus grand nombre, peuvent à leur gré exécuter ces lois eux-mêmes, ils deviennent par là même tyrans, puisqu'il dépend d'eux seuls de les interpréter, de les défaire, de les changer, de les mal exécuter, ou de ne pas les exécuter du tout. Ce qui distingue la tyrannie d'un gouvernement fondé sur la justice, n'est pas surtout, comme quelques-uns l'ont affirmé stupidement, et d'autres méchamment, le fait qu'il y ait des lois établies ou qu'il n'y en ait pas, mais bien qu'il soit impossible dans un bon gouvernement de ne pas exécuter les lois.

Ainsi, non seulement est tyrannie tout gouvernement où celui qui fait exécuter les lois fait aussi les lois, et tout

gouvernement où celui qui fait les lois en est aussi l'exécuteur, mais le nom de tyrannie convient encore pleinement à tout gouvernement, quel qu'il soit, où celui qui est chargé de faire exécuter les lois ne rend jamais compte de leur exécution à celui qui les a faites.

Mais comme il y a mille espèces de tyrannies qui sous des noms différents visent toutes à la même fin, je n'entreprendrai point de les distinguer les unes des autres, et bien moins encore de marquer la différence qui les sépare de tant d'autres gouvernements justes et modérés. Ces distinctions sont connues de tout le monde.

Un gros problème est de savoir s'il est plus facile de supporter beaucoup de tyrans ou un seul. Je ne chercherai point à le résoudre pour le moment ; comme je suis né sous la tyrannie d'un seul et que cette sorte de tyrannie est la plus commune en Europe, j'en raisonnerai plus volontiers et avec moins de maladresse, et peut-être aussi avec plus de profit pour mes nombreux compagnons de servitude. J'observerai toutefois en passant que la tyrannie de beaucoup de tyrans, bien que plus durable par nature — Venise nous en donne la preuve — semble pourtant moins dure à qui la supporte et moins terrible que celle d'un seul tyran. Et la raison de ce fait doit, me semble-t-il, être attribuée à l'humaine nature : la haine que l'homme partage entre plusieurs oppresseurs s'affaiblit, comme aussi la crainte que l'on ressent de plusieurs ennemis n'égale jamais celle que nous inspire un seul ; enfin beaucoup de tyrans peuvent bien être d'une manière continuelle les oppresseurs injustes de tout un peuple, mais jamais d'individus pris séparément et pour satisfaire leur caprice personnel. Dans ces gouvernements de plusieurs tyrans que la corruption de notre époque, l'impropriété des termes et l'absence de toute idée claire ont fait nommer des

républiques, le peuple n'est pas moins esclave que dans la *monotyrannie*, mais il jouit néanmoins d'un certaine apparence de liberté ; il ose proférer ce nom sans commettre un crime, et bien qu'il soit corrompu, ignorant, et privé de liberté, il se paie — et peut-être même trop aisément — de quelques dehors.

Je reviens à la tyrannie d'un seul, et je dis que de cette tyrannie-là il y a plusieurs sortes. Elle peut être héréditaire et elle peut être élective. De cette seconde sorte je citerai l'Etat pontifical et beaucoup d'autres États ecclésiastiques. Dans ces gouvernements, le peuple arrivé au dernier degré de stupidité pacifique voit à chaque instant sa propre liberté retomber entre ses mains par la mort d'un tyran célibataire, mais il ne connaît point cette liberté et il n'en a cure ; aussi se la voit-il aussitôt ravir par un petit nombre d'électeurs qui lui refont un second tyran, lequel a la plupart du temps tous les vices des tyrans héréditaires sans avoir la force matérielle dont ceux-si disposent pour contraindre leurs sujets à les supporter. Je ne parlerai point de cette tyrannie : elle est en effet le lot d'un petit nombre d'hommes, qui par leur lâcheté sans bornes sont absolument indignes du nom d'hommes.

J'ai l'intention de parler désormais de cette tyrannie héréditaire, qui, plus ou moins enracinée depuis de longs siècles dans diverses parties du globe, ne fut que rarement et d'une façon passagère tenue en échec par un réveil de la liberté et ne fut jamais modifiée ou détruite que par une autre tyrannie. Dans cette classe de tyrannies je compte tous les présents royaumes de l'Europe, à la seule exception, jusqu'à cette heure, du seul royaume d'Angleterre...

Le nom de *monarchie* est le doux nom que l'ignorance, l'adulation et la crainte ont donné et donnent

encore à ces gouvernements-là. Pour faire voir combien ce terme est inexact, je crois qu'il suffit de l'analyser. Ou le mot monarchie veut dire l'autorité prépondérante et exclusive d'un seul homme, et monarchie devient alors synonyme de tyrannie ; ou il signifie l'autorité d'un seul homme soumis au frein des lois, lesquelles lois pour pouvoir refréner l'autorité et la force de cet homme doivent avoir elles aussi une force et une autorité pour le moins égales à celles du monarque, et l'on voit tout de suite qu'un gouvernement où deux forces et deux autorités se font équilibre, cesse tout aussitôt d'être une monarchie. Ce mot grec ne signifie en somme rien d'autre que ceci : gouvernement et autorité d'un seul; avec des lois, sans doute, puisqu'il n'y a point de société sans des lois quelconques; mais il signifie aussi autorité d'un seul au-dessus des lois, parce que nul n'est monarque là où il existe une autorité supérieure ou égale à la sienne.

Je demande maintenant en quoi diffèrent le gouvernement et l'autorité d'un seul dans la tyrannie, du gouvernement et de l'autorité d'un seul dans la monarchie. On me répond : Dans l'abus. Je réplique : Et qui peut empêcher cet abus ? On me dit : Les lois. Je reprends : Ces lois ont-elles force et autorité par elles mêmes, indépendamment de la force et de l'autorité du Prince ? A cette objection personne ne répond. Donc, si à l'autorité d'un seul, puissant et armé, on annexe l'autorité de ces prétendues lois — fussent-elles même divines — toutes les fois que le monarque et les lois ne sont pas d'accord, que feront ces malheureuses lois, impuissantes par elles-mêmes, contre le pouvoir absolu, contre la force ? Elles seront écrasées, et c'est bien en effet ce qui arrive tous les jours. D'autre part, si une force légitime et effective est introduite dans l'État pour créer

les lois, les défendre, les maintenir, n'est-il pas bien clair qu'un tel gouvernement ne sera plus une monarchie, puisque pour faire et défaire les lois il ne suffira plus de l'autorité d'un seul? C'est pourquoi ce titre de monarchie, très parfait synonyme de tyrannie, mais jusqu'ici moins abhorré, ne sert à désigner nos gouvernements que pour mieux persuader les princes de leur absolu pouvoir et pour tromper les sujets en les laissant ou en les faisant douter de leur absolue servitude.

On trouvera aisément la preuve de mon affirmation, si l'on fait attention à l'opinion des rois modernes touchant leur pouvoir. Ils se glorifient du nom de monarques et témoignent de l'horreur pour celui de tyrans; mais dans le même temps ils considèrent comme de beaucoup inférieurs à eux-mêmes ce petit nombre de princes ou de rois, qui, rencontrant des limites qui bornent leur pouvoir, partagent l'autorité avec les lois. Ces rois absolus savent donc très bien qu'il n'y a point de différence entre monarchie et tyrannie. Plût au ciel que les peuples le sussent aussi, qui, même encore aujourd'hui, fournissent par leur triste expérience la preuve de ce que j'avance. Mais les princes de l'Europe aiment le pouvoir du tyran et le nom du monarque; les peuples, par contre, dépouillés, avilis et opprimés par la monarchie, ont la stupidité de ne haïr que la tyrannie.

EXTRAIT DU *PRINCE ET LES LETTRES* (1778-1786)

Que les écrivains sont les tribuns des peuples esclaves et les rénovateurs de l'opinion publique.

Les écrivains hardis et véridiques sont donc les tribuns honorés, naturels et sublimes des peuples esclaves. Appelés à une si haute charge par la seule force de leur enthousiasme naturel, ils représentent, ils sculptent sous mille formes diverses, mais toutes ardentes, convaincantes et énergiques, dans le cœur de ces peuples l'amour du vrai, du grand, de l'utile, de la rectitude, et enfin de la liberté, qui dérive nécessairement de tout le reste. Le théâtre, l'histoire, la poésie, l'éloquence de l'orateur, toute la littérature enfin et sous tous ses aspects, devient une vivante école de vertu et de liberté. Sans doute de tels ouvrages seront interdits, empêchés et poursuivis, mais ils seront lus, médités et rendront service. Au temps où nous vivons, tout pénètre, et si toutes les vérités n'ont pas fait le chemin qu'elles auraient dû, il en faut accuser la crainte ou le manque de génie de qui s'était donné la charge de les révéler. Mais de ce peu de progrès de la vérité et de la lumière il faut surtout accuser l'erreur déplorable de quelques écrivains modernes du premier rang, qui, aimant la licence plus que la liberté, et dignes artisans de servitude, ont employé leur audace à offenser les mœurs par de vilaines pages, comme si les mœurs n'étaient pas assez corrompues ; ou encore ils ont consacré toutes leurs faibles forces à railler, à terrasser une religion que sa

vieillesse avait déjà vaincue, une religion dont les abus ne peuvent d'ailleurs nuire sans la complicité du prince qui les favorise, et ne nuisent jamais autant qu'il nuit lui-même.

L'opinion est incontestablement la reine du monde. L'opinion est toujours la fille d'une persuasion quelconque; jamais de la force. S'il en est ainsi, qui osera nier que les excellents écrivains n'aient toujours été beaucoup plus que les princes, et à la longue, les ouvriers et les chefs de l'opinion? Ils raisonnent et les princes contraignent. Lorsque la vérité est présentée sous des formes accessibles à l'intelligence de toutes les classes de la société, elle peut pénétrer en chacun et devient la propriété de tous; d'autre part, la force du Prince qui par le chemin de la crainte pénètre aussi dans le cœur de tous et y enfante l'horreur et la rage, sur quoi repose-t-elle, cette force si redoutée, sinon sur la volonté de tous ou du plus grand nombre? Et maintenant, je vous le demande : comment tous ces hommes dont je parle, ou cette majorité, après avoir pleinement connu la vérité et la raison, voudront-ils faire du mal, se faire à eux-mêmes du tort, et continuer à vivre dans la crainte pour le plaisir d'un seul ? d'un seul que la raison elle-même leur représente avec preuves, comme leur premier oppresseur et leur premier ennemi, ennemi impuissant, ridicule et méprisable, toutes les fois que l'ensemble de leurs sujets ou la majorité de ceux-ci cessent de lui prêter la force de leur ignorance et de leur aveuglement ?

On peut considérer comme une chose très certaine que l'influence des écrits, lorsqu'ils visent à rajeunir ou à fortifier une opinion saine, obtient des effets très supérieurs à ceux que produit la puissance des lois ; le livre, en effet, ne gagne sa victoire que par la conviction

qu'il inspire, et il agit avec courtoisie sur le lecteur; la loi, au contraire, est dure ; elle fait violence ; elle contraint. Pour ma part, je gage qu'il me serait plus facile et plus court de planter une vérité quelconque dans l'âme d'une multitude en la lui présentant à plusieurs reprises sous la forme agréable d'une représentation dramatique que tous comprendraient et goûteraient, que par le moyen d'une harangue ou encore par celui d'une loi même juste et légitime. (III, 10.)

PHILIPPE

[Le *Philippe* d'Alfieri est tiré d'une nouvelle de Saint-Réal intitulée *Don Carlos*, qui parut en 1672 et qui semble avoir inspiré en partie le *Mithridate* de Racine. Plus tard, à la fin du siècle, Campistron transposa le sujet et les personnages de cette nouvelle soi-disant historique et écrivit son *Andronic*. Le thème du *Philippe* d'Alfieri est le suivant. Philippe II, roi d'Espagne, a épousé en secondes noces la princesse Isabelle de France, beaucoup plus jeune que lui, et qui était destinée à son propre fils Don Carlos. Don Carlos aime la reine qui devait être sa femme, d'un amour tendre, respectueux et muet. Isabelle n'ose s'avouer à elle-même qu'elle a du penchant pour le jeune prince. Philippe néanmoins devine tout et décide de faire périr Carlos. D'autant plus que l'héritier de la couronne d'Espagne est un cœur généreux et que sa politique secrète à l'égard des Flamands rebelles fait contraste avec les procédés tyranniques qu'il emploie lui-même. Il y a dans cette pièce d'un côté les belles âmes, Don Carlos, Isabelle, Pérez, confident de Don Carlos, et de l'autre, les âmes viles et hypocrites, Philippe, un Tibère, et ses confidents, Gomez surtout, son « âme damnée ». *Philippe*, à notre avis, n'est qu'un mélodrame où alternent les scènes de tendresse et les scènes d'horreur. Voici l'acte II de cette tragédie.]

ACTE II

SCÈNE I

PHILIPPE, GOMEZ

PHILIPPE. — Quelle est la chose du monde, Gomez, qui pour toi a le plus de prix?

GOMEZ. — Ta faveur.

PHILIPPE. — Par quels moyens crois-tu la conserver?

GOMEZ. — Par ceux qui m'ont permis de l'obtenir : l'obéissance et le silence.

PHILIPPE. — Il te faudra donc aujourd'hui obéir et te taire.

GOMEZ. — J'en ai l'habitude; tu sais que je...

PHILIPPE. — Je sais que tu fus jusqu'à présent le plus fidèle parmi les plus fidèles; mais comme je roule aujourd'hui de grands desseins dans ma pensée et que je devrai peut-être te confier une mission importante et nouvelle, il m'a paru bon de te rappeler brièvement ton devoir.

GOMEZ. — Le grand Philippe pourra donc aujourd'hui me connaître mieux encore.

PHILIPPE. — Je vais t'imposer une tâche que tu peux accomplir sans peine, mais dont toi seul et nul autre ne serait capable. La reine sera ici dans un moment : je m'entretiendrai longuement avec elle; tu entendras ce que nous dirons. Observe les moindres mouvements de son visage et retiens-les. Fixe sur elle ton regard pénétrant d'inquisiteur, celui-là même qui te permet de lire dans les replis les plus secrets du cœur de ton roi, d'y démêler ses désirs les plus cachés et de les satisfaire sans rien dire.

SCÈNE II

PHILIPPE, ISABELLE, GOMEZ

ISABELLE. — Seigneur, j'obéis à tes ordres; me voici.

PHILIPPE. — Reine, une haute raison a voulu que je te mande ici.

ISABELLE. — Et quelle raison?

PHILIPPE. — Tu vas la connaître... Puis-je attendre

de toi... Mais pourquoi en douterais-je ? Qui, plus que toi, peut me donner un avis impartial et sincère ?

ISABELLE. — Moi, te donner un avis ?

PHILIPPE. — Oui, j'estime tes avis au-dessus de tous les autres. Jusqu'ici je n'ai point partagé avec toi les soucis de ma couronne ; mais il n'en faut accuser ni le peu d'amitié d'un époux ni la défiance d'un roi : j'ai voulu seulement épargner à ton sexe le poids de pensées trop lourdes pour lui. Mais aujourd'hui, pour mon malheur, je me trouve en présence d'une affaire où les intérêts de l'État sont si intimement mêlés à ceux de mon propre sang que c'est à toi que je dois tout d'abord m'adresser comme à mon premier conseiller. Je voudrais toutefois, avant de poursuivre, savoir de toi si tu estimes plus le nom de père ou celui de roi. Lequel te paraît le plus redoutable, le plus vénérable, le plus sacré ?

ISABELLE. — Ils sont également sacrés ; qui peut en douter ?

PHILIPPE. — Celui-là peut-être qui devrait en douter moins que tout autre. Dis-moi encore, avant que j'en arrive au fait, et dis-moi en toute franchise la vérité : Don Carlos, mon fils... l'aimes-tu ? ou si tu le hais ?

ISABELLE. — Seigneur...

PHILIPPE. — Je t'entends ; si tu obéis à tes sentiments, sans écouter la voix de ta vertu, tu sens que tu es pour lui... une marâtre...

ISABELLE. — Non... non... tu te trompes... le prince...

PHILIPPE. — Il t'est donc cher, à ce que je vois, et si haute est ta vertu que toi, femme de Philippe, tu ressens pour le fils de Philippe un amour... maternel.

ISABELLE. — Je règle mes sentiments sur les tiens... Tu aimes Don Carlos... ou du moins je le crois, et moi, de la même manière, je l'aime aussi.

PHILIPPE. — Donc, puisque les instincts d'une marâtre ne trouvent point de place dans un cœur aussi bien né que le tien, et que tu n'as point non plus pour mon fils l'amour aveugle d'une mère, je veux qu'aujourd'hui tu sois son juge.

ISABELLE. — Que moi?...

PHILIPPE. — Écoute. Don Carlos fut longtemps l'unique objet de mon espérance ; je veux dire aussi longtemps qu'il ne se détourna point des sentiers du devoir et qu'il ne trahit point ma confiance. Mais depuis lors combien de fois mon cœur paternel dut-il chercher des excuses aux fautes répétées d'un fils indocile? Or, voici que son audace insensée passe aujourd'hui la mesure et qu'il me faut user des moyens violents ; à tous ses autres crimes il en ajoute un qui les éclipse tous ; c'est un crime qu'aucune de mes paroles ne saurait rendre. Il me fait un outrage sans égal, un outrage qu'un père n'aurait jamais dû attendre de son fils, un outrage qui lui ôte à mes yeux le nom de fils... Mais quoi? toi-même, avant de connaître son crime, tu frémis ? Prête l'oreille, et tu frémiras encore plus...

[Philippe expose à la reine les entreprises séditieuses des Flandres et la part qu'à son avis, Don Carlos a prise à la sédition ; puis il poursuit :]

Quelle est la juste punition que mérite un fils si coupable? Prononce pour moi, parle.

ISABELLE. — Malheureuse! Tu veux que moi je prononce l'arrêt...

PHILIPPE. — Oui ; tu es désormais notre arbitre; tu ne dois ni craindre le roi, ni flatter le père : prononce.

ISABELLE. — Je n'ai d'autre crainte que celle d'offenser la justice. Aux yeux des rois, l'innocent est parfois coupable et le coupable innocent...

PHILIPPE. — Peux-tu douter de ma royale parole ? Qui donc plus que moi désire qu'il ne soit pas coupable? Ah ! plût au ciel qu'on l'eût faussement accusé!

ISABELLE. — Tu l'as donc déjà convaincu ?

PHILIPPE. — Eh! qui pourrait le convaincre? Fier, superbe, il ne daigne opposer aux charges les plus évidentes ni de bonnes raisons ni même de mauvaises. Je n'ai point voulu lui parler de cette nouvelle trahison avant que ma colère ne fût calmée; mais si ma colère consent à garder le silence, la raison d'État m'oblige à parler... Oh! ciel ! la voix du sang murmure encore en moi.

ISABELLE. — Écoute-la, Philippe; nulle voix n'égale cette voix. Il est peut-être beaucoup moins coupable... Il me paraît même impossible qu'il le soit de ce dont on l'accuse. Mais quoi qu'il ait fait, entends-le lui-même. Qui peut intercéder pour un fils auprès d'un père sinon ce fils lui-même ?

[Philippe consent à entendre son fils ; il remercie la reine de lui avoir donné ce conseil.]

Tu as bien parlé ; tu as parlé comme toi seule pouvais le faire. Tu as voulu que le cœur d'un père écoutât le cri de la nature. Ah ! ce n'est pas là ce que les autres me conseillent! Triste sort des rois! Bien loin qu'ils puissent suivre les élans de leur tendresse, ils n'ont pas même le droit de les laisser voir, que dis-je? de les laisser deviner ; il leur faut le plus souvent se taire et dissimuler. Mais l'heure vient enfin où leur cœur trop plein déborde. Tes paroles éclaircissent tout. Mon fils me paraît innocent, puisque tu le crois innocent. Gomez, qu'on aille le chercher.

SCÈNE III

ISABELLE, PHILIPPE

PHILIPPE. — Tu verras que je sais encore être un père. Je souffrirais plus que lui, si je devais quelque jour me montrer à ses yeux sous les traits d'un monarque offensé.

ISABELLE. — Je le crois, mais il vient ; permets que je disparaisse.

PHILIPPE. — Point du tout ; demeure.

ISABELLE. — Je t'ai fait connaître mon sentiment, puisque tu le voulais. A quoi bon demeurer ? Entre un fils et un père, une belle-mère est un témoin inutile...

PHILIPPE. — Inutile ? Ah ! que non pas ! tu m'es un témoin nécessaire. Tu n'as de la belle-mère que le nom, et même ce nom, tu peux l'oublier. Ta vue lui sera agréable. Le voici. Qu'il sache que tu te portes garante de sa haute vertu, de sa fidélité, de son amour.

SCÈNE IV

PHILIPPE, ISABELLE, DON CARLOS, GOMEZ

PHILIPPE. — Prince, approche. Dis-moi, je te prie, quand viendra le jour où je pourrai te donner le doux nom de fils. Tu verrais ce jour-là (et plût au ciel qu'il fût déjà venu) ces noms de père et de roi confondus en un seul nom. Mais puisque tu n'aimes point ton père, pourquoi ne crains-tu pas ton roi ?

CARLOS. — Seigneur, ce mortel reproche m'est toujours nouveau, bien que je l'aie souvent entendu ; mais mon silence ne t'est pas chose nouvelle. Si je te parais coupable, je le suis sans doute. Il est vrai que je ne me

sens au cœur nul remords, mais seulement une douleur profonde de ce que tu me crois coupable. Ah! puissé-je connaître la véritable raison de mes malheurs, ou de mes crimes, s'il te plaît de les appeler ainsi!

PHILIPPE. — C'est l'amour... le peu d'amour que tu as pour ta patrie, l'amour... que tu n'as point pour ton père. Et c'est le trop de complaisance que tu as pour d'habiles flatteurs. Ne cherche pas ailleurs l'origine de tes fautes...

CARLOS. — Il m'est du moins agréable que tu n'aies pas mis en cause mon naturel pervèrs. Je puis donc réparer mes erreurs passées, apprendre ce qu'est la patrie et comme il faut l'aimer, et combien il faut chérir son père, et comment on écarte les flatteurs qui te circonviennent plus que moi, puisque tu es beaucoup plus puissant.

PHILIPPE. — Tu es jeune; ton cœur, tes actes, ton visage même font assez voir que tu présumes un peu trop de tes talents. Je pourrais imputer cette présomption à ta jeunesse, mais, à mesure que le nombre de tes années augmente, ta prudence diminue, loin de s'accroître. Pourtant j'appellerai une folie de jeune homme ton erreur d'aujourd'hui, bien qu'il s'y révèle une méchanceté d'homme mûr.

CARLOS. — Mon erreur... mais quelle erreur?

PHILIPPE. — Tu le demandes? Ignores-tu que non seulement tes actions irréfléchies, mais tes pensées même, et les plus secrètes, me sont connues? Tu le vois, reine; ce qu'il y a de pire en lui ce n'est pas d'être coupable, mais de ne pas sentir qu'il l'est.

CARLOS. — Mon père, ôte-moi enfin de mon doute; qu'ai-je fait?

PHILIPPE. — Tu as donc commis tant de crimes que tu ne sais même plus duquel je te parle? Écoute :

[Philippe accuse son fils d'avoir reçu la visite clandestine de l'ambassadeur des Bataves et de fomenter la sédition de ses sujets du Nord. Carlos avoue avoir vu cet ambassadeur et s'être plaint en sa présence de la dureté des gouverneurs envoyés par son père. Mais est-ce là un crime, et peut-on le nommer un traître ? Philippe répond à Carlos qu'il a manqué de prudence, mais qu'il lui pardonnera pour faire plaisir à la reine.]

PHILIPPE. — Tout à l'heure la reine m'a longuement parlé en ta faveur; et ce ne fut pas en vain : elle te croit encore digne de mon amour et du sien. C'est à elle plus qu'à moi que tu dois ton pardon. Je veux espérer que dorénavant tu sauras mieux estimer et mieux mériter ma faveur. Tu vois, ô reine, que je me rends à tes discours et que tu m'as appris, non seulement à excuser, mais à aimer mon fils.

ISABELLE. — Seigneur...

PHILIPPE. — Oui, je te dois ce bienfait, et je le dois à toi seule. Grâce à toi, j'ai réprimé ma colère et doucement réprimandé mon fils. Pourvu que je n'aie jamais à m'en repentir ! Mon fils, songe à ne plus trahir sa confiance et à lui témoigner toujours plus ta gratitude. Reine, pour que tout aille de mieux en mieux, vois-le plus souvent; parle-lui, guide-le. Et toi, Carlos, tu l'écouteras, sans la fuir. Je le veux.

CARLOS. — Oh ! comme ce mot de pardon m'est dur ! Mais s'il me faut aujourd'hui recevoir mon pardon de mon père, et si je le dois à tes instances, ô reine, veuille du moins ma destinée — et c'est elle seule qui est coupable — ne plus m'infliger semblable honte !

PHILIPPE. — N'aie point honte d'obtenir mon pardon ; mets plutôt ton amour-propre à le mériter. Il suffit; tiens compte de mes paroles. Et toi, reine, retourne dans

tes appartements : tu m'y reverras sous peu. Je dois donner quelques moments à des soins importants.

SCÈNE V

PHILIPPE, GOMEZ

PHILIPPE. — Tu as entendu.

GOMEZ. — J'ai entendu.

PHILIPPE. — Tu as vu.

GOMEZ. — J'ai vu.

PHILIPPE. — O rage! Donc mon soupçon...

GOMEZ. — Se transforme en certitude.

PHILIPPE. — Et Philippe est encore sans vengeance!

GOMEZ. — Réfléchis...

PHILIPPE. — J'ai réfléchi ; suis-moi.

VIRGINIE

[*Virginie* est une tragédie tirée de Tite-Live et dont le sujet est bien connu. Appius Claudius, « l'un des tyrans de Rome » — nous sommes au temps du décemvirat — s'est épris d'une jeune plébéienne de grande beauté et de haute vertu, Virginie, fille de Virginius et de Numitoria et fiancée d'Icilius. Il la fait enlever par Marcus. Les parents et le fiancé de la malheureuse portent plainte contre Marcus. C'est Appius lui-même qui doit connaître de la cause et rendre l'arrêt. Marcus soutient que Virginie n'est pas la fille de Virginius et de Numitoria : elle est la fille d'une de ses propres esclaves, et Numitoria, à l'insu de son mari, l'a recueillie toute petite et élevée comme son propre enfant. Marcus pense donc qu'il avait le droit de reprendre Virginie, qui est non une jeune fille de naissance libre, mais une esclave à lui appartenant. Appius donne raison à Marcus. Alors Numitoria poignarde sa fille sous les yeux mêmes d'Appius et appelle le peuple à la vengeance.]

EXTRAIT DE L'ACTE II

SCÈNE II

APPIUS, ICILIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, PEUPLE, LICTEURS

APPIUS. — Quelles clameurs ! Est-ce ainsi qu'on se présente devant le respectable tribunal des Décemvirs ?

LE PEUPLE. — Rome te demande justice.

APPIUS. — Et moi, je demande aux Romains du respect et de la tenue. Pour veiller au salut du peuple non moins que pour mettre un frein à sa licence, la

Justice siège à côté de moi, et je suppose que ces haches inexorables que vous voyez autour de ma personne vous le disent assez haut. Eh! quoi? porteriez-vous atteinte à ce pouvoir souverain que vous m'avez donné? Et n'émane-t-elle pas de vous cette majesté du peuple romain que vous avez mise tout entière sur ma tête? Je vous prie donc de me respecter; vous vous respecterez ainsi vous-mêmes.

NUMITORIA. — Appius, tu vois une malheureuse mère à qui un homme impie veut enlever sa fille unique, la fille que j'ai mise au monde, que j'ai allaitée, qui a grandi auprès de moi, mon amour et celui de son père. On ose la salir du nom d'esclave ; on essaie de la ravir, de l'arracher de mon sein. Ce nouvel attentat fait trembler les Romains et les remplit d'horreur. Et moi, une fureur me tient... Voici ma fille : regarde-la ; elle est mon unique espérance : elle est bien belle, mais elle a plus de vertu encore que de beauté. Rome tout entière connaît notre façon de vivre et nos mœurs ; il n'y a rien chez nous qui sente l'esclavage. Un doute affreux m'accable ; je te prie de le dissiper, et je t'en prie au nom de tous les citoyens ; réponds, Appius : nos enfants sont-ils nos enfants ?

APPIUS. — J'excuse les propos d'une mère. Je vais te répondre, et en même temps répondre à tous les Romains. Là où il y a des lois, nul ne doit avoir peur, qui n'a point enfreint les lois. C'est en vain qu'on veut te ravir ta fille, si ta fille est bien ta fille. Je ne favorise secrètement aucun parti. Personne jusqu'à présent n'est venu dire au tribunal que cette fille était une esclave, mais vous, qui êtes-vous? Et qui est le père, vrai ou feint, de la demoiselle?

NUMITORIA. — L'ignores-tu, Appius? Regarde-la bien : elle a nom Virginie, et ce nom elle le tient de son

père, que tu connais bien, que Rome connaît, et les ennemis de Rome plus encore. Nous somme plébéiens et nous en sommes fiers ; ma fille est née libre ; elle mourra libre. Icilius l'a choisie pour fiancée ; n'est-ce pas là une preuve qu'il n'y a rien à reprocher à sa naissance ?

ICILIUS. — Sache aussi, Appius, qu'Icilius l'aime plus que sa propre vie et autant que la liberté.

APPIUS. — Pour l'instant je ne veux savoir qu'une chose. Est-elle, ou non, de naissance libre ? Qu'elle soit ta fiancée et que tu l'aimes, cela ne change rien au sort qui l'attend ; tes regards mauvais, tes paroles pleines d'orgueil et de fiel ne peuvent rien sur moi. Icilius et Rome entendront bientôt mon arrêt. On saura qui elle est.

SCÈNE III

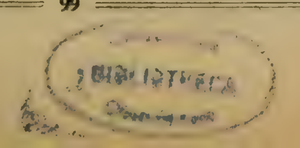
MARCUS, APPIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, ICILIUS, PEUPLE, LICTEURS

MARCUS. — Je viens seul devant le redoutable tribunal d'Appius, ainsi que doit faire un bon citoyen ; je ne me fais point suivre d'une foule ; et celle qui se presse autour de mes adversaires ne m'inspire aucune frayeur ; j'apporte des preuves et des raisons, non des cris et la force des armes. Appius ne prête l'oreille qu'au bon droit, et ce qui prouve déjà mon bon droit c'est que mes adversaires ont foulé aux pieds les usages de la Justice et fait entendre leur réponse avant que je n'eusse formulé ma demande.

APPIUS. — C'est vrai ; le procédé est nouveau.

ICILIUS. — Écoutons ; parle, expose ce que tu appelles ton droit.

MARCUS. — Voici la fille qui porte le nom d'un père supposé : elle est née d'une esclave, dans ma maison.



Quand elle fut sortie de la première enfance, sa mère me l'enleva frauduleusement et la vendit à prix d'or à Numitoria qui l'éleva sous le nom d'une autre enfant qu'elle avait perdue. Virginius fut la première dupe de cette supercherie; aussi crut-il que cette enfant était sa fille et il le croit encore. J'ai avec moi des témoins qui feront connaître le prix de vente, l'époque, la façon dont le marché fut conclu : c'est toute mon escorte. Ils sont prêts à jurer que j'ai dit la vérité.

NUMITORIA. — Les menteurs sont toujours prêts à faire des serments. L'affirmation d'une mère romaine — oui, d'une Romaine et d'une plébéienne — sera-t-elle moins bien accueillie que les faux témoignages de gens qui font de leur parole un trafic infâme? Du moins, avant que ces-gens là ne jurent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, qu'on veuille bien écouter une mère. Ma douleur, mes paroles, mes gestes permettront au peuple entier de juger si je suis vraiment mère.

APPIUS. — C'est moi qui juge ici, et chacun doit se taire, et ceux-là surtout qui, s'étant faits les esclaves de la colère, de l'amour ou de la haine, ennemis jurés de la raison, partagent le peuple en factions. Ils ont jusqu'à cette heure trop souvent corrompu dans Rome le sentiment de la justice.

ICILIUS. — Est-ce un tribunal que celui où l'on n'entend point les parties? Veux-tu défendre à une mère ce que l'on ne défend à personne?

APPIUS. — Et toi, parce que tu as été tribun, veux-tu par hasard m'apprendre le métier de juge? Sans doute, si j'étais un simple particulier, comme toi, je pourrais être ému de pitié au nom de mère ou de fille; mais sur ce siège oú je suis il convient de n'accorder aucun crédit ni au sentiment, ni aux larmes, ni aux folles menaces, mais seulement à la raison. Que le demandeur allègue

ses preuves; j'entendrai ensuite la mère, qu'elle soit la vraie mère ou une fausse mère. Ainsi le veut la loi. Mais vous autres, vous ne vous fiez point aux lois, je le vois bien.

Icilius. — Faut-il toujours entendre résonner le mot de *lois*, quand c'est la volonté d'un petit nombre qui fait ici la loi? Mais puisque celui qui viole la loi ose se réclamer d'elle, je veux, moi aussi, invoquer les prescriptions légales, et je dis qu'on ne peut prononcer un jugement sur la fille si le père n'est pas ici.

Le Peuple. — Il a raison; la présence du père est indispensable.

Marcus. — Mais le père ignore la supercherie de sa femme; je vous l'ai déjà dit.

Icilius. — Oui; mais moi je connais la vôtre, et si tu ne renonces pas tout de suite à ton entreprise, Rome m'entendra sur-le-champ faire la révélation de vos manœuvres criminelles.

Appius. — Tais-toi, Icilius. Qu'espères tu? Sur qui comptes-tu? Sur quelques séditieux qui murmurent, sur des gens tarés qui t'applaudissent? Insensé! comme tu t'abuses! Mon appui à moi, c'est moi seul; et que tes partisans m'aiment ou me haïssent, c'est pour moi fort peu de chose. Je fais cas de la plèbe, mais non des Icilius; leur bavardage ne m'émeut guère; je méprise la colère de telles gens ainsi que leurs basses flatteries.

Icilius. — Tu as raison; tu dois mépriser qui t'obéit; mais le jour où tu mendiais notre faveur, où ton orgueil feignait l'humilité et ta lâcheté la grandeur d'âme, et ton impiété la religion, ta justice l'incorruptibilité, ce jour-là ton langage était moins fier qu'aujourd'hui. On te connaît maintenant, Appius; tu t'es trop hâté, imprudent que tu es, de reprendre ton naturel. Tu as tous les caractères du tyran; tu en as toutes les qualités sauf la

prudence, et pourtant c'est là la première vertu de tes semblables, celle sur laquelle s'appuie la tyrannie naissante.

Le Peuple. — Il va trop loin, mais il a raison.

Appius. — Je croyais avoir à juger le cas d'une esclave, mais je vois bien qu'il me faut tout d'abord faire justice d'un téméraire.

Icilius. — Je croyais n'avoir à défendre aujourd'hui qu'une jeune fille, ma fiancée, qu'on accuse de n'être pas née libre, mais tant mieux s'il me faut, même au prix de mon sang, me faire aujourd'hui l'avocat des droits des Romains, et défendre, en même temps que moi, tous mes concitoyens.

AGAMEMNON

[Il est inutile de rappeler le sujet de cette tragédie ; il n'était pas neuf quand Alfieri s'en empara. Le dernier acte, que nous reproduisons ici, est toutefois une des plus fortes pages qu'il ait écrites.]

ACTE V

SCÈNE I

CLYTEMNESTRE

Voici l'heure. Agamemnon est plongé dans le sommeil... Et ses yeux ne verront plus la douce lumière du jour... Cette main que je lui donnai jadis comme un gage de chaste amour et de fidélité va donc maintenant être l'ouvrière de sa mort? Ai-je pu faire un tel serment? — Hélas! oui, j'ai juré et il me faut accomplir ma promesse. Allons... Mon pied, mon cœur, ma main, tout tremble en moi... Hélas! qu'ai-je promis? Ah ! lâche que je suis! que vais-je faire ? Oh ! comme tout mon courage s'est enfui quand Egisthe a disparu! Je ne vois plus que l'immense atrocité de mon crime horrible; je ne vois plus que le fantôme ensanglanté du fils d'Atrée... Horreur... C'est en vain que je m'efforce de faire de lui un coupable... Ah! non, tu n'aimes pas Cassandre; tu aimes ta femme, et plus qu'elle ne le mérite, et tu n'aimes qu'elle. Tu n'as d'autre crime à te reprocher que celui de m'avoir épousée. Fils d'Atrée, oh ! ciel ! tu vas passer des bras d'un sommeil paisible dans ceux de la mort? Et par ma main? Où me cacher après cela?

O trahison! Puis-je désormais vivre en paix?... Quelle existence horrible de remords et de rage! Égisthe lui-même, Égisthe, comment osera-t-il partager la couche infâme et ensanglantée d'une épouse parricide? Comment ne tremblera-t-il pas pour lui-même? Fer maudit, horrible instrument qui fait mon déshonneur et ma perte, je te jette loin de moi! Je vais perdre mon amant, et du même coup je perdrai la vie, mais un si grand héros ne tombera pas égorgé par ma main. O toi qui es l'honneur de la Grèce, la terreur de l'Asie, vis, vis pour ta gloire; vis pour tes enfants... Vis aussi pour une épouse meilleure que moi... Mais j'entends des pas étouffés... Qui vient de nuit dans ces appartements?... Égisthe?... Je suis perdue...

SCÈNE II

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE

Egisthe. — Est-ce fait?

Clytemnestre. — Égisthe...

Egisthe. — Que vois-je? Femme, est-ce ainsi que tu te consumes à pleurer? Les larmes sont hors de saison, inutiles et tardives... Elles peuvent même nous coûter cher.

Clytemnestre. — Toi ici!... mais comment? Malheureuse! que t'ai-je promis? quel conseil affreux?..

Égisthe. — Et ce conseil affreux ne vint-il pas de toi? L'amour te l'inspira; la crainte te le fait abandonner. Eh bien! ton repentir n'est pas pour me déplaire. Je mourrai content, sachant que tu n'es pas une criminelle. Je te l'avais bien dit : c'était une rude entreprise... C'est toi qui, te fiant à ton faible courage et te croyant aussi hardie qu'un homme, a choisi ton bras pour le coup... Veuille maintenant le ciel que tu n'aies

pas à souffrir de la seule pensée que tu as eue du crime! Pour moi qui vais rentrer chez moi dans l'ombre de la nuit, personne ne me remarquera, du moins je l'espère; mais il fallait que je vinsse t'annoncer moi-même que ma tête est déjà irrévocablement vouée au supplice que lui réserve la vengeance de ton roi...

CLYTEMNESTRE. — Que dis-tu? Qui t'a fait croire?..

ÉGISTHE. — Le fils d'Atrée a deviné notre amour; il en sait déjà plus long qu'il ne voudrait; il m'a ordonné de ne point m'éloigner d'Argos et de me présenter devant lui au lever du jour. Cette entrevue, tu le vois bien, c'est ma mort. Toutefois ne crains rien. J'emploierai toute mon industrie à ne charger que moi seul.

CLYTEMNESTRE. — Qu'entends-je? Le fils d'Atrée sait tout?

ÉGISTHE. — Il en sait trop; mais le parti le plus sûr, le meilleur que j'aie à prendre est de me soustraire par une mort prompte à un interrogatoire périlleux. De cette façon je sauve ton honneur et j'échappe du même coup à un infâme trépas. Je suis venu pour te donner les derniers conseils et les derniers adieux... Vis... et que ta réputation demeure intacte; n'aie point pitié de moi : je m'estime trop heureux qu'il me soit permis de me donner la mort de ma propre main pour te sauver.

CLYTEMNESTRE. — Égisthe! Égisthe! Tes paroles réveillent dans mon cœur toutes mes fureurs... Est-ce vrai que tu vas mourir?

ÉGISTHE. — Rien n'est plus certain.

CLYTEMNESTRE. — Et c'est moi qui te fais périr!

ÉGISTHE. — Je veux te sauver.

CLYTEMNESTRE. — Quelle furie t'a conduit devant moi? Quelle mégère accompagne tes pas, Égisthe? Je serais morte de douleur si j'avais dû ne plus te revoir, mais du moins je serais morte innocente... Et voici

qu'en dépit de moi-même je me sens à ton seul aspect poussée de nouveau vers le crime abominable... Ciel... des frissons inconnus s'emparent de toutes mes fibres, de tous mes membres... Vraiment ne me reste-t-il plus qu'à tuer ? Mais qui donc a dénoncé notre amour ?

ÉGISTHE. — Et qui donc a le courage de parler de toi au fils d'Atrée, sinon Électre? Qui oserait prononcer ton nom devant lui, sinon ta fille ? C'est cette fille impie qui plonge le fer dans ton sein: elle veut te ravir l'honneur avant de t'ôter la vie...

CLYTEMNESTRE. — Dois-je t'en croire, Égisthe?..

ÉGISTHE. — Crois-en du moins mon glaive, si tu ne m'en crois pas... Que du moins je meure quand il en est encore temps! (*Il fait le geste de se tuer.*)

CLYTEMNESTRE. — Ciel! que fais-tu? Remets ton glaive au fourreau. Je le veux. Nuit cruelle... Écoute... Le fils d'Atrée, sans doute, ne songe point...

ÉGISTHE. — En vérite! Le fils d'Atrée a été offensé ; le fils d'Atrée est roi. Il ne roule dans son esprit que des projets de meurtre et de vengeance. Ma mort est certaine ; la tienne douteuse. Mais s'il épargne ta vie, à quelle vie seras-tu condamnée ? Et si l'on m'a vu entrer seul ici, et à une heure si tardive... Grands dieux, je frémis en pensant à toi. Mais l'aurore, qui va poindre, éclaircira tes doutes cruels... Pour moi, je ne l'attends pas... Je veux mourir avant le jour... Adieu... pour toujours...

CLYTEMNESTRE. — Arrête... Non, te ne mourras pas.

ÉGISTHE. — Je ne mourrai pas d'une autre main que la mienne, cela est sûr, ou que la tienne, si tu le veux bien. Allons ! frappe, égorge-moi ; traîne-moi encore à demi vivant devant ton juge inflexible ; mon sang te disculpera hautement.

CLYTEMNESTRE. — Que dis-tu? Hélas ! malheureuse ! Faut-il que je te perde?

ÉGISTHE. — Misérable bras que le tien, Clytemnestre : il ne peut égorger, ni celui celui qui t'aime plus que tout au monde, ni celui qui t'abhorre !... Mon bras à moi suppléera donc au tien...

CLYTEMNESTRE. — Non ! Non...

ÉGISTHE. — Veux-tu ma mort ou celle du fils d'Atrée?

CLYTEMNESTRE. — Quel choix tu me proposes !

ÉGISTHE. — Il faut choisir.

CLYTEMNESTRE. — Moi donner la mort ?

ÉGISTHE. — Ou la recevoir, et me voir égorger avant qu'on ne t'égorge.

CLYTEMNESTRE. — Oui, tu as raison, le crime est inévitable.

ÉGISTHE. — Et le temps presse.

CLYTEMNESTRE. — Mais... la vigueur... l'audace?...

ÉGISTHE. — Vigueur et audace... L'amour te donnera tout.

CLYTEMNESTRE. — Eh ! quoi? d'une main mal assurée... ce fer... au sein de mon époux... moi ?

ÉGISTHE. — Songe au cruel meurtrier de ta fille, ta main sera sûre d'elle-même et tu redoubleras tes coups.

CLYTEMNESTRE. — Où est mon poignard?... Mais je l'ai jeté... bien loin...

ÉGISTHE. — En voici un autre, et de meilleure trempe; il porte encore trace du sang des fils de Thyeste. Lave-le sans tarder dans le sang de l'Atride impie; va; cours; il ne te reste que peu d'instants. Et si tu frappais mal, ou si tu te repentais encore avant de frapper, ne reviens plus dans cette salle : tu m'y trouverais égorgé de ma propre main et plongé dans une mare de sang... Va ; ne tremble pas; ose, entre, tue.

SCÈNE III

ÉGISTHE, seul.

ÉGISTHE. — Sors du plus profond de l'enfer, Thyeste; sors; voici l'heure : que ton fantôme effrayant se montre dans ce palais! Réjouis-toi, car on te convie à un banquet sanglant! Un glaive nu est suspendu sur la poitrine du fils de ton ennemi détesté! déjà, oui, déjà il pénètre; une femme l'enfonce; et c'est elle et non moi qui devait frapper: la vengeance est d'autant plus douce que le crime est plus grand... Prête l'oreille avec moi... Attention! ne doute point que Clytemnestre n'achève; l'amour, la colère et la crainte poussent cette femme inique au meurtre nécessaire...

VOIX D'AGAMEMNON. — Trahison! Toi! ma femme! Ciel! Je meurs! Trahison!

ÉGISTHE. — Meurs! oui, meurs! Et toi, femme, redouble, redouble tes coups; que ton poignard entre tout entier dans son cœur; répands tout le sang de ce misérable : le cruel voulait se baigner dans le nôtre.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE

CLYTEMNESTRE. — Où suis-je! Qu'ai-je fait?

ÉGISTHE. — Tu as tué un criminel; tu es enfin digne de moi.

CLYTEMNESTRE. — Mon poignard est plein de sang, et ma main, et mes vêtements... et mon visage... du sang partout... Oh! comme un jour tout ce sang sera vengé! Oui, je vois déjà, je vois sur mon sein une main, — et quelle main! — brandir ce même poignard... Je transis,

je frémis, je chancelle... Grands dieux ! la force me manque, et la voix, et le souffle. Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Hélas !

ÉGISTHE. — Déjà tout le palais retentit de cris funèbres ; il est temps de montrer l'homme que je suis et de cueillir le fruit de mes longues souffrances. Je cours...

SCÈNE V

ÉLECTRE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE

ELECTRE. — Infâme ! vil assassin de mon père ! il ne te reste plus qu'à m'assassiner... Mais que vois-je ! O ciel !... ma mère ! Femme impie ! tu as le poignard à la main ! C'est toi qui as commis le parricide ! Horreur !

ÉGISTHE. — Tais-toi, et laisse-moi passer ; je reviens à l'instant ; tremble, car je suis maintenant le roi d'Argos... Avant de faire périr Électre, il importe de faire périr Oreste.

CLYTEMNESTRE. — Oreste ? Ciel ! Maintenant, je te connais, Égisthe !

ÉLECTRE. — Donne-moi, donne ce poignard...

CLYTEMNESTRE. — Égisthe ! Arrête ! Tuer mon fils !... Tu me tueras la première !

SCÈNE VI

ÉLECTRE

ÉLECTRE. — O nuit !... ô mon père ! Ah ! ce fut par votre inspiration, ô dieux ! que ma première pensée fut de mettre Oreste à l'abri. Vil traître ! tu ne le trouveras pas... Vis ! mon Oreste, vis ! Je réserve ce poignard pour ton bras, quand tu seras jeune homme. Dans Argos, un jour tu reviendras, je le souhaite, pour venger ton père...

SAUL [1]

PERSONNAGES

SAUL, roi d'Israël.
JONATHAS, fils de Saül.
MICOL, fille de Saül et femme de David.
DAVID.
ABNER, général de l'armée israëlite.
ACHIMÉLECH, prêtre.
Soldats israëlites, soldats philistins.

La scène est le camp des Israëlites à Gelboé.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DAVID, seul.

O Dieu tout-puissant, c'est donc ici que tu veux que je mette un terme à la course où ta main m'a lancé ? Je m'arrêterai ici. Voici la montagne de Gelboé qui sert maintement de camp à l'armée d'Israël et qui fait face au Philistin impie. Ah ! puissé-je aujourd'hui recevoir la mort d'un glaive ennemi ! mais c'est de Saül que je dois l'attendre. Hélas ! cruel Saül, ingrat Saül qui vas pourchassant son propre défenseur, et sans trêve, à travers les cavernes et les précipices. Et pourtant David fut un jour ton bouclier ; tu avais mis toute ta confiance en moi ; tu m'élevais aux plus hauts honneurs, et c'est par ton choix que je suis le mari de ta fille. Et tu me demandais de

(1) Nous donnons cette tragédie *in extenso.*

t'apporter des centaines et des centaines de têtes ennemies — dot sinistre — et je t'en apportais le double. Saül, je le vois bien, ne s'appartient plus, et depuis longtemps. Dieu l'a laissé en proie à l'esprit d'impiété. Oh ciel ! que devenons-nous, malheureux que nous sommes, si Dieu nous abandonne ? Allons, nuit, cède la place au soleil nourricier; il faut qu'il soit aujourd'hui le témoin d'une grande entreprise. O montagne de Gelboé, tu seras fameuse dans les siècles les plus lointains. Ils diront : C'est ici que David s'est livré au fier Saül. Sors, Israël, de tes tentes silencieuses; sors aussi, ô roi! Je vous invite à voir si je connais encore le secret des grandes victoires. Sors, race inique des Philistins; sors et tu verras si mon épée sait encore tuer.

SCÈNE II

JONATHAS, DAVID

JONATHAS. — Quelle voix frappe mon oreille? C'est une voix qui connaît le chemin de mon cœur.

DAVID. — Qui approche ?... Ah ! que le jour se lève enfin ! Je ne voudrais point avoir l'air d'un fugitif.

JONATHAS. — Arrête ! Qui es-tu ? Que fais-tu auprès de la tente du roi? Parle.

DAVID. — Jonathas, il me semble... Courage! Par Israël, je suis un enfant de la guerre et le Philistin me connaît bien.

JONATHAS. — Qu'entends-je? Seul, David, peut parler ainsi.

DAVID. — Jonathas !

JONATHAS. — Oh ! ciel ! David !... mon frère...

DAVID. — Oh ! joie... A toi...

JONATHAS. — Est-ce vrai ? Toi au Gelboé ? Tu n'as

donc pas peur de mon père ? Pour moi, ton audace me fait trembler.

DAVID. — Que veux-tu? Moi qui mille fois ai vu et affronté la mort dans les combats, je pris la fuite, je l'avoue, devant la colère et l'injustice de ton père, mais pour le vaillant, la seule mort c'est d'avoir peur. Aujourd'hui je ne crains plus rien ; le roi est en péril ainsi que son peuple : David peut il continuer à vivre en sûreté dans les bois? Puis-je songer à me conserver tandis que le glaive des infidèles est suspendu sur vos têtes? Je viens pour mourir, mais pour mourir en brave, sur le champ de bataille, au milieu des armes et pour la patrie, et même pour l'ingrat Saül qui soupire toujours après ma mort.

JONATHAS. — O courageux David! Tu es certes l'élu de Dieu. C'est Dieu qui met dans ton cœur des sentiments si supérieurs à ceux des hommes, et il a placé à tes côtés un ange du ciel... Et pourtant, comment te présenter au roi? Il te croit ou feint de te croire au milieu des bataillons ennemis. Il t'accuse d'être un traître et un rebelle.

DAVID. — Hélas! c'est lui qui me contraignit à chercher un refuge chez ses ennemis ; mais puisque ceux-ci lèvent les armes contre lui, je me bats pour lui, jusqu'à ce qu'ils soient vaincus. Qu'il me récompense ensuite comme il l'a déjà fait, par la haine et par la mort!

JONATHAS. — Ah! malheureux père! On le trompe ; le vil, le perfide Abner, faux ami, le circonvient à toute heure. Le mauvais génie qui s'est glissé dans l'âme du roi, lui laisse quelque répit ; la politique d'Abner ne lui en laisse aucun. Il est le seul qu'on écoute, le seul qu'on aime ; artificieux et méchant, toutes les âmes qui dépassent son misérable caractère, il les représente à Saül

comme des âmes peu solides et mal sûres. En vain ta femme et moi...

DAVID. — Ma femme! Oh, douce parole! où est-elle ma fidèle Micol? M'aime-t-elle toujours en dépit des duretés de son père?

JONATHAS. — Si elle t'aime? Peux-tu douter?... Mais, elle aussi, est au camp.

DAVID. — Ciel! Et je la verrai? Oh joie! Mais comment elle est à l'armée?

JONATHAS. — Son père en eut pitié et ne voulut pas la laisser seule avec sa douleur au palais; aussi bien, malgré son propre chagrin elle console un peu le roi. Ah! notre maison est bien la maison des larmes, depuis que tu l'as quittée.

DAVID. — Chère femme! la douceur de ton aspect m'ôtera le souvenir de mes angoisses d'hier et la crainte des maux qui me sont réservés.

JONATHAS. — Ah! si tu l'avais vue!... A peine t'avait-elle perdu, tout ornement pesait à sa douleur; la cendre couvrait ses cheveux épars; les larmes et la pâleur étaient sur son visage, et dans son cœur tremblant une douleur immense et muette. Mille fois par jour elle se jetait aux pieds de son père et lui disait en sanglotant: «Rends-moi mon David; n'est-ce pas toi qu me l'as donné?» Puis elle déchirait ses vêtements, arrosait de ses pleurs la main paternelle. Saül pleurais aussi... Mais qui ne versait des larmes? Abner seul avait les yeux secs et il faisait arracher la malheureuse plus morte que vive des genoux qu'elle tenait embrassés...

DAVID. — Quel spectacle d'horreur! Que me dis-tu?

JONATHAS. — Ah! plût à Dieu que tout cela ne fût pas véritable! Tu partis, et avec toi disparurent la paix, le souci de la gloire et la vaillance. Tous les cœur

d'Israël sont comme ensevelis. Le Philistin qui, naguère, et quand tu tenais notre étendard, nous paraissait un enfant, est devenu un géant à nos yeux depuis que nous ne t'avons plus pour chef. Nous souffrons qu'on nous menace, qu'on nous insulte, et qu'on nous raille; nous ne nous souvenons plus de nous-mêmes. Faut-il s'en étonner? Tout manque à la fois au peuple d'Israël, je veux dire David lui manque, celui qui était à la fois son bras et son cerveau. Moi-même qui te suivais autrefois, non sans gloire, au combat, je sens que ma main n'a plus la force de frapper. Maintenant, ô mon cher David, que je te sais condamné á une vie dure et pleine de périls et si loin de moi, il me semble que je ne me bats plus pour mon roi, pour mon père, pour ma femme et pour mes enfants, car tu m'es bien plus cher qu'un royaume, une épouse ou des enfants.

DAVID. — Tu m'aimes, Jonathas, plus que je ne le mérite; puisse Dieu t'aimer aussi tendrement!...

JONATHAS. — Dieu est juste; il récompense le vrai courage et ne fait pas attendre sa palme; il est avec toi. Samuel mourant t'accueillit autrefois dans Rama. Ce prophète souverain qui de mon père fit un roi, annonça de sa bouche sainte tes grandes destinées. Ta vie m'est aussi sacrée qu'elle m'est chère. Je ne crains pour toi que les dangers de la cour, non ceux du champ de bataille. Auprès de cette tente royale logent la trahison et la mort; la mort, Abner la donne et Saül souvent l'envoie. Oh! cher David, cache-toi, du moins jusqu'au moment ou l'écho de la trompette guerrière résonnera dans la montagne. Car je pense qu'aujourd'hui il nous faudra combattre.

DAVID. — Eh! faut-il qu'un vaillant dissimule son concours comme s'il cachait un piège? Avant de voir l'ennemi, Saül me verra. J'ai de quoi confondre et faire

rentrer en lui-même l'homme le plus endurci, et je veux affronter la colère du roi avant celle des glaives philistins. Roi, que diras-tu si j'incline mon front devant toi comme un esclave ? si moi, qui suis l'époux de ta fille, je te demande pardon pour des fautes que je n'ai jamais commises ? si moi, qui fus jadis ton défenseur, je viens au moment ou tu es plongé dans l'abîme, m'offrir à toi comme compagnon, comme bouclier, comme victime ? Il est vrai que le saint vieillard qui mourait à Rama me fit accueil, me parla comme un père et rendit l'âme dans mes bras. Il avait aimé Saül, comme si Saül avait été son fils ; mais quelle récompense en eut-il ? Le vieux prophète mourant m'ordonna donc d'être fidèle à mon roi et de l'aimer, et d'obéir aveuglément à Dieu. Ses dernières paroles se gravèrent dans mon cœur et y resteront écrites jusqu'à mon heure suprême : « Ah ! malheureux Saül, dit-il, si tu ne fais pas un retour sur toi-même, la colère du Très-Haut s'abattra sur ta tête. » Telles furent les paroles de Samuel. Je voudrais du moins, Jonathas, que tu puisses échapper au courroux céleste, et tu y échapperas, je l'espère, et j'espère y échapper aussi, et que nous y échapperons tous, et même Saül qui peut encore se raviser. Ah ! que de lamentations si Dieu donne libre carrière à sa foudre dévorante ! Souvent, tu le sais, dans sa colère effroyable il frappe à la fois le coupable et l'innocent. Semblable au souffle impétueux de la tempête, il déracine, il nivelle, il déchire, il anéantit tout ensemble la mauvaise herbe et les fleurs, les fruits et les feuilles.

JONATHAS. — David peut beaucoup auprès de Dieu pour Saül. Je t'ai souvent vu dans mes songes et revêtu d'une telle majesté que je me prosternais à tes pieds. Je ne dis rien de plus et tu ne dois plus rien me dire. Je jure que, tant que je serai vivant, le glaive de Saül ne

se déshonorera pas en te frappant... Mais il y a de vils stratagèmes... Oh ciel! Ici, à table, au milieu des délices, de l'harmonie des chants, on boit parfois la mort dans l'or d'une coupe traîtresse... Ah! qui peut te mettre à l'abri d'un tel danger?

DAVID. — Le Dieu d'Israël, Jonathas, s'il veut que je vive; mais une armée entière ne me protégerait pas si je dois mourir. Mais, dis-moi, avant de voir mon père, puis-je voir ma femme? Je ne veux point pénétrer dans la tente du roi avant qu'il fasse jour.

JONATHAS. — Crois-tu que Micol attende dans son lit le lever du soleil? Toutes les nuits, avant l'aube, elle vient pleurer avec moi, et ensemble nous offrons nos prières à Dieu pour son père malade. Mais le ciel commence à blanchir; peut-être est-elle déjà tout près d'ici. Éloigne-toi et prête l'oreille à ce qu'elle va dire. Toutefois, si ce n'était pas elle, ne te montre pas, je t'en prie.

DAVID. — C'est bien; j'obéis.

SCÈNE III

MICOL, JONATHAS

MICOL. — Nuit abhorrée! Nuit éternelle, tu ne veux donc pas t'évanouir?... Mais quoi? Le retour du soleil me peut-il donner de la joie? Hélas! Je vis dans de perpétuelles ténèbres. — Oh! mon frère, tu t'es levé plus tôt que moi. Et pourtant mon cœur, qui ne connaît point le calme, a plus de soucis que le tien. Comment puis-je m'étendre sur une couche molle, tandis que celui que j'aime, fugitif, banni, errant sur la terre nue et semée d'embûches, demande un abri aux repaires des bêtes sauvages? O père plus inhumain que toute bête sauvage! Cruel Saül! Tu ôtes son époux à ta fille et tu

épargnes sa vie ? Ecoute, mon frère ; je ne m'attarde plus en ces lieux ; si tu m'accompagnes, tu feras une bonne action ; si tu ne m'accompagnes pas, j'irai seule à la recherche de David. Je veux trouver David, ou la mort.

JONATHAS. — Prends patience, Micol, et sèche tes pleurs ; David viendra peut-être à Gelboé.

MICOL. — Que dis-tu ? David viendrait là où est Saül ?

JONATHAS. — Le cœur bien né de David le conduira toujours là où sont Jonathas et Micol. L'amour n'est-il pas chez lui plus fort que la crainte ? Et serais-tu étonnée qu'il eût l'audace de paraître ici ?

MICOL. — Ciel ! Je tremblerais pour lui... et pourtant sa vue seule me...

JONATHAS. — Et si David n'avait plus peur de personne ? Et si David avait trouvé le moyen de donner une apparence de raison à un retour si peu vraisemblable ? Saül est moins redoutable dans la mauvaise fortune que dans la bonne. Il n'a plus confiance dans ses forces, tu le sais, maintenant que le bras invincible de David ne lui ouvre plus le chemin à travers les escadrons de l'ennemi ; mais son orgueil n'ose en faire l'aveu. Chacun de nous lit sur son visage que l'espérance de vaincre a déserté son cœur. Qui sait si ton époux ne viendrait pas juste au bon moment ?

MICOL. — Tu as peut-être raison, mais David est loin... Ah ! où est-il ? Et en quel état ?

JONATHAS. — Il est plus près que tu ne penses.

MICOL. — Oh ciel !... Pourquoi me leurrer d'un vain espoir ?...

SCÈNE IV

DAVID, MICOL, JONATHAS

DAVID. — Ton époux est avec toi.

MICOL. — Qu'entends-je? Que vois-je? Je ne puis parler... O surprise! Est-il vrai que je te serre dans mes bras?

DAVID. — O ma femme! O cruelle absence! O mort! Si je dois te rencontrer, au moins je mourrai au milieu des miens. Mieux vaut mourir que mener une vie errante dans les solitudes, privé d'affections et sans souci de personne. O Saül, j'attends ton glaive altéré de sang. Frappe-moi; ici du moins la piété d'une épouse fermera mes yeux; mon corps sera enseveli pieusement après avoir été mouillé de larmes non menteuses.

MICOL. — O mon David! toutes mes espérances viennent de toi; toutes vont vers toi. Que ton retour me soit propice! Ce n'est pas en vain que Dieu t'a soustrait aux plus grands périls et ramené parmi nous. Oh! quelle force je me sens à ta vue! Je ne craignais pour toi que parce que tu étais loin; maintenant je n'ai plus peur pour tes jours... Mais que vois-je! Dans quel sauvage accoutrement les premières lueurs de l'aube te montrent-elles à mes yeux? Eh! quoi? ô vaillant! point de broderies? Où est le manteau de pourpre et d'or que je te tissai de mes propres mains? Qui pourrait deviner, à te voir, que tu es le gendre d'un roi? Ton armure est celle d'un simple soldat...

DAVID. — Nous sommes sur le champ de bataille, non dans un palais; un grossier vêtement et un glaive bien affilé, voilà les plus beaux ornements. Le sang des Philistins, telle est la pourpre que je veux acquérir aujourd'hui. Cependant toi et moi, plaçons notre espérance

dans le grand Dieu d'Israël qui peut me soustraire à la mort, si je mérite de vivre.

JONATHAS. — Voici qu'il fait tout à fait jour; nous ne devons plus nous attarder ici. Bien que tu arrives au bon moment, il faut aller avec précaution, David. Nous avons coutume, Micol et moi, d'aller trouver notre père tous les matins à cette heure-ci. Nous verrons s'il peut dominer et refouler aujourd'hui sa sombre tristesse, et peu à peu nous le préparerons à te revoir; en même temps, nous empêcherons que personne ne vienne lui faire un récit malveillant de ton retour. Éloigne-toi, car on pourrait te reconnaître et te trahir; Abner pourrait même te faire assassiner; baisse la visière de ton casque: mêle-toi aux soldats qui sortent de leurs tentes; attends que je revienne ou que je te fasse chercher.

MICOL. — Et comment mon David pourrait-il se cacher au milieu des soldats? Quel est celui dont le regard lance des éclairs comme le sien? Qui porte l'épée comme lui? fait sonner comme lui ses armes? Cache-toi plutôt, ô mon amour, jusqu'à ce que je reparaisse à tes côtés. Malheureuse que je suis : à peine je t'ai retrouvé, il faut que je te quitte! Mais ce sera pour peu de temps et après, jamais plus, non jamais, je ne me séparerai de toi. Pour l'instant je veux te voir en sécurité. Tiens; au fond de cette forêt épaisse ne vois-tu pas une grotte? C'est là que souvent, séparée du reste du monde, je soupire, je t'appelle, je pense à toi. Les pierres y sont encore imprégnées de mes larmes; cache-toi dans cette grotte jusqu'à ce qu'il soit temps de te montrer.

DAVID. — Je veux te complaire en tout, ô Micol. Rassurez-vous tous les deux. Je suis prudent; je n'agis point au hasard; je vous aime, je me conserve pour vous et ne me fie qu'à Dieu seul.

ACTE II

SCÈNE I

SAUL, ABNER

SAUL. — Voilà une belle aurore ; le soleil levant n'est pas enveloppé dans un manteau de sang ; nous pouvons compter sur une heureuse journée. Oh ! mes jours d'autrefois ! Où êtes-vous ? Jamais alors Saül ne sortait de sa tente le matin sans être sûr d'y rentrer le soir en vainqueur.

ABNER. — Pourquoi si peu de confiance aujourd'hui, ô mon roi ? N'as-tu pas déjà brisé l'orgueil du Philistin ? Plus cette bataille s'est fait attendre, plus complète et plus éclatante sera la victoire ; c'est Abner qui te le dit.

SAUL. — Ah ! combien la jeunesse, Abner, voit les choses humaines d'un autre œil que la vieillesse chenue ! Du temps où d'un bras vigoureux je brandissais la lance de chêne noueux que je puis à peine tenir aujourd'hui, moi non plus, je ne savais pas douter. Mais ce n'est pas la jeunesse seulement que j'ai perdue... Pourquoi la droite invincible du Dieu tout-puissant n'est-elle plus avec moi ?... Que n'ai-je au moins David, mon vaillant David ?

ABNER. — Et nous? ne comptons-nous pour rien Ne peut-on vaincre sans David? Si je le croyais, je ne voudrais plus tirer mon glaive que pour m'en percer. David fut cause de tous tes malheurs.

SAUL. — Non, Abner, mes infortunes viennent de plus haut. Pourquoi me celer l'horreur de ma situation ? Ah ! si je n'étais père, comme je le suis, voudrais-je vaincre ? voudrais-je régner ? voudrais-je vivre ? Depuis

longtemps je me serais précipité au milieu des lances ennemies ; j'aurais tranché le cours d'une existence atroce. Combien y a-t-il d'années qu'on ne m'a vu rire ? Mes enfants, pour qui j'ai tant d'affection, n'excitent le plus souvent que ma colère quand ils me font des caresses. Fier, impatient, agité, furieux : voilà mon état ordinaire ; je suis à charge à moi-même et aux autres. Pendant la paix je ne songe qu'à la guerre, et à la paix quand je fais la guerre. Toute coupe recèle pour mes lèvres un poison ; je vois un ennemi dans chacun de mes amis ; mes tapis assyriens sont pour mon corps des ronces et des épines ; mes brefs sommeils, des heures d'angoisse ; mes songes, des épouvantes. Que dirais-je de plus et qui le croirait ? La trompette guerrière fait peur à Saül. Vois si ma maison est déchue de son ancienne splendeur, vois si Dieu est avec moi ! Et toi-même, Abner, tu le sais bien tantôt tu me parais être l'ami sincère et ardent, le guerrier, le chef courageux, le bouclier de mon État, et tantôt je vois en toi un vil courtisan, envieux, fourbe, un ennemi, un traitre...

ABNER. — Aujourd'hui, Saül, que tu es maître de toi, rappelle le passé, je te prie. Ne vois-tu pas que tous les troubles de ton âme te viennent de la demeure de tous ces prophètes, je veux dire de Rama ? Qui donc osa le premier te dire que Dieu s'était éloigné de toi, sinon ce vieillard audacieux, rusé, plein de malice et d'ambition, ce prêtre qu'on appelle Samuel, auquel faisait écho toute sa troupe d'hypocrites ? D'un œil jaloux il voyait briller sur ton front le diadème royal qu'il croyait déjà mettre sur le sien. Il en parait déjà ses cheveux blancs quand la volonté unanime du peuple d'Israël balaya ses désirs et choisit pour son roi un soldat. Voilà quel fut ton crime, Saül, ton seul crime. Dès lors Samuel cessa de t'appeler l'élu du ciel, car tu

n'étais plus son vassal; et dès lors aussi tu te sentis troublé. Les propos inspirés de David achevèrent l'œuvre de Samuel. Certes David, je ne le nie pas, était un vaillant homme de guerre, mais il était aussi l'esclave de Samuel; plus porté à fréquenter l'autel que le champ de bataille, si son bras était celui d'un guerrier, son cœur était celui d'un prêtre. Ote son masque à la réalité : vois le vrai des choses. Pour moi, Saül, tout ce qui contribue à ta grandeur, contribue à la mienne ; mais David ne peut s'élever que si Saül est abattu.

SAUL. — David ?... je le hais... et pourtant je lui ai donné ma fille... Mais écoute, Abner : la voix, la voix toute-puissante qui m'appela durant des nuits, quand j'étais encore tout jeune, sans nom et fort loin du trône et même de la pensée du trône, cette même voix depuis plusieurs nuits, je l'entends : elle est devenue une voix effrayante, elle me harcèle, elle me souffle aux oreilles avec le bruit d'une onde en furie : « Va-t'en, Saül ; va-t'en ! » Et le vénérable, le saint prophète que je vis autrefois dans mes songes, avant qu'il ne m'eût appris que Dieu me désignait pour être le roi d'Israël, Samuel, je le revois maintenant, mais avec une tout autre figure. Perdu moi-même au fond d'une vallée obscure et horrible, je le contemple assis sur le sommet d'une montagne étincelante. David est agenouillé devant lui ; le saint vieillard répand sur sa tête les parfums du Seigneur, et allongeant vers moi son autre main — une main longue de plus de cent coudées — il m'arrache mon diadème, et veut le placer sur la tête de David. Mais — le croiras-tu, Abner ? — David s'incline pieusement devant lui et refuse la couronne, et lui fait signe avec des larmes et des cris de la remettre sur ma tête... Quel spectacle ! O mon David ! es-tu donc toujours fidèle à Saül ? et encore mon gendre ? et encore mon

fils ? et un sujet loyal ? et mon ami ? Oh ! rage ! Oter la couronne de dessus ma tête ! Quelle audace ! Tremble, vieillard injuste... Qui donc es-tu ? Et périsse qui en eut seulement la pensée... Hélas !... Je me sens défaillir.

ABNER. — Périsse David ! David seul ! Et avec lui disparaîtront tes songes, tes malheurs, tes visions et tes épouvantes.

SCÈNE II

JONATHAS, MICOL, SAUL, ABNER

JONATHAS. — La paix soit avec le roi !

MICOL. — Dieu soit avec mon père !

SAUL. — La douleur est toujours avec moi. Je me suis levé ce matin plus tôt que de coutume et plein d'espoir ; mais l'espoir s'est évanoui comme le nuage au ciel du désert. Pourquoi, mon fils, ajourner le combat ? La crainte de la défaite est pire que la défaite. Soyons vaincus une bonne fois. Je veux qu'on livre bataille aujourd'hui.

JONATHAS. — Nous vaincrons aujourd'hui, père ; reprends espoir ; jamais l'espoir ne fut mieux fondé. Rassérène ton visage : la victoire est dans mon cœur. Que cette plaine se couvre de cadavres ennemis ! Nous laisserons aux brigands de l'air une horrible pâture...

MICOL. — Bientôt, père, nous retrouverons le repos dans ton palais. Assis sous tes lauriers et plein de joie, tu voudras aussi rendre la vie à ta fille désolée en lui rendant son époux.

SAUL. — Eh ! quoi ? ne cesseras-tu de pleurer ? Est-ce ainsi que tu prétends rendre l'énergie au cœur épuisé de Saül, et soulager ma douleur ? Va-t'en, fille des larmes ! Sors d'ici, laisse-moi, éloigne-toi...

MICOL. — Hélas ! tu voudrais, père, que je ne pleu-

rasse point, et qui donc, si ce n'est toi, me tient l'âme ensevelie dans le deuil ?

JONATHAS. — Silence, Micol ; veux-tu ennuyer notre père? Saül, sois content : un souffle de bataille et de victoire emplit le camp. Du haut du ciel un esprit guerrier est descendu avec l'aube du jour et s'épand sur tout Israël. Ton cœur lui-même aura tout à l'heure la certitude du triomphe.

SAUL. — Voudrais-tu par hasard que je prisse part à ta sotte allégresse? De quelle victoire parles-tu? de quel esprit? Pleurez tous, car aujourd'hui le chêne antique dressera ses racines décharnées là où naguère il épandait dans les airs son feuillage altier. Tout est deuil et tempête, sang et mort. Déchirez vos vêtements, couvrez de cendres vos cheveux. Oui, voici le dernier jour ; ce jour est notre dernier jour.

ABNER. — Je vous l'ai déjà dit plus d'une fois, votre aspect importun redouble son mal.

MICOL. — Veux-tu donc que nous abandonnions notre père?

JONATHAS. — Prétends-tu rester seul auprès de lui ? et que dans ta main...

SAUL. — Qu'y a-t-il? La colère empourpre le visage de mes enfants. Qui leur fait outrage? Serait-ce toi, Abner? Ils sont mon sang, l'ignores-tu? Garde le silence et souviens-toi...

JONATHAS. — Oui, nous sommes ton sang, et pour toi prêts à verser tout notre sang...

MICOL. — Mon père, ce n'est point pour obéir à mon cœur d'épouse que je te demande David. Ce que je te demande, c'est le vaillant David, non mon époux, mais ton défenseur, la force d'Israël, la terreur des Philistins. Dans tes heures de noire mélancolie et quand tu nourrissais la funeste idée de la mort, les chants célestes de

David ne te consolaient-ils pas? ne faisaient-ils pas briller un rayon de lumière dans tes ténèbres?

JONATHAS. — Et moi, Saül, tu sais de quel air je ceins mon glaive, mais à quoi sert mon glaive, si de son pas sonore le guerrier des guerriers ne dirige mes propres pas? Parlerait-on de bataille, si David était ici? Nous aurions déjà fini victorieusement la guerre.

SAUL. — O ma jeunesse! ô jours glorieux qu'embellissaient mes victoires! En rangs pressés voici que s'évoquent devant moi mes triomphes d'autrefois. Je reviens du champ de bataille, tout couvert d'une noble poussière et d'une sueur sanglante. Et je m'avance entre les files d'ennemis superbes et vaincus! Et je loue le Seigneur!... Le Seigneur? Moi parler du Seigneur? Que dis-je? Dieu a pour moi des oreilles de fer et ma lèvre est muette... Où est ma gloire? où donc le sang de mes ennemis massacrés?

JONATHAS. — Tu retrouverais tout cela en retrouvant David.

MICOL. — Mais David n'est pas avec toi, mon père; tu l'as banni de ta présence; tu l'as chassé; tu as voulu sa mort; la mort de David, de ton fils. David était ta plus belle œuvre; docile, modeste, plus prompt à obéir que l'éclair, et qui t'aimait plus tendrement que tes propres enfants. Ah! mon père, permets...

SAUL. — Eh! quoi? il me semble que je pleure. Qui m'arrache ces pleurs inattendus?... Ah! laissez-moi mes yeux secs...

ABNER. — Mieux vaudrait, ô roi, te retirer dans ta tente. Dans un moment je te ferai voir ton armée en ligne et prête au combat. Viens, et je te ferai voir qu'en David, il n'y a rien...

SCÈNE III

DAVID, SAUL, ABNER, JONATHAS, MICOL

DAVID. — Rien, Abner, excepté l'innocence.

SAUL. — Que vois-je?

MICOL. — O ciel!

JONATHAS. — Qu'as-tu fait?

ABNER. — Quelle audace!

JONATHAS. — Mon père...

MICOL. — Père, voilà mon époux, celui que tu m'as donné.

SAUL. — Quel spectacle!

DAVID. — Saül, ô mon roi; tu demandes ma tête; il y a longtemps que tu la cherches : voici, je te la livre; tranche-la; elle est tienne.

SAUL. — Qu'entends-je? David... David! Un dieu parle par ta bouche, c'est un dieu qui t'a conduit ici en ce jour.

DAVID. — Oui, roi, c'est un dieu, et le seul Dieu qui soit, celui qui jadis dans Ela, et quand j'étais encore un enfant timide et sans expérience, me poussait à affronter le gigantesque orgueil du fier Goliath tout bardé de fer; le Dieu qui peu de temps après accordait à tes armes redoutables victoire sur victoire, et, qui toujours impénétrable dans ses conseils, voulut faire servir ma valeur obscure à ses œuvres éclatantes; oui, c'est ce Dieu-là qui m'amène vers toi, avec la victoire. Donne-moi donc l'emploi qu'il te plaira : fais de moi un soldat ou un chef si tu crois que je le mérite. Que l'ennemi soit terrassé et que s'évanouissent au souffle de l'aquilon les nuées qui s'amassent à tes portes; et puis, ô Saül, pour ma récompense, tu me donneras la mort. Et ma mort ne te coûtera ni un pas ni une pensée. Il te suffira

de dire : « Que David meure, » et sur-le-champ Abner me poignardera. Je n'aurai ni glaive ni bouclier ; dans la demeure de mon maître et seigneur il ne me convient pas de porter d'autres armes que la patience, l'humilité, l'amour, la prière et l'innocence. Je dois périr — si Dieu veut que je périsse — comme ton fils, non comme ton ennemi. Le premier père de notre race était prêt, sur la montagne, à verser le sang de son fils, il ne disait point un mot, il ne faisait pas un geste qui n'exprimât l'obéissance. Sa droite était suspendue au-dessus de la victime et allait l'immoler ; cependant la victime baisait la main gauche du père meurtrier. Saül m'a donné l'être, Saül me l'ôte ; Saül avait fait connaitre mon nom, Saül le condamne à disparaître ; il m'a fait grand, il me supprime...

SAUL. — Oh ! que ces paroles dissipent un nuage épais qui offusquait ma vue ! Comme elles résonnent dans mon cœur ! Ton langage est d'un brave, David, et tu fus un brave. Mais l'orgueil t'aveugla ; tu me méprisas ; tu voulus t'élever au-dessus de moi, me dérober ma gloire, te revêtir de mon éclat. Et même si je n'eusse pas été ton roi, convient-il à un jeune soldat de faire fi d'un guerrier aux cheveux blancs ? Magnanime en toutes choses, tu étais petit par ce côté. Les filles d'Israël chantaient : « David, le preux David abat ses mille ; Saül n'en tue que cent. » Ce fut m'offenser, David, me blesser au vif. Que ne disais-tu plutôt : « Saül en son jeune temps abattait non pas mille ennemis, mais bien des milliers : c'est lui qui est le guerrier ; c'est lui qui m'a fait. »

DAVID. — Je le disais, Saül, je le disais ; mais l'homme qui tient les clefs de tes oreilles parlait plus fort que moi. Il te disait : « Ce David a trop de pouvoir ; son nom est dans toutes les bouches et dans tous les cœurs ;

si tu ne le tues, Saül, qui le maîtrisera ? » Avec moins d'artifice et plus de vérité, Abner, que ne disais-tu à ton roi : « David vaut mieux que moi ; c'est pourquoi je le hais ; je lui porte envie et je le crains ; je veux sa mort. »

ABNER. — Lâche! Et le jour que tu allas en secret tenir conseil avec tes prophètes ? Le jour où tu tendis à ton roi un piège infâme, celui où tu cherchas un refuge auprès des Philistins, et, menant une vie profane au milieu d'ennemis impurs, tu conservais cependant des intelligences secrètes parmi nous? Tout cela, l'ai-je révélé? ou peut-être ne l'as-tu pas fait? Qui donc, le premier, t'a conquis le cœur de notre roi ? Et qui donc l'a engagé à te choisir pour gendre ? Qui donc, sinon le seul Abner ?

MICOL. — Abner, tu m'oublies ; c'est moi qui demandai à Saül de me donner David en mariage et qui l'obtins ; je le voulus ; oui, je le voulus, séduite par ses vertus. Il eut mes premiers soupirs, ma première pensée secrète ; il était mon espérance et ma vie. Même s'il eût été réduit à une condition misérable et à la pauvreté, David eût mieux agréé à mon cœur que le souverain le plus adoré de tout l'Orient.

SAUL. — Mais toi, David, peux-tu réfuter les accusations d'Abner? N'est-il pas vrai que tu demandas asile aux Philistins? que tu semas dans mon peuple les germes de la rébellion ? que tu attentas plus d'une fois par ruse à la vie de ton roi, de ton second père ?

DAVID. — Que ce morceau de ton manteau royal réponde pour moi. Le reconnais-tu ? Prends-le ; examine.

SAUL. — Donne. Que vois-je? c'est bien cela ; je ne le nie pas. D'où l'as-tu ?

DAVID. — Je l'ai découpé moi-même, avec mon épée, sur ton propre dos. Souviens-toi d'Engadda. Tu m'avais

roscrit ; tu me pourchassais, tu voulais ma mort. Seul, bandonné de tous, je m'étais caché dans la grotte qui orte le nom d'une source. Tu y entras ; tu étais seul ; ı avais confié à ta garde le soin de veiller aux abords ; ı t'étendis sur une couche molle et tu fermas les yeux our dormir. Oh ! Ciel ! altéré de sang et le cœur plein e colère, tu pouvais dormir ! Mais vois comme le Dieu out-puissant se moque des desseins des hommes : il ı'était facile de te tuer et de m'échapper par une autre ssue. Je le pouvais ; ce morceau de ton vêtement t'en onne la preuve. Toi, le roi, le maitre, le grand, le uperbe, environné d'hommes d'armes, tu étais à la discrétion d'un pauvre enfant proscrit. Où donc était bner à cette heure ? Abner, le vaillant ? Est-ce ainsi u'il veille sur tes jours ? qu'il sert son roi ? Vois encore, Saül, à qui tu te fies et contre qui tu t'irrites. Es-tu atisfait ? Ne tiens-tu pas dans ta main la preuve de mon on cœur, de mon innocence, de ma fidelité ? et la reuve évidente du peu d'affection, du caractère nvieux et mauvais, de l'infidelité de ton gardien, l'Abner ?...

SAUL. — Mon fils, tu as vaincu ; tu as vaincu. Pour oi, Abner, regarde et ne dis mot.

MICOL. — O joie !

DAVID. — O mon père !

JONATHAS. — Jour heureux !

MICOL. — O mon époux !

SAUL. — Oui, ce jour est un jour d'allégresse et de victoire. C'est toi, David, que je veux aujourd'hui pour général ; qu'Abner le souffre ; je le veux. Lequel de vous deux tuera le plus d'ennemis ? Sur ce point seulement je permets votre rivalité. Jonathas, tu combattras à côté de ton frère d'armes. David me répond de ta vie ; tu me réponds de la sienne.

Jonathas. — David nous mène au combat : Dieu donc est notre garant à tous.

Micol. — Dieu t'a rendu à moi ; il te sauvera.

Saul. — Il suffit. Mon fils, viens dans ma tente ; avant la bataille il convient de prendre des forces ; ta femme aimée te consolera de ta longue absence et de sa propre main te servira les mets et les vins. Ah ! ma fille, c'est toi seule qui peux corriger, du moins en partie, les fautes involontaires de ton père.

ACTE III

SCÈNE I

DAVID, ABNER

Abner. — Me voici ; le roi sort à peine de table et je me rends à ton appel.

David. — J'ai voulu te parler seul à seul.

Abner. — Tu veux peut-être m'entendre au sujet de la bataille prochaine.

David. — Oui ; et j'ai aussi à te dire que tu n'es point sous mes ordres ; tous les deux nous servons au même titre notre peuple, notre roi et le Très-Haut. N'ayons point d'autre pensée.

Abner. — Bien avant qu'on ait entendu le sifflement de ta fronde, et pour le service du roi mon parent, j'ai promené mon glaive sanglant sur les champs de bataille.

David. — Le sang royal ne coule pas dans mes veines : mes exploits sont connus de tous ; je ne les vante pas ; Abner les sait. Oublie-les cependant et ne rappelle à ta mémoire que les tiens. Émule de toi-même, tâche aujourd'hui de te surpasser.

Abner. — Jusqu'à présent je me croyais le chef de l'ar-

mée; il n'y avait point de David. J'ai donc pris la liberté de tout disposer pour la victoire: écoute-moi et tu verras si je méritais de commander. En face de nous, du nord au sud s'étend dans la vallée le camp des Philistins; un cours d'eau profond le protège par devant, et par derrière d'épais taillis; à l'est, une colline de médiocre hauteur descend doucement vers les Philistins et n'offre sur son autre pente que des escarpements; à l'ouest, entre les montagnes est une large trouée par où l'on peut déboucher dans une vaste plaine qui s'étend sans rencontrer d'obstacle jusqu'à la mer. Si nous pouvons y amener les Philistins, nous gagnons la guerre. Et pour cela il convient d'abord de feindre la retraite. Divisons notre armée en trois corps. Replions-nous à gauche dans la plaine; tournons le flanc droit de l'ennemi. Le premier de nos trois corps se hâtera et donnera l'illusion de la fuite, le second le suivra plus lentement en files minces et désordonnées: l'ennemi donnera dans le panneau. Cependant des hommes choisis auront escaladé la colline qui est à l'est et tomberont sur le dos de l'ennemi. Il se trouvera enfermé de tous les côtés; il nous aura sur son front, sur son dos, sur ses flancs. Et nous en ferons un complet massacre.

DAVID. — Tu es aussi prudent que brave. Il ne faut rien changer à ce plan, Abner; je loue la supériorité où je la vois; je servirai comme soldat, non comme chef; ma venue n'ajoutera rien d'autre à la bataille que tu as conçue que le secours d'une seule épée.

ABNER. — Non; le vrai chef est David; le maître de la guerre est David. Lui seul désormais fait la guerre.

DAVID. — Qui, moins qu'Abner, devrait se montrer jaloux, puisqu'il a tant de valeur? Ton plan, de quelque façon que je le considère, est excellent. Jonathas et moi nous nous rangerons de ce côté, vers la tente de

Saül ; plus loin Us s'avancera ; Sadoc, avec mille hommes d'élite, escaladera la colline, et toi, avec le gros de l'armée, tu seras au centre du combat.

ABNER. — La place te revient, David ; c'est la première.

DAVID. — Et c'est pour cela que je t'y mets, Abner. Le soleil monte encore ; prépare toutes choses, mais qu'on n'entende point les trompettes sinon quatre heures avant la fin du jour. Il souffle un fort vent d'ouest ; le sens-tu ? L'ennemi aura dans les yeux le soleil et la poussière ; ce sont de bons auxiliaires.

ABNER. — Tu as raison.

DAVID. — Maintenant va, donne tes ordres et songe à ne point diminuer ce grand nom de chef qui t'est bien dû, par de viles manœuvres de courtisan que tu devrais ignorer.

SCÈNE II

DAVID

DAVID. — Les dispositions de combat sont habilement et supérieurement prises. Mais à quoi bon la prudence du capitaine s'il n'a point le cœur des soldats ? Cela seul fait défaut à Abner, et Dieu me l'accorde. Soyons vainqueur aujourd'hui, et demain éloignons-nous de nouveau du roi Saül ; il ne saurait y avoir de paix pour moi, auprès de lui... Que dis-je ? Une palme nouvelle serait pour moi un nouveau sujet de crime,

SCÈNE III

MICOL, DAVID

MICOL. — Ah ! mon époux, tu ne sais pas... A peine mon père se levait-il de table, Abner se glissa vers lui

et lui parla un moment ; je m'avance ; il sort ; mais déjà le roi n'était plus le même.

David. — Mais quoi ? Que dit-il ? En quoi te sembla-t-il... ?

Micol. — L'instant d'avant il était tout à nous ; il pleurait avec nous : il nous embrassait tour à tour, il se promettait une famille de jeunes héros qu'il nous devrait et qui seraient son soutien ; à l'entendre il était plus qu'un père ; maintenant il est plus qu'un roi.

David. — Ah ! ne nous lamentons pas trop tôt. Saül est le roi ; il disposera de nous à sa volonté ; mais l'important est de ne point perdre la bataille d'aujourd'hui ; que demain il recommence s'il lui plaît à se montrer cruel à mon égard, je retournerai à ma vie misérable, à la vie d'angoises et de fuite de l'exilé. Mon vrai, mon seul tourment sera de me séparer de toi. Et pourtant je le devrai... Vaines espérances ! et pour toi, union déplorable ! Un autre époux t'eût donné la place et l'état de reine ; et moi, je te les enlève ! Malheureux que je suis ! Tu ne peux donner à ton mari vagabond et toujours fugitif des enfants nombreux et prospères...

Micol. — Ah ! nous ne serons plus séparés. Personne n'osera t'arracher de mes bras. Je ne veux plus de cette vie atroce que je menai loin de toi : que plutôt je descende dans la tombe ! Dans ce palais de la douleur je passais de longues journées dans la solitude et dans l'ombre ; je croyais entrevoir d'horribles fantômes. Tantôt j'entrevoyais suspendu au-dessus de ta tête le poignard de mon père, et je t'entendais gémir, et tu versais des larmes à faire naître dans tous les cœurs la plus violente colère contre ton meurtrier ; mais le barbare Saül t'enfonçait le fer dans le cœur ; tantôt je te voyais cherchant dans les anfractuosités de quelque caverne à te faire un lit sur des cailloux, et au moindre bruit ton cœur battait

d'effroi, et tu cherchais refuge dans une autre caverne, puis dans une troisième, et nulle part tu ne trouvais repos ou amis : tu étais malade, plein d'angoisse, épuisé de fatigue, dévoré de soif... Oh ciel ! puis-je redire mes tourments, mes doutes, les agitations de mon cœur? Je ne t'abandonne plus, jamais, jamais...

DAVID. — Tu m'arraches le cœur ; tais-toi : ce jour est dévoué au sang, non aux larmes.

MICOL. — Pourvu qu'aucun obstacle ne s'oppose au combat ! Ce n'est pas la bataille que je crains pour toi : tu as Dieu pour bouclier ; mais j'ai peur que le perfide Abner n'empêche ou ne gâte ta victoire.

DAVID. — Qu'est-ce à dire ? Saül te paraît-il hésiter ? ne veut-il plus me confier... ?

MICOL. — Je n'ai rien entendu de tel, mais il fronçait le sourcil et murmurait en lui-même je ne sais quoi ; il parlait de prêtres qui trahissent, de gens inconnus qui sont au camp, de fausse bravoure. Ses propos étaient entrecoupés, obscurs, douloureux et terribles pour celle qui est la femme de David et la fille de Saül.

DAVID. — Le voici ; écoutons-le.

MICOL. — Dieu juste, sois l'appui de ton serviteur ; confonds l'impie, éclaire mon père, sauve mon époux, défends ton peuple.

SCÈNE IV

SAUL, JONATHAS, MICOL, DAVID

JONATHAS. — Viens, père chéri : fais trêve à tes soucis ; que le grand air, que l'air pur te ranime ; viens, prends place à côté des tiens.

SAUL. — Que me dit-on ?

MICOL. — Ah ! mon père.

SAUL. — Qui êtes-vous ? Qui a parlé de grand air et

d'air pur? L'air que je respire est un épais brouillard. Ce ne sont que ténèbres et l'ombre de la mort. Regarde, approche. Vois-tu? Le soleil s'est entouré d'une guirlande funèbre. Entends-tu le chant des oiseaux de mauvais présage? Une plainte lugubre s'épand dans l'air; elle me pénètre et m'arrache des larmes. Mais quoi? vous aussi, vous pleurez !

JONATHAS. — O Dieu d'Israël, as-tu donc détourné ta face de Saül? Abandonnes-tu ainsi au bras de l'ennemi celui qui fut ton serviteur ?

MICOL. — Père, ta fille chérie est à côté de toi ; si tu es joyeux, elle est joyeuse, et elle pleure si tu pleures ; mais de quoi pleurer aujourd'hui ? La joie est de retour.

SAUL. — Tu veux dire David. Ah! David ; pourquoi n'est-il pas ici à m'embrasser, comme mes enfants?

DAVID. — O mon père ! je me tenais derrière toi de peur d'être importun. Que ne peux-tu lire dans mon cœur ? Je suis toujours avec toi.

SAUL. — Tu aimes donc la maison de Saül?

DAVID. — Si je l'aime? O ciel ! Jonathas est la pupille de mes yeux ; pour toi il n'est péril au monde que je connaisse ou dont je me soucie ; et que ma femme te dise elle-même, car je ne le pourrais, quel amour j'ai pour elle et combien ardent.

SAUL. — Et pourtant tu as une haute idée de toi-même.

DAVID. — Moi? Je ne suis pas lâche à la guerre ; à la cour je me considère comme ton gendre et devant Dieu je ne suis rien.

SAUL. — Tu me parle toujours de Dieu ; cependant, tu le sais, la colère, la ruse, la cruauté effrayante des prêtres m'ont éloigné de Dieu. Est-ce pour m'outrage que tu le nommes ?

DAVID. — Je le nomme pour le glorifier. Pourquoi

penses-tu qu'il n'est plus avec toi ? Il n'est point avec celui qui le repousse, mais fait-il jamais défaut à qui l'invoque et qui s'est mis tout entier en lui ? Il t'a appelé sur le trône ; il t'y maintient. Tu es à lui, si tu te confies en lui, mais en lui seul.

SAUL. — Qui me parle au nom du ciel ? Est-il revêtu de la robe blanche celui qui ouvre maintenant une bouche sacrée ? Eh non ! tu es soldat et tu portes l'épée. Voyons, approche, et que je voie si c'est Samuel qui m'adresse la parole ou bien David. Tiens ! quelle épée as-tu ? Ce n'est pas celle que je te donnai jadis...

DAVID. — C'est le glaive que je conquis avec ma pauvre fronde, le glaive qui dans Ela était suspendu au-dessus de ma tête : je vis jaillir un horrible éclair, un éclair de mort ; le glaive était dans la main du cruel géant Goliath ; il le serrait de toute sa force ; mais le sang qui s'est figé sur sa lame n'est pas mon sang : c'est le sien.

SAUL. — Ce fer ne fut-il pas déposé dans le saint tabernacle de Nob comme un objet sacré ? Ne fut-il pas enveloppé dans l'éphod mystique et soustrait à la vue de tout profane ? et consacré pour toujours au Seigneur ?

DAVID. — Il est vrai ; mais...

SAUL. — Et d'où l'as-tu ? Qui osa te le donner ? qui ?

DAVID. — Je vais te le dire. J'arrivais à Nob, fugitif et sans armes. Pourquoi j'étais un fugitif, tu le sais. Les chemins étaient encombrés de gens sans aveu : à chaque pas j'étais dans la gueule de la mort. Je me prosternai humblement devant le tabernacle où descend l'esprit de Dieu. Je demandai au prêtre de me confier cette arme. Et quel mortel, sinon David, eût eu le droit de le porter à son côté ?...

SAUL. — Et le prêtre ?.....

DAVID. — Le prêtre me la donna.

SAUL. — Et c'était?.....

DAVID. — Achimelech.

SAUL. — Le félon! le lâche! le traître... Où est l'autel?... O rage! Tous iniques! Tous traîtres! Tous ennemis de Dieu!... Et vous vous prétendez ses ministres! Ames noires sous de blancs manteaux. Où est la hache? Où est l'autel? Où est la victime? Je veux l'égorger moi-même.

MICOL. — Mon père!

JONATHAS. — Ciel! Que fais-tu? Où cours-tu? Que dis-tu? Calme-toi; il n'y a point d'autel; il n'y a point de victime; respecte Dieu dans ses prêtres; il t'entend.

SAUL. — Qui me retient? Qui m'oblige à m'asseoir? Qui me résiste?

JONATHAS. — Père...

DAVID. — Secours-le, grand Dieu d'Israël; ton serviteur se prosterne à tes pieds et t'en conjure.

SAUL. — On m'ôte la paix, le soleil, mon royaume, mes enfants, mon âme; on m'arrache tout. Ah! malheureux Saül! Qui te console? Qui accompagne et soutient tes pas chancelants? Tes enfants sont muets, durs, cruels. Ils ne désirent que la mort du vieux que je suis; ils n'ont d'autre visée que le fatal diadème qui ceint ma tête chenue... Eh bien, arrachez-le-moi et du même coup séparez de mon corps que la vie abandonne le chef tremblant de votre père... Ah! la mort vaut mieux que l'état où je suis. Je veux la mort.

MICOL. — Mon père, nous voulons tous que tu vives; chacun de nous consentirait à mourir pour conserver tes jours.

JONATHAS. — Puisque sa fureur se résout en larmes, achève, ô mon frère, de le calmer. Tes chants célestes ont déjà versé bien des fois l'oubli dans son âme.

MICOL. — Oui; tu le vois, sa respiration est haletante,

ses yeux se voilent de pleurs; il est temps de lui prêter le secours de ton art.

DAVID. — Que Dieu lui parle par ma bouche : « O Éternel, tout-puissant, illimité, maître souverain de toutes les créatures, toi qui m'as tiré du néant et qui m'as donné la pensée, toi par qui mon esprit ose monter vers toi; toi dont le regard pénètre au fond des abîmes es plus cachés, dont un mouvement de tête fait trembler l'univers et qui, en levant la main, mets l'impie en fuite;

« Jadis tu descendis vers nous sur les ailes des Chérubins rapides; comme la foudre tu remplis de ton souffle ardent et irrésistible le conducteur d'Israël; tu mis en lui un fleuve intarissable d'éloquence; tu fus son épée, sa prudence et son bouclier. Oh! daigne nous envoyer du haut du ciel un seul des rayons de ta flamme ardente, car nous ne sommes que deuil et ténèbres. »

SAUL. — N'est-ce-pas la voix de David que j'entends? Elle m'arrache à une léthargie mortelle, elle réveille en moi le souvenir éclatant de mon jeune âge.

DAVID. — « Quel est celui qui vient, que j'entends venir et que je ne vois pas? Au souffle de l'Eurus voici voler vers nous un nuage de poussière. Mais déjà ce nuage se dissipe, et les milliers d'armures qu'il cachait dans son sein resplendissent. Semblable à une tour, voici Saül, la tête entourée d'un bandeau étincelant. Le sol retentit du bruit des armes et du pas des destriers. Les cris de guerre font retentir la terre, l'onde et le ciel. Saül approche, terrible et puissant. Chars de guerre, fantassins, cavaliers, il bouleverse tout. La frayeur glace les membres de quiconque l'aperçoit, et par les yeux de Saül Dieu répand l'épouvante.

« Fils d'Ammon, qu'est devenue votre coupable audace? Que sont devenus vos mépris et les insultes

que vous adressiez au peuple de Dieu? Voici que la plaine immense est trop petite pour vos cadavres, et nous ferons une moisson sanglante de vos têtes fauchées. Voilà où mène la croyance aux faux dieux. Mais une autre trompette guerrière mugit à mes oreilles. C'est encore le glaive de Saül qui s'abat sur la race d'Edom. Ainsi Moab, Soba et l'impie Amalech se dissipent comme la poussière des chemins. Et Saül, comme un torrent printanier, couvre tout de ses flots, et arrache et bouleverse... »

SAUL. — Oui, c'est bien là ma jeunesse qui pousse son cri, et du bord de la tombe me convie de nouveau à la gloire. Je crois revivre mes années de vaillance... Mais que dis-je? hélas! à quoi bon me lancer le cri de guerre? Pour le vieillard il n'y a plus que l'oubli, la paix, le repos...

DAVID. — Chantons la paix: « Fatigué, mourant de soif, le champion de Dieu s'assied au bord du ruisseau natal, sous l'ombrage vivifiant des lauriers qu'il avait rêvés. Sa douce progéniture lui offre de quoi se restaurer, et se plaint de le voir si épuisé, mais se réjouit de son retour, et chacun pleure, tendrement, doucement, plus doucement qu'on ne saurait dire.

« Une de ses filles délie la courroie du casque étincelant ; sa femme se glisse vers lui et l'embrasse ; une autre fille enlève la poussière qui souille son auguste front, avec l'eau pure d'une source ; une autre répand sur lui un nuage de fleurs odorantes ; une autre arrose de ses larmes ses vénérables mains ; la dernière se lamente que les autres en fassent plus qu'elle-même.

« Les garçons, de leur part, se dépensent à un autre travail. En attendant l'heure où il pourra le porter lui-même, l'un des fils nettoie et polit le glaive sanglant de son père ; un autre fils dit avec l'accent de l'envie :

« Quand serai-je capable de brandir ce javelot ? Mon « bras est encore trop faible. » Et le troisièmefils, pour s'amuser, se cache tout entier derrière le bouclier.

« Une larme de joie perle sur les cils du roi, car il est l'âme de tous ses aimables enfants, et il le sait.

« Oh que la paix est belle ! et qu'agréable est le séjour qu'environnent un amour si sincère, une foi si naïve !

« Mais déjà le soleil se couche ; les zéphyrs se taisent ; au paisible sommeil le roi s'abandonne... »

SAUL. — Beaux enfants ! Heureux père ! Douce paix du cœur ! Je ne sais quel charme s'insinue dans mes veines... Mais que prétends-tu, David ? Avilir Saül en le plongeant au sein des délices domestiques ? Ne serais-je plus qu'une armure rouillée ?

DAVID. — « Le roi dort, mais les songes du vaillant font passer devant ses yeux milles fantômes effrayants... Voici le tyran qu'il a vaincu et transpercé...ombre horrible, mais désormais inoffensive. Puis, éblouissant comme l'éclair, voici son glaive qui ne fait grâce à personne et traite le brave comme le lâche.

« Ainsi la forêt ne retentit pas toujours du rugissement du lion ; le lion lui aussi s'abandonne parfois au sommeil ;

« Mais le silence de l'antre écarté ne rend pas le courage au troupeau ni le calme au berger, car celui-ci n'ignore pas que le fauve se prépare à de nouveaux et plus horribles carnages.

« Le roi s'éveille ; il appelle aux armes. Qui l'a osé défier ?

« Je vois une traînée de feu qui pénètre au cœur des escadrons ennemis. Je vois les armes des Israélites toutes dégouttantes du sang noir des infidèles. La foudre tombe, et la pierre que lance la fronde va moins vite à son but que le fer destructeur que brandit le guerrier

souverain. D'un vol impérieux un aigle altier vient étendre au-dessus de lui ses ailes imposantes et sonores pour l'aider à détruire ces hommes impies qui, dans les faux temples, honorent comme des dieux de viles images. Et moi, je le suis de loin ; je poursuis le Philistin ; je le serre de près, je le terrasse, je l'anéantis et je fais assez voir que le peuple d'Israël a deux grandes épées dans son armée. »

SAUL. — Qui donc se vante ici? Y a-t-il au camp d'Israël une autre épée que la mienne? que cette épée que je tire du fourreau? C'est un impie... qu'on le tue! Périsse qui méprisa mon glaive!

MICOL. — Ciel ! arrête-toi...

JONATHAS. — Père, que fais-tu ?

DAVID. — Malheureux roi!

MICOL. — Fuis, David ! Nous avons peine à le retenir; fuis!

SCÈNE V

JONATHAS, SAUL, MICOL

MICOL. — Père chéri, arrête-toi.

JONATHAS. — Arrête-toi.

SAUL. — Qui me retient ? Qui ose ? Où est mon épée? Qu'on me la rende !

JONATHAS. — Viens avec nous, mon père ; je ne te laisse point aller plus loin. Vois, personne n'est avec tes enfants; reviens avec nous vers ta tente : tu as besoin de repos. Viens ; que ta colère prenne fin ; tu es avec tes enfants.

MICOL. — Ils seront toujours près de toi.

ACTE IV

SCÈNE I

JONATHAS, MICOL

MICOL. — Dis-moi, Jonathas, mon mari peut-il retourner à la tente de mon père?

JONATHAS. — Non ; Saül n'a pas fait sa paix avec lui, bien qu'il ait repris possession de lui-même ; la jalousie l'a mordu au cœur ; il faudra du temps pour le guérir. Va retrouver ton mari et ne t'éloigne pas de lui.

MICOL. — Hélas ! qui est plus malheureuse que moi?... Je l'ai si bien caché que personne ne saurait le découvrir ; je vais donc vers lui.

JONATHAS. — Ciel ! voici de nouveau notre père ; il est tout agité.

MICOL. — Malheureuse que je suis ! Que lui dire ? Je veux éviter sa rencontre.

SCÈNE II

SAUL, JONATHAS, MICOL

SAUL. — Qui fuit à mon approche ? Toi, femme. ?

MICOL. — Seigneur...

SAUL. — Où est David ?

MICOL. — Je ne sais.

SAUL. — Tu ne sais ?

JONATHAS. — Père...

SAUL. — Qu'on aille le chercher et qu'on le traîne ici.

MICOL. — Moi ? que je le cherche ? Et où ?

SAUL. — Le roi t'a parlé et tu n'as pas encore obéi !

SCÈNE III

SAUL, JONATHAS

SAUL. — Jonathas, m'aimes-tu ?

JONATHAS. — Oh ! mon père, je t'aime,... mais ta gloire aussi m'est chère, et c'est pourquoi, dans la mesure où un fils le peut faire, je m'oppose à tes violentes injustices.

SAUL. — Tu retiens souvent le bras de ton père, mais ce fer que tu m'empêches de plonger dans le cœur d'autrui, tu le plonges dans le tien. Sauve ce David, sauve-le, mais dans peu, il sera... N'entends-tu pas dans ton cœur une voix qui crie : « David sera roi » ? Eh bien, ce David, qu'il meure avant d'être roi !

JONATHAS. — Et toi, n'entends-tu pas dans ton cœur une voix terrifiante, celle de Dieu qui te dit : « David est celui que je chéris ; il est l'homme du Seigneur » ? Chacune de ses actions ne te le fait-elle pas voir ? La cruelle jalousie d'Abner ne garde-t-elle pas le silence dès qu'il paraît ? Et quand tu reprends possession de toi-même, ne vois-tu pas au seul aspect de David tes soupçons se dissiper comme neige au soleil ? Et quand l'esprit malin s'insinue en toi, crois-tu que ce soit moi qui retienne ton bras ? Non ; c'est Dieu. A peine ton glaive toucherait-il sa poitrine que tu te sentirais contraint de le remettre au fourreau ; tu te jetterais à ses pieds en pleurant et plein de repentir, car tu n'es pas un impie.

SAUL. — Tu dis la vérité, mon fils. Ce David est pour moi un mystère. Dès que je le vis à Ela, il plut à mes yeux ; jamais il ne plut à mon cœur, et quand je me sens prêt à l'aimer je sens aussi comme une haine implacable qui m'éloigne de lui ; je souhaite sa mort, et dès que je

le vois il me désarme et m'émerveille au point que je ne suis plus rien auprès de lui... Ah! c'est là, je le vois bien, une punition divine. Je commence à te connaître, ô main redoutable... Mais quoi ? où vais-je chercher la cause de mon trouble ? Je n'ai jamais offensé Dieu ; ce sont ses prêtres dont la vengeance me poursuit. David a assisté a Rama aux derniers moments de Samuel ; il a recueilli les paroles suprêmes de cet implacable vieillard. Qui sait si Samuel n'a pas versé sur la tête de David l'huile sainte dont il oignit jadis mon front ? Le félon ! Mais peut-être sais-tu cela ? Ah! oui, tu le sais, parle.

JONATHAS. — Mon père, je ne le sais pas ; mais à supposer que ce fût vrai, ne devrais-je pas aussi bien que toi m'en tenir pour offensé? Ne suis-je pas ton fils aîné? N'est-ce pas moi que tu destines à te succéder au trône ? Et donc, si je ne me plains pas, qui aurait le droit de se plaindre ? David l'emporte de beaucoup sur moi en courage, en vertu, en prudence, en toutes choses, et plus il a de valeur, plus je l'aime. Si Celui qui donne et ôte les royaumes donnait ce royaume à David, ne serait-ce point la preuve qu'il en est plus digne que moi, et qu'il l'appelle à de grandes destinées ? Toutefois, je te jure qu'il a toujours été sujet fidèle et fils loyal. Laisse à Dieu l'avenir : c'est son affaire, et que ton cœur ne s'endurcisse pas contre Dieu, contre la vérité ! Si ce n'est pas la volonté divine qui s'exprimait par la bouche de Samuel, comment un vieillard infirme et moribond aurait-il pu tant faire pour David ? Ce mélange de haine et de vénération que sa présence t'inspire, ces agitations où te jette le seul mot de bataille, ces craintes que tu ignorais jadis ; d'où cela vient-il, Saül ? Le pouvoir d'un homme suffit-il à l'expliquer ?

SAUL. — Que dis-tu, Jonathas? Est-ce là parler en fils de Saül? N'as-tu vraiment aucun souci du trône? Ignores-tu du moins les droits cruels de celui qui s'en empare? Celui qui usurpera mon sceptre détruira ma famille, la déracinera. Tes frères, tes enfants, toi-même... Mon nom sera anéanti. O soif de régner, de quoi n'es-tu pas capable ? Pour régner, le frère tue son frère, la mère ses enfants, la femme son mari, le fils son père. Le trône est un abîme de sang et d'impiété.

JONATHAS. — Et comment l'homme pourrait il se défendre contre le glaive de Dieu? Ni les prières ni les menaces ne peuvent retarder le courroux du Tout-Puissant ; il brise l'orgueil du superbe ; il passe légèrement et sans peser sur la tête des humbles.

SCÈNE IV

SAUL, JONATHAS, ABNER, ACHIMÉLECH, SOLDATS

ABNER. — O roi, si je reparais devant toi avant d'avoir fait couler à flots le sang de l'ennemi, ce n'est point sans une grave raison. David, le brave, le vaillant, sur qui repose tout l'espoir de la victoire, David est introuvable. Une heure à peine nous sépare du moment fixé pour la bataille; écoute : frémissants d'impatience, nos ardents guerriers font retentir les airs de leurs cris, et la terre résonne sous le sabot ferré de nos fougueux destriers; ce ne sont que hurlements, hennissements; les heaumes et les glaives resplendissent; c'est une clameur à donner du courage au plus poltron... Et David? Où est David? Qui a vu David ? Or sais-tu qui j'ai trouvé dans le camp à la place de David ? Le ciel vraiment m'a bien servi; j'ai trouvé ce personnage qui se drape dans la robe éclatante du prêtre. Parmi ceux de la tribu de Benjamin

il avait été se cacher tout tremblant. Le voici ; il te dira sans doute le noble motif qui lui a fait chercher les périls d'une bataille.

ACHIMÉLECH. — Oui, j'en dirai le motif, si toutefois la colère du roi...

SAUL. — La colère du roi? Pour parler de ma colère, impie, c'est donc que tu la mérites. Mais qui es-tu? Il me semble que je te connais. Tu fais partie de cette troupe orgueilleuse de voyants qui a son siège à Rama?

ACHIMÉLECH. — Je suis revêtu de l'éphod. Je suis le successeur du saint Aron dans le ministère auquel Dieu m'a appelé après bien d'autres vénérables prêtres. Je suis le gardien de l'arche à Nob. L'arche sainte de l'alliance se trouvait autrefois au milieu du camp ; mais aujourd'hui c'est déjà trop que le ministre de Dieu s'y fasse voir, même furtivement. Là où Saül commande, le prêtre est une marchandise étrangère. Et pourtant il est chez lui là où combat Israël! du moins si la victoire est en Dieu comme elle le fut toujours. Tu ne me connais pas ? Faut-il s'en étonner ? Et te connais-tu toi-même ? Tu as détourné tes pas du chemin qui mène au Seigneur, tandis que moi, je me tiens dans le tabernacle, là où réside Dieu lui-même. Et depuis combien de temps n'y a-t-on pas vu Saül ? Je me nomme Achimélech.

SAUL. — Ce nom sonne mal ; c'est celui d'un traître. Je te reconnais maintenant. Tu te montres à moi au bon moment. N'es-tu pas l'homme qui offrit un asile à David exilé, le mit à l'abri, le nourrit, le fit échapper et lui donna des armes ? Et quelles armes ? Le glaive du Philistin, glaive consacré, suspendu dans le tabernacle, et que tu décrochas d'une main profane. Tu en ceignis le perfide ennemi de ton maître, de ton roi. Ah ! félon ! tu viens dans mon camp pour trahir. Qui pourrait en douter ?

Achimélech. — Oui, je viens pour te trahir, puisque je viens demander à Dieu, qui ne saurait te l'accorder à toi, la victoire pour tes armes. Oui, je suis celui qui tendit à David une main secourable. Mais ce David dont tu parles n'a-t-il pas épousé la fille de son roi ? N'est-il pas le plus brave de ses défenseurs ? le plus beau, le plus humain, le plus juste des fils d'Israël ? N'est-il pas, à la guerre, l'homme qui fait ta force et ton audace, et en temps de paix, dans ton palais, le maître de ton cœur par ses chants ? Il est l'amour des jeunes filles, la joie du peuple, la terreur de l'ennemi. Tel est l'homme que je sauvai. Et toi-même, Saül, ne viens-tu pas de lui rendre ses anciens honneurs, de le choisir pour diriger le combat, pour ramener la victoire dans ton camp et chasser de ton cœur la crainte de la déroute, que Dieu y a mise ? Si tu me condamnes, tu te condamnes donc toi-même du même coup.

Saul. — Et d'où tirez-vous donc votre pitié, vous autres, prêtres impies, cruels et toujours altérés de sang ? Samuel trouvait que j'avais commis un grand crime en ne massacrant pas le roi amalécite que j'avais fait prisonnier dans le combat ; c'était un grand prince, brave, audacieux, et qui prodiguait son sang pour son peuple. Malheureux roi ! On le traîna à mes pieds, chargé d'entraves ; il gardait dans sa défaite une noble fierté ; il n'était ni insultant, ni suppliant. Le cruel Samuel le jugea un homme sans cœur et par trois fois, de sa main de prêtre, plongea le poignard dans cette poitrine désarmée. Voilà, lâches que vous êtes, les combats que vous livrez ! En revanche, quiconque ose lever des yeux hardis contre son souverain, trouve en vous un appui, un refuge, un bouclier. C'est que vous avez au cœur bien d'autres soucis que ceux de l'autel. Qui êtes-vous donc ? Qui êtes-vous ? Des gens mal nés et mal dégrossis,

qui se moquent dans l'ombre des périls que nous courons, et qui, parce qu'ils sont revêtus d'une pacifique robe de lin, prétendent nous dominer, nous qui peinons sous nos lourdes cuirasses, et qui, dans le sang, la terreur et la mort, vivons des jours horribles pour défendre nos femmes, nos enfants, et pour vous défendre vous-mêmes ! Après cela, poltrons et couards, hommes qui ne valez pas des femmes oisives, vous prétendez avec votre verge et vos chants étudiés diriger et nos glaives et nous-mêmes !

ACHIMÉLECH. — Et toi-même, qui donc es-tu ? Tu es le roi de la terre, mais qui es-tu devant Dieu ? Rentre en toi, Saül ; tu n'es qu'une poussière couronnée. Pour moi, je ne suis rien par moi-même ; mais je suis la foudre, je suis l'orage, je suis la tempête dès que Dieu descend en moi, ce grand Dieu qui te créa et dont un seul regard suffit pour t'anéantir. Tu as tort de te faire l'avocat du roi Agag et de le suivre, dans la voie de l'impiété. Quel peut être le châtiment d'un prince impie, sinon celui que lui réserve le glaive de l'ennemi ? Un glaive transperce-t-il si le Seigneur ne l'a ordonné ? Dieu grave ses vengeances sur le marbre et il en confie l'exécution à Israël et aussi au Philistin. Tremble, Saül ; là-haut déjà, au sein d'une nuée épaisse, je vois l'ange de la mort prêt à s'envoler sur ses ailes de feu ; je le vois tirer déjà d'une main son épée vengeresse et de l'autre saisir les cheveux blancs de ta tête impie ; tremble, Saül. Et vois qui te mène à la mort. C'est cet Abner, frère de Satan, qui fait pénétrer des soupçons dans ton cœur de vieillard, et qui d'un roi guerrier fait moins qu'un enfant. Et dans ta folie tu écartes le vrai soutien de ta maison. Ah ! où est la maison de Saül ? Il l'a établie sur l'onde, et voici : elle croule, elle tombe, elle redevient poussière, elle n'est plus...

SAUL. — Tu prophétises mes malheurs, Achimélech, mais tu oublies d'annoncer les tiens. Tu n'as pas songé, avant de venir au camp, que tu y trouverais la mort ; mais je te le prédis, et Abner te le fera voir. Va, mon fidèle Abner ; change toutes les dispositions de combat que David a ordonnées ; car son plan cache certainement une trahison. On livrera bataille demain au point du jour : je veux que le soleil dans la pureté du matin soit le témoin de ma vaillance guerrière. C'était, je le vois bien, par méchanceté que David avait choisi l'heure où l'astre se couche : il voulait par là signifier à l'ennemi que mon bras n'a plus de vigueur. Mais on verra qu'il s'est trompé. Tes menaces, Achimélech, font renaître toutes mes ardeurs belliqueuses. Demain, dès la première heure, je commanderai l'armée ; la journée tout entière suffira à peine au massacre que je ferai. Abner, qu'on ôte de ma vue cet homme et qu'il périsse.

JONATHAS. — Oh ciel ! mon père, que fais-tu ?

SAUL. — Tais-toi ; qu'on l'égorge, et que son sang vil retombe sur les Philistins.

ABNER. — Il touche à l'heure de la mort.

SAUL. — Une seule victime ne suffit pas à ma vengeance. Porte ma fureur jusqu'à Nob, Abner, et qu'elle anéantisse les bêtes de somme et les serviteurs ; qu'elle livre au feu les mères et les enfants et les demeures. Qu'elle immole, détruise, et disperse au vent toute cette race impie. Tes prêtres pourront désormais dire avec raison : « Il y a un Saül. » Vous avez trop souvent provoqué mon bras, et jamais il ne frappait, et c'est pourquoi vous le méprisiez.

ACHIMÉLECH. — Je mourrai en homme juste ; aucun roi ne peut m'ôter cette liberté ; aussi la mort me sera douce et glorieuse. Quant à la vôtre, Dieu en a depuis longtemps fixé l'heure irrévocable : vous périrez, Abner

et toi, lâchement, d'un coup d'épée, et non sur le champ de bataille, non de la main d'un ennemi. Et maintenant allons. Par ma voix Dieu a fait entendre à l'impie ses derniers avis, et l'impie s'est montré sourd ; j'ai rempli toute ma charge ; j'ai bien employé ma vie.

SAUL. — Qu'il disparaisse ! Qu'on le mène à la mort ; à une mort cruelle... et longue !

SCÈNE V

SAUL, JONATHAS

JONATHAS. — Ah! malheureux roi ! Pauvre égaré, que fais-tu ? Arrête...

SAUL. — Tais-toi ; je te le dis pour la seconde fois. Es-tu un guerrier ? Es tu mon fils ? Es-tu le vaillant d'Israël ? Va ; retourne à Nob ; et là prends la place de cet homme, car tu mérites de vivre dans la paresse du lévite et non au milieu du tumulte de la guerre et des angoisses royales...

JONATHAS. — A tes côtés, sur le champ de bataille, j'ai fait périr plus d'un ennemi ; mais le sang que tu verses aujourd'hui est le sang d'un prêtre, non celui d'un Philistin. Je te laisse tout seul livrer une bataille si impie.

SAUL. — Je suis tout seul à la hauteur de toutes les batailles. Lâche, tu viendras demain au combat à l'heure la plus tardive ; moi seul je serai là... Un Jonathas ? Un David ? A quoi bon ? C'est Saül qui commande.

JONATHAS. — Je combattrai auprès de toi ; et puissé-je mourir à tes yeux avant de voir se réaliser la menace qui est suspendue sur toi !

SAUL. — Et quelle menace ? La mort ? Mourir sur le champ de bataille, c'est la mort d'un roi.

SCÈNE VI

MICOL, SAUL, JONATHAS

SAUL. — Toi? Sans David?

MICOL. — Je ne puis le retrouver.

SAUL. — Je saurai le trouver.

MICOL. — Il est loin sans doute ; il échappe à ta colère.

SAUL. — Ma colère a des ailes ; elle le rejoindra. Gare à lui s'il se présente à l'heure du combat! Gare à lui si à l'heure de la victoire tu ne le traînes pas à mes pieds.

MICOL. — Ciel!

JONATHAS. — Mon père!

SAUL. — Je n'ai plus d'enfants... Cours au plus vite, Jonathas, au milieu des bataillons! Et toi, Micol, cherche David et trouve-le.

MICOL. — Ah ! mon père, avec toi du moins...

SAUL. — Point de paroles!

JONATHAS. — Mon père! que je combatte loin de toi?

SAUL. — Oui, loin de moi; loin de moi vous tous. Vous me trahissez à l'envi ; vous êtes tous des perfides. Allez-vous-en, je le veux; allez-vous-en, je vous l'ordonne.

SCÈNE VII

SAUL

SAUL. — Me voilà seul ; seul avec moi-même. Ah ! malheureux roi! c'est de moi seul que je ne crains rien.

ACTE V

SCÈNE I

DAVID, MICOL

MICOL. — Sors, ô mon époux, viens ; le nuit est déjà bien avancée. Entends-tu la rumeur du camp ? On se battra à l'aube. Autour de la tente de mon père tout est est silencieux. Vois, le ciel lui-même favorise ta fuite ; la lune se meurt et un nuage noir cache ses derniers rayons. Allons, personne ne nous surveille ; partons ; suivons cette crête et que Dieu nous accompagne.

DAVID. — O ma femme ! ô le meilleur de mon âme ! pendant qu'Israël se prépare au combat, tu veux que David se prépare à la fuite ! Et après tout qu'est-ce donc que mourir ? Je reste ; que Saül me tue s'il le veut, pourvu qu'auparavant j'aie massacré une foule d'ennemis !

MICOL. — Tu ne sais pas que mon père a déjà commencé, dans sa colère, à se baigner dans le sang ? Achimélech, que l'on a trouvé ici, meurt victime de sa fureur.

DAVID. — Que me dis-tu ? Il a tourné son glaive contre des prêtres ! Ah ! malheureux Saül...

MICOL. — Ce n'est pas tout ; il a ordonné à Abner de faire diriger contre toi les armes de nos soldats, si par hasard tu paraissais au combat.

SAUL. — Et mon fidèle Jonathas souffre cela ?

MICOL. — Et que peut Jonathas ? Il a éprouvé, lui aussi, la colère paternelle. Et, désespéré, il court au combat pour y trouver la mort. Tu le vois bien, David, tu ne saurais demeurer ici ; il faut céder ; il te faut t'en aller au loin et attendre ou que Saül ait changé de cœur ou qu'il ait succombé à la vieillesse. Ah ! père cruel ! C'est toi qui

forces ta malheureuse fille à souhaiter ta mort... Mais non, je ne la souhaite pas : vis, vis heureux si tu le peux ; il me suffi, pour être heureuse, de demeurer toujours avec mon époux. Viens, David, partons.

DAVID. — Qu'il m'en coûte d'abandonner le combat! Une voix inconnue crie dans mon cœur : « Elle est venue la journée redoutable pour Israël et pour son roi. » Ah ! puissé-je... Mais non ; ici fut répandu le sang innocent de prêtres sacrés : le camp est souillé, le sol est impur. Dieu en a horreur. David ne peut plus combattre ici. Je suis donc obligé de céder à ta crainte et à ton adroit amour. Mais toi, cède au mien. Laisse-moi partir seul.

MICOL. — Que je t'abandonne ! Tiens, je m'accroche à tes vêtements... Je ne me sépare plus de toi, non, jamais.

DAVID. — Écoute-moi. Tu ne peux marcher aussi vite que moi : je dois fouler d'un pas rapide d'affreux sentiers tout pleins de roches et de branches ; il le faut bien puisque tu veux que je me mette en sûreté. Comment tes pieds délicats pourraient-ils supporter une pareille épreuve? Pourrais-je te laisser en chemin? Tu le vois, ton dévouement me trahirait bien vite ; on nous ramènerait tous les deux devant un roi dont nous craignons la colère... Oh ciel ! rien que d'y penser, je frémis... Et puis admettons que nous ayons pu fuir : puis-je t'enlever à ton père malade et souffrant ? Le voici hors de son palais, au milieu des angoisses de la guerre : il faut quelque tendresse à ce vieillard affligé. Reste ici pour calmer sa douleur, essuyer ses larmes, modérer sa fureur. Seule tu sais l'apaiser ; seule tu peux le servir, seule tu lui conserves l'existence. Il veut ma mort, et moi je le veux sain et sauf, heureux, victorieux... Pourtant aujourd'hui je tremble pour lui... Avant d'être ma femme, tu fus sa fille ; il ne faut pas que ton amour pour moi te fasse oublier ton devoir. Si je

me mets en sûreté, que te faut-il de plus? N'abandonne pas ton père, qui est déjà assez éprouvé. Dès que j'aurai trouvé une retraite, je te le ferai savoir, et dans peu de temps, je l'espère, nous nous réunirons. Il m'en coûte de me séparer de toi ; tu le sens bien... Et pourtant... hélas ! comment faire ?

MICOL. — Hélas! il faut donc que je te perde encore ? que je te laisse retourner tout seul à tes peines d'hier, à ta vie errante, aux dangers, aux grottes solitaires ? Si du moins j'étais avec toi, j'allégerais tes maux... en les partageant.

DAVID. — Je t'en prie au nom de notre amour, et s'il le faut, je t'ordonne — autant, du moins, que puisse ordonner un mari aimant — je t'ordonne de ne pas me suivre. Tu ne pourrais le faire sans me nuire. Mais si Dieu veut que j'échappe, ne tardons plus ; l'heure s'avance : du pavillon royal quelqu'un pourrait nous épier et nous dénoncer. Je connais à fond ces montagnes : je suis sûr d'échapper à qui que ce soit. Donne-moi ton dernier baiser : que Dieu soit avec toi, et reste avec ton père jusqu'à l'heure où il plaira au ciel de te rendre ton époux.

MICOL. — Le dernier baiser ? Et tu veux que je ne meure pas ? Je sens qu'on m'arrache le cœur.

DAVID. — Et moi ? Mais retiens tes larmes. Et toi, Dieu puissant, donne des ailes à mes pieds !

SCÈNE II

MICOL

MICOL. — Il fuit... O ciel ! je le suivrai... Mais quelles chaînes de fer me retiennent au sol? Je ne puis avancer... Il disparaît... A peine puis-je me tenir debout, bien loin de pouvoir le suivre. Je le perds une seconde fois. Qui sait

quand je le reverrai? Pauvre femme! Et tu es une épouse... Ton mariage fut-il un mariage? — Non, non, je ne reste plus auprès d'un père cruel. Je veux te suivre, ô mon époux! — Mais si je le suis, je le tue; ce n'est que trop certain. Comment dissimuler la trace de mes pas qui suivront si lentement sa course rapide?... Mais quel bruit s'élève du camp? Un bruit d'armes, il me semble? Oui, c'est bien cela, le bruit s'accroît; les trompettes font entendre aussi un appel étouffé... Et j'entends le sabot des destriers... Oh ciel! qu'arrive t-il? La bataille avant le lever du jour? Saül ne l'a pas ordonné ainsi. Qui sait? Mes frères... mon Jonathas sont peut-être en danger... Mais voici que des plaintes, des hurlements, des gémissements profonds sortent de la tente royale. Malheureux père! courons vers lui... Que vois-je? Il vient... c'est lui... Quel air il a?... Ah! mon père...

SCÈNE III

SAUL, MICOL

SAUL. — Ombre irritée, effrayante... arrête!... laisse-moi... Vois, je me prosterne à tes pieds... Ah! où fuir?... où me cacher?... Ombre cruelle, terrible, calme-toi... Mais elle est sourde à mes prières; elle me poursuit... Ouvre-toi, ô terre! engloutis-moi tout vif... Ah! que cette ombre terrible ne me transperce pas de son regard affreux!

MICOL. — Et qui fuis-tu? Personne ne te poursuit... Mon père, ne me vois-tu pas? ne me connais-tu plus?

SAUL. — Prêtre vénérable, saint prêtre, tu veux donc que je m'arrête ici? O Samuel, toi qui fus mon vrai père, tu l'ordonnes? Eh bien, voici : je me prosterne devant tes ordres souverains... C'est toi qui de ta main plaças la couronne sur ma tête; c'est toi qui lui donnas son lustre; tu la dépouilles de ce lustre; tu la foules aux

pieds... Mais je vois déjà, suspendu sur mon front, le glaive de feu, le glaive du Dieu effrayant... O toi qui le peux, détourne-le, je te prie, sinon de ma tête, du moins de celle de mes enfants... ils sont innocents du crime de leur père...

MICOL. — O lamentable état! jamais je n'ai rien vu de semblable. Ce que tu crois voir n'existe pas, mon père; tourne tes yeux vers moi...

SAUL. — O joie! La paix est sur ton visage, Samuel. Tu accueilles donc mes prières, cruel vieillard? Mais je ne cesserai de me prosterner à tes pieds avant que tu n'aies soustrait mes enfants aux coups du Dieu vengeur. Quelles paroles prononces-tu? « David, dis-tu, était aussi ton enfant, et cependant tu l'as persécuté, tu voulais sa mort. » Oh! quel reproche tu me fais! Arrête! suspends ta colère! Où est David? Qu'on me le cherche! qu'il revienne! qu'on me fasse périr à sa place et qu'il règne à la mienne! Qu'il soit pitoyable à mes enfants et qu'il règne! Mais tu es inexorable! Ton œil est injecté de sang; ton épée est une lame de feu; ton bras est une flamme, et la flamme jaillit de tes larges narines et tu la souffles sur moi?... Elle me touche; elle me consume. Ah! où fuir?... De ce côté...

MICOL. — Ah! ne pourrai-je donc te retenir et te rendre le sentiment de la réalité? Écoute-moi... tu es...

SAUL. — Je ne puis fuir; car voici devant moi un immense fleuve de sang... et sur les deux rives, horreur! des monceaux de cadavres tout frais... la mort est partout de ce côté. Où aller? Que vois-je? Qui êtes-vous?... « Nous sommes les enfants d'Achimélech... Je suis Achimélech... Meurs, Saül, meurs. » — Quels cris! Oui, je le reconnais: il dégoutte de sang et il boit mon sang... Mais qui me saisit par derrière et m'arrache les cheveux? — Toi, Samuel? — Qu'a-t-il dit? Que nous l'aurons tous rejoint

tout à l'heure... Oui, Samuel, je vais être avec toi, mais moi seul ; mes enfants... Où suis-je ? Toutes les ombres ont disparu... Qu'ai-je dit ? Où suis-je? Que fais-je ? Qui es-tu ? Quel fracas résonne à mon oreille ? Il me semble que c'est un bruit de bataille... Pourtant il ne fait pas encore jour... Mais oui, c'est bien un bruit de bataille... Allons ! qu'on me donne mon casque, mon bouclier, ma lance ! qu'on apporte les armes, les armes du roi ! Je veux mourir, mais sur le champ de bataille.

MICOL. — Père, calme-toi... Ta fille...

SAUL. — Mes armes ! Je les veux ; si tu es ma fille, obéis-moi. Ma lance, mon casque, mon bouclier, ce sont là mes enfants.

MICOL. — Je ne te lâche pas...

SAUL. — Le bruit des trompettes augmente... Marchons. Mon glaive me suffit. Éloigne-toi ; laisse-moi ; obéis. Je cours au combat ; j'y trouverai la mort que je cherche.

SCÈNE IV

SAUL, MICOL, ABNER ; QUELQUES SOLDATS FUGITIFS

ABNER. — Malheureux roi ! Où cours-tu ? Oh l'horrible nuit !

SAUL. — Mais pourquoi la bataille ?

ABNER. — L'ennemi nous a attaqués à l'improviste ; nous sommes en pleine déroute...

SAUL. — En pleine déroute ?... Et tu vis encore ?... Traître !

ABNER. — Oui, je vis encore, et c'est pour te sauver. Les Philistins nous débordent de ce côté ; il faut esquiver leur premier choc. Le jour va luire. Je vais te conduire là-haut, en sûreté, au milieu d'un petit nombre des miens.

SAUL. — Tu veux que je vive quand mon peuple succombe ?

MICOL. — Viens... le tumulte s'accroît; la rumeur approche...

SAUL. — Jonathas... mes enfants... sont-ils aussi en fuite? M'abandonnent-ils?

ABNER. — Ciel! Tes enfants... non; ils n'ont pas fui... Ah! les malheureux...

SAUL. — Je t'entends... ils sont morts...

MICOL. — Mes frères!

ABNER. — Tu n'as plus de fils...

SAUL. — Que me reste-t-il? Toi seule, ma fille, et tu ne m'appartiens pas... Mais je suis préparé depuis longtemps à toute extrémité. L'heure est venue ; Abner, voici mon dernier ordre : veille à la sûreté de ma fille.

MICOL. — Non, mon père; je m'attache à ton corps; l'ennemi ne frappera point une femme...

SAUL. — Ma fille!... Ne dis plus un mot; ne me fais pas pleurer. Un roi vaincu ne pleure pas. Abner, sauve-la... va... mais si jamais elle tombait aux mains des Philistins, ne dis pas qu'elle est la fille de Saül; dis-leur plutôt qu'elle est la femme de David; ils la respecteront... Va... vole...

ABNER. — Si j'ai encore quelque vaillance, je la sauverai, je te le jure... mais toi...

MICOL. — Mon père! je ne te quitte pas...

SAUL. — Si; je l'ordonne : je suis encore roi... Mais voici les Philistins... Vole, Abner ; entraîne-la de force...

MICOL. — Père... est-ce pour toujours?

SCÈNE V

SAUL

SAUL. — Mes enfants!... Je fus père. — Te voilà seul, ô roi! De tant d'amis, de tant de serviteurs il ne t'en reste plus un seul! Dieu terrible! ton courroux est-il satisfait? — Mais toi, tu me restes, ô mon glaive; tu m'es fidèle; tu me rendras le suprême office... viens. — J'entends les hurlements du vainqueur insolent... ses torches ardentes éblouissent mes yeux et mille épées étincellent... Philistin impie, tu me trouveras mort ici, mais du moins je serai mort en roi.

(Au moment où il se perce de sa propre épée, surviennent les Phitistins victorieux, avec des torches incendiaires et des glaives ensanglantés. Il courent vers Saül en poussant de grands cris. Rideau.)

EXTRAITS DU “ MISOGALLO ”

A l'Italie passée, présente et future.

Bien que ce petit ouvrage né pièce après pièce et au hasard des circonstances ne puisse jamais être qu'un assemblage informe de morceaux divers, il ne me semble pas toutefois indigne de t'être dédié, ô vénérable Italie. C'est pourquoi j'en fais l'hommage et à toi, Italie d'autrefois, matrone auguste qui fus si longtemps le sanctuaire de toute prudence et de toute vaillance humaine, et à toi, Italie d'aujourd'hui, Italie désarmée, divisée, avilie, esclave et débile, et à toi enfin, Italie future, à toi qui un jour ou l'autre dois indubitablement ressusciter, pleine de vertus, magnanime, libre et une : à vous toutes les trois ensemble, ô Italies, je veux m'adresser dans cette courte introduction.

Les haines qu'une nation nourrit contre une autre nation ayant toujours été et ne pouvant jamais être que les fruits inévitables des maux qu'elles se sont mutuellement faits ou dont elles se sont menacées l'une l'autre, ne sauraient donc être taxées d'injustice ou de lâcheté. Elles sont au contraire une part très précieuse de leur patrimoine, puisque seules elles ont été la cause de ces vrais miracles de la politique que nous admirons si fort dans les histoires.

Je ne m'attarderai point à donner de cette assertion une démonstration ennuyeuse et inutile. L'expérience et les faits parleront pour moi. Quand on aura donc admis que cette haine mutuelle est légitime et qu'elle protège et conserve l'individualité de peuples vraiment différents,

on accordera sans doute comme un point incontestable que la haine que tu nourris, ô Italie, contre les Français, sous quelque masque qu'ils se présentent à toi, devient la base fondamentale et unique de ton existence politique, quelle que doive être celle-ci. Aussi, tant qu'un tremblement de terre, ou un nouveau déluge, ou le heurt d'une comète n'auront point transformé ta structure, tant que, presqu'île étroite et montagneuse, tu t'allongeras entre tes deux mers, avec les Alpes pour couronne, tes bornes sont fixées par la nature, tu es *une*, malgré tout, et nonobstant que tu sois divisée et subdivisée en mille morceaux ; et tu dois être *une* toujours d'opinion et de sentiment, *une* pour haïr d'une haine immortelle et implacable ces barbares d'outre-monts qui t'ont toujours fait et te font encore les dommages les plus fréquents et les plus sanglants. Or, ces barbares dont je parle ont été certainement — et bien plus que les Germains — et sont encore les Français. Trois fois par siècle ils ont été poussés par leurs gouvernants incapables, irréfléchis et tyranniques, ainsi que par leur misère naturelle et l'excès de leurs vices, à cette besogne antisociale d'aller s'enrichir, à main armée, aux dépens des peuples voisins...

Étant donnée la situation géographique et politique qui est manifestement la tienne, ô Italie, quiconque t'enseignera à bien haïr tes ennemis naturels et constants, t'enseignera du même coup et te rappellera le plus saint de tes devoirs. Toutefois je ne me serais pas imposé cette tâche si j'avais été obligé, en t'enseignant la haine des Français, de t'enseigner aussi à les estimer tout en les craignant. Mais heureusement pour toi et pour moi, ces gens-là sont si haïssables sous tous les aspects que sans étude et sans effort, rien qu'en les peignant au vif, je puis aisément atteindre mon but et me trouver à l'abri

du reproche auquel on s'expose toujours quand on prêche la haine de qui que ce soit : ici en effet je n'enseigne que l'art de bien connaître.

Raisons de cet ouvrage (24 juin 1793).

Certes, je n'écrirai point en historien, d'abord parce que rien de ce que je vois ne mérite d'avoir une histoire, ensuite parce que je ne sens point dans mon cœur cette absence de passion qu'on dit nécessaire pour raconter avec vérité. Je suis d'ailleurs convaincu qu'un homme qui n'a point de passions ne peut rien faire d'achevé. Je veux bien supposer néanmoins que l'amour de la vérité devenant la passion qui anime l'historien, — à laquelle il faut joindre celle de la gloire, — celui-ci finisse par devenir parfait dans son art. Mais je laisserai à d'autres le soin de faire un récit historique des divers événements dont j'ai été en France le témoin oculaire, puisque je n'ai point été assez impassible pour les considérer d'un regard indifférent, encore qu'ils ne me touchassent point personnellement, ou fort peu et seulement dans mes intérêts pécuniaires ; et je suis sûr qu'aucun de ceux qui m'auront connu n'attribuera à cette perte la noble indignation que respire le présent ouvrage. La seule passion du vrai bien de l'humanité m'a obligé d'écrire sur ce que j'ai vu, et mon cœur a trouvé quelque satisfaction dans la douce espérance — peut-être trompeuse — d'être ainsi, un jour ou l'autre, utile aux gens de bien et nuisible aux méchants...

Depuis ma plus tendre jeunesse j'ai toujours senti en moi l'empire d'une passion indomptable pour la liberté civile qui m'était alors plus connue par je ne sais quel instinct naturel que par des notions venues du dehors. Avec les années, l'expérience, et grâce à une étude longue

et assidue des choses et des hommes, j'appris peut-être à la connaître véritablement et à l'apprécier raisonnablement. Semblablement, dès mes premières années je me sentis une extrême aversion naturelle à l'égard des Français en général, et surtout pour leur langue, pour leur attitude, leur style et leurs coutumes efféminées. Et avec l'âge aussi et l'expérience, et grâce à une étude rapide je parvins, en cherchant les causes de cette aversion invincible, à la décanter, à la rectifier, à la raisonner et à en faire une haine à perpétuité, haine infiniment précieuse pour moi et pour toute l'Italie, et qui avec le temps ne sera pas seulement utile à mon pays mais lui sera nécessaire.

Des philosophes, ou pour mieux dire, de ces égoïstes impassibles usurpant aujourd'hui le nom de philosophes, me disent, — je les entends, — qu'il n'y a rien de moins philosophique, de moins raisonnable qu'une haine générale qui embrasse une foule d'individus parmi lesquels il y en a nécessairement de toute espèce. Une semblable objection contient une part de vérité, mais elle n'est pas toute vraie. En lisant l'histoire des peuples d'autrefois, celle de leurs mœurs, de leur langue, de leurs lois, de leurs entreprises, on en vient à avoir pour eux de l'admiration en général, pour les uns de l'amour, de la haine et du mépris pour les autres : comment ce même effet — et plus marqué encore — ne serait il pas produit en nous par le spectacle d'une multitude quelconque d'hommes vivant sous nos yeux, et dont les actions, concordant entre elles pour la plupart, et les caractérisant sous un aspect ou sous un autre, nous les rendent nécessairement chers ou le contraire, ou méprisables ou nuls? Juger et sentir sont une seule et même chose; sans émotion point de jugement, puisque tout ce que nous voyons ou entendons doit causer en nous du plaisir ou

de la douleur, de l'admiration ou de la colère, ou de l'envie ou tout autre sentiment ; en sorte que le jugement s'appuie sur l'impression que nous avons éprouvée. Droit sera le jugement de ceux qui ont la passion de la droiture, et inique celui des gens mal nés. La haine est donc un sentiment dirigé contre le vice et qui n'est ni moins juste, ni moins naturel, ni moins sublime que ne le sont l'amour et l'estime qu'on a pour la vertu. Se professer incapable de haine équivaut à dire qu'on est incapable d'amour, ou encore à dire stupidement que les qualités dignes d'inspirer de l'amour font sur nous une impression vive et profonde, tandis que celles qui doivent être détestées n'en font aucune ou seulement fort légère.

J'en arrive à l'indication rapide des raisons qui m'ont fait aimer pour toujours avec transport la liberté civile et haïr avec transport les Français. Dans la vraie liberté civile, l'histoire du très petit nombre de peuples qui l'ont possédée m'avait fait voir que se trouvait contenue la plus grande possibilité pour l'homme d'acquérir la gloire la plus utile et la plus durable, de développer ses facultés intellectuelles, de voir à toute heure autour de lui des hommes véritables, plus heureux, plus hardis, meilleurs que les autres, d'avoir enfin des émules pour l'exercice de toutes les vertus. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer ici tous les biens qui découlent de la liberté, si du moins l'on entend le sens de ce mot : liberté, comme tout le monde devrait l'entendre et si ces syllabes sacro-saintes n'étaient souillées à chaque instant par la bouche impure d'affranchis corrompus et dévergondés. Car pour bien parler de liberté il faut avoir l'âme libre, être pur, juste, magnanime : autrement la liberté n'est plus que l'envie, la licence, une vengeance d'esclave.

J'expose maintenant les raisons pour lesquelles je méprise et abhorre les Français autant que j'aime et encense la liberté. Ce que nous aimons principalement dans les hommes en général, c'est le don de sentir fortement, car c'est la source de tout bien vraiment bon, comme aussi de tout mal bon (j'aurai en effet la témérité de coller au mal l'épithète *bon* lorsque le mal produit par des passions ardentes et élevées produit à son tour des effets sublimes). Ce que nous aimons encore dans les hommes, c'est la modestie jointe au savoir, l'humanité jointe à la valeur, la pudeur unie à la beauté, et autres unions semblables qui caractérisent le vrai mérite et font voir toute la différence qui sépare les médiocres des excellents, différence bien plus importante et plus difficile à percevoir que celle qui sépare les gens médiocres de ceux qui sont nuls. Je sais fort bien que les êtres que j'ai nommés plus haut sont rares, qu'aucune nation n'en possède beaucoup et que seuls les peuples libres se sont montrés tels et pour peu de temps; mais il ne sera pas moins vrai que la nation dont la totalité des habitants présente les qualités diamétralement opposées à celles que j'ai indiquées plus haut sera la moins aimée et la moins estimée, la moins aimable et la moins estimable. Or, les Français ont toujours paru être aux yeux de tous les autres Européens, et ils sont en effet arrogants, vaniteux et méprisants, excessivement prévenus sur leur propre mérite, ce qui justement montre qu'ils n'en ont pas. Mais les autres nations, les jugeant d'après leurs actions, comme le fait le temps lui-même, et non sur leurs paroles, les ont considérés comme les égaux dans certains arts de quelques-unes d'entre elles, les inférieurs dans beaucoup d'autres, et ne leur ont accordé la supériorité dans aucune, à l'exception de l'art du coiffeur, de la danse, de la cuisine et de la mollesse

féminine. Au reste ils sont inférieurs aux Allemands dans la guerre, ainsi qu'aux Suisses et aux Espagnols, du moins quand les chances sont égales ; inférieurs dans la marine et dans le commerce aux Anglais et aux Hollandais ; dans les sciences, dans la poésie et dans les beaux arts, inférieurs aux Italiens ; dans la politique intérieure, au-dessous de tous ; en somme, ils ne l'emportent sur aucun des autres peuples de l'Europe sinon par le nombre, et ils n'ont vraiment rien inventé, sinon dans un seul domaine où aucune autre nation ne les a imités ni ne le doit faire, et qui est l'art d'exécuter de très petites choses avec des moyens démesurés. D'ailleurs voit-on jamais un Français garder le maintien qui convient à son état, vivre d'acord avec sa fortune, se connaître soi-même et connaître les choses? Qu'un danseur parle de danse, il emploiera des termes dont à peine un Pompée se fût servi pour parler de la république. Par contre, si les législateurs français parlent de leur République au maillot, le danseur, le coiffeur, l'histrion percent dans leurs propos, et — ce qu'il y a de pis — mêlés à l'esclave et au bourreau. Les expressions les plus outrées et les plus réchauffées — je ne dirai pas les plus chaudes, — sont par eux répandues à profusion sur les matières les plus triviales, de telle sorte que si par aventure il se présentait un sujet sublime ils n'auraient plus de mots ni de figures pour en parler dignement. Ces exagérations froides et perpétuelles n'ont pas d'autre origine que leur peu de cœur et une chaleur de tête tout à fait artificielle. De là vient cette dégoûtante affectation qui se voit dans les gestes, dans la démarche, dans le maintien, dans les propos de leurs femmes ; de là aussi leur génie dressé et contraint à des rôles étudiés et à une continuelle récitation, cette façon de juger de tout sans rien savoir, de tout entreprendre, de prétendre à tout et de ne rien

finir; de là tant et tant d'*avortements* sans fin et qui frappent tous les yeux.

Que les Francais, dans leur généralité, soient tels que je viens de les peindre, je crois que nul ne peut le contester, si on en juge par les faits. Mais qu'il faille les abhorrer, cela peut-être ne paraîtra point nécessaire, puisqu'il suffit de les tourner en ridicule et de les mépriser. Qu'on songe pourtant à ceci : ils sont nombreux ; chaque Européen les rencontre à chaque pas qu'il fait ; directement ou indirectement ils exercent une influence sur tous les peuples de l'Europe, puisque, malheureusement pour l'Europe, ils en encombrent le milieu ; leurs *demi-notions* des choses qu'ils propagent pour le le malheur d'autrui gâtent, défigurent et perdent les véritables notions ; il faut donc bien joindre à la dérision et au mépris cette haine intense et sublime qui est due au vice ; cette haine qui doit égaler, et peut-être dépasser le tort qu'ils nous font ; cette haine enfin qui, versée goutte à goutte et avec méthode dans le cœur des peuples, peut en grande partie prévenir leur malheur commun.

Voilà pourquoi je me persuade que par la seule raison, et en se dégageant de toute passion — pour autant que le puisse une âme vivement éprise de la vérité, — tout cœur droit et libre doit justement abhorrer une nation dont les mauvaises mœurs ont, depuis cent ans et plus, répandu tous les genres de corruption dans les autres nations, et qui, aujourd'hui, y sème les germes d'une anarchie funeste et monstrueuse, greffée sur sa propre et naturelle pourriture, y propage les cruautés les plus inouïes et les pires scélératesses en même temps que le plus honteux esclavage ; je veux dire la domination des méchants et des va-nu-pieds sur ceux qui possèdent et sur les gens de bien.

Et donc, la liberté et les Français, ces deux objets auxquels par instinct naturel et par réflexion mûrie, et par une longue expérience, j'avais consacré mon amour et ma haine, se trouvent aujourd'hui réunis, du moins en apparence, et aux yeux des sots. Aussi, je me vois obligé, non pour donner satisfaction aux sots, mais pour imposer silence aux méchants et pour les confondre, de démontrer par les faits qu'on ne peut aimer la liberté ni la connaître sans abhorrer les Français, parce que ce sont deux noms et deux objets opposés l'un à l'autre, qui ne se sont jamais ajustés et ne s'ajusteront jamais. Si dans les circonstances actuelles j'avais gardé le silence, il aurait pu se faire qu'un jour quelque vil esclave habillé en homme eût supposé ou feint de supposer que je détestais en réalité cette liberté dont j'avais fait l'éloge; ou encore que je donnais mon approbation à la liberté souillée par les Français, ou enfin que je ne connaissais ni ceux-ci ni celle-là.

EXTRAITS DES SATIRES

EXTRAITS DE LA SATIRE VIII

Les Pédants.

— Et moi, je vous dis que le verbe *vagire* n'est pas autorisé par la Crusca ; Salvini a employé le participe *vagito*, mais *vagire* ne peut se dire ; c'est absolument défendu.

— Merci, maître Blutoir ; j'avais eu la démangeaison d'user de ce méchant verbe dans un sonnet pour mieux ridiculiser un vieillard tombé en enfance.

— Il est heureux pour vous que vous m'en ayez parlé quand il était encore temps ; sans cela vous eussiez perdu votre peine et votre temps : avec une tache pareille, vous pouviez bien dire : Adieu sonnet !

Ah ! c'est qu'il faut marcher bien prudemment quand on a une idée ; il faut la revêtir d'habits déjà usés ; il y faut de la *crusca* et non une quelconque farine ;

Certes, je n'ignore pas que vous nous avez traités de pédants ; et puis, après avoir vu ses premiers vers bien moqués, le jeune monsieur est venu à jubé.

— Ayez pitié de moi, maître Blutoir ! chassez de votre âme professorale tous ces nuages de grammaticale colère, et mettons, s'il vous plaît, nos flûtes bien d'accord.

Il est vrai que je me suis mis un peu tard à la dure besogne d'apprendre la grammaire, non certes que je méprisasse la palme auguste qu'on réserve aux discours bien châtiés.

Mais comme je dirigeais mes pas encore inexpérimentés vers un art tout nouveau, celui de dire beaucoup de choses en peu de mots, il fallait sans doute que je fisse quelques erreurs.

Voilà pourquoi mon chant parut enroué à beaucoup d'écoutants; il piquait plus qu'il ne caressait; il n'y avait point de place dans mes vers pour la petite roulade;

Mon style était âpre, maître Blutoir, je l'accorde, mais point grossier, et en sous-entendant trop de choses, je m'exposais à être mal compris...

— Halte-là, s'il vous plaît, monsieur l'auteur, je vous arrête. Il me semble que sous couleur de vous blâmer vous-même, vous vous encensez quelque peu et que vous confondez à dessein le style concis et la phrase boiteuse.

Pensez à tous ces articles que vous avez tués, à vos pronoms personnels doublés et triplés sans raison, à la contention d'esprit que vous imposez à vos lecteurs...

— Et je pense aussi au vœu que j'avais fait dans mon entêtement et ma fierté de ne demander et de n'accepter de conseils que d'écrivains dont la gloire fût bien établie.

M'entendez-vous, maître Blutoir ? Voilà ce qui m'a mis à dos toute la séquelle des maîtres d'école, à qui maintenant je parle en maître...

Mais calmez-vous, Blutoir ; je ne suis plus celui que j'étais ; je me suis fait humble, doux et souple ; je suis un vieux cheval misérable qu'on peut monter du matin jusqu'au soir.

Et je suis prêt à vous ouïr ; je brûle du désir de m'instruire. Ne me célez aucun de ces beaux secrets qui font la gravité, la richesse et l'abondance du style.

— Apprenez tout d'abord, monsieur le Tragique, que le style fort ne plaît point aux esprits sains, non plus que la rude étoffe de vos vers bizarres.

Le poème doit donner du plaisir sans fatigue; il faut une harmonie copieuse, lénitive, qui repose l'oreille, le cœur et l'esprit...

Qu'est-ce que cette sécheresse voulue qui consiste à dire en trois mots plus qu'un autre en vingt? C'est la chair qui fait la beauté, non la maigreur;

Et que veulent dire ces tragédies à quatre ou cinq personnages qui semblent faire insulte à celles qui les ont précédées?...

Ah! sans doute, ces chœurs lyriques qui charment si fort l'oreille et le cœur, il n'est aisé ni de les inventer, ni de les mettre en vers;

Il est plus facile et plus court de prononcer que la tragédie ne chante pas chez nous et que le poète qui compose des ariettes se moque de ses Catons.

Les neuf Muses ne sont-elles pas sœurs, et croira-t-on que Melpomène s'irrite si Terpsichore donne quelque coloris à ses accents?

Oui, monsieur, la Tragédie chante; prenez-le comme il vous plaira. Métastase fait loi, Métastase qui imite les Grecs et qui les corrige en les imitant...

SATIRE VI

L'Éducation.

Monsieur le précepteur, avez-vous le droit de dire la messe? — Oui, très illustre seigneur; je viens d'obtenir mon *celebret.* — Très bien; vous la direz donc à la comtesse.

Mais, dites-moi encore, avez-vous fait de bonnes études? Quelle opinion a-t-on de vous? Je veux tout savoir, tirer tout au clair.

— Que Votre Seigneurie me fasse examiner par qui

elle voudra : je sais fort bien le latin, et pour ce qui est des mœurs, je crois que personne n'a rien à me reprocher.

— Le latin dont vous me parlez est une antiquaille. Voyons : j'ai six garçons ; le petit comte, plein d'esprit : un vrai fleuve d'éloquence ; mais vous aurez du mal à gouverner les deux petits abbés et les trois petits chevaliers : ce sera là votre grosse charge. Surtout n'allez pas m'en faire de petits docteurs ; je veux seulement qu'ils apprennent à discourir sur tout sujet de façon à ne pas passer dans le monde pour de petits nigauds.

Vous m'entendez ; mais venons à l'essentiel ; parlons de votre salaire ; je donne trois écus ; je tiens à ce que chez moi tout le monde soit au large.

— Trois écus ? Trois écus à moi ? Que Votre Seigneurie m'excuse ; mais vous en donnez six à votre cocher. — Quelle impertinence ! Eh ! ne trouve-t-on pas de bons précepteurs pour deux écus ? Après tout, quel est donc votre savoir, à vous qui prétendez être mieux traité que mon cocher ? Mon cocher est né dans ma maison ; il est fils de mon valet de chambre, tandis que vous êtes issu d'un paysan et que tous les vôtres bêchent le champ d'autrui. Rabâcher des mots latins sans les comprendre, porter une simarre, un manteau qui descend jusqu'aux talons et un collet d'un bleu sale, tout cela peut-il rien changer à votre naturel ? Soyons bref : je paie bien et fort bien ; si mon prix ne vous convient pas, vous êtes libre d'aller ailleurs.

— Que Votre Seigneurie ne se fâche pas : j'accepte trois écus par mois ; la Providence pourvoira au reste : j'espère bien quelque petit casuel à Pâques et à la Noël, et je vous ferai voir en attendant que je ne suis pas un de ces précepteurs comme on en trouve à la douzaine.

— Vous dînerez avec nous ; mais au moment du

dessert, vous sortirez de table, et il est bien entendu que chez moi vous abjurerez le *velle* et le *nolle*. Voyez pourtant ; on lâche des mots latins quand on y prétend le moins. Mais vous vous apercevrez que tous mes enfants — ils ont de la race — sont vraiment doués d'un esprit étonnant. Ah ! joubliais de vous dire : vous ferez lire un peu ma fillette... Métastase, les ariettes : elle en raffole. Elle s'exerce toute seule à les apprendre : je n'ai pas le temps de les lui expliquer et la comtesse encore moins. Vous les lui commenterez pendant les deux années qui vont venir. Je pense alors la faire entrer dans un couvent pour achever de lui orner l'esprit. Et c'est tout ; je compte que vous remplirez à souhait vos fonctions... Mais dites-moi votre nom, s'il vous plaît.

— Don Raglia de Bastiero, pour vous servir.

C'est ainsi que le noble comte a pourvu à l'éducation de ses nobles rejetons : ils ne peuvent manquer de ceindre leurs illustres fronts d'un laurier semblable à celui qui orne le front paternel...

O merveilleux accord des futurs élèves, des anciens élèves et des éducateurs ! C'est à toi que nous devons nos grands seigneurs d'Italie, race de Troyens et de Vandales inculte et bafouée.

EXTRAITS DES COMÉDIES

LE DIVORCE

[Le *Divorce* est la plus importante des comédies d'Alfieri, et de beaucoup la meilleure. C'est une satire violente des mariages du « monde » où le « sigisbée » était admis. On ne divorce pas dans cette pièce ; on s'y marie, mais Alfieri appelle des divorces ces sortes de mariage. Le jeune Prospero Benintendi devient amoureux de Lucrezia Cherdalosi, d'une noble famille génoise. Settimio Benintendi, père de Prospero, n'est pas trop satisfait ; c'est un honnête homme ; il n'ignore pas que Mme Çherdalosi a plusieurs chevaliers servants, que sa fille Lucrezia est une coquette qui marche sur les traces de sa mère, et il ne veut pas de cette Lucrezia pour belle-fille. Toutefois il cède aux supplications de son fils, espérant que les événements ne vont pas tarder à lui donner raison, et il fait la demande en mariage. Lucrezia accepte sans hésitation de devenir la femme de Prospero Benintendi, à qui d'ailleurs elle avait fait des avances, mais elle ne l'aime pas et se promet bien, une fois mariée, de continuer à se faire faire la cour par un certain Ciuffini qui est le premier sigisbée de Madame sa mère. Ciuffini est un peu inquiet de voir Lucrezia épouser un joli garçon ; il a peur d'être sacrifié : Lucrezia le rassure dans une jolie scène que voici. Elle écarte Don Trameezzino, « le prêtre de la maison », et s'explique en toute sincérité avec Ciuffini.]

ACTE III

SCÈNE IV

CIUFFINI, LUCREZIA, DON TRAMEZZINO

CIUFFINI. — Je viens pour vous dire l'un des premiers tout le plaisir... Mais où est donc Mme Anna (1) ?

TRAMEZZINO. — Elle est sortie pour un peu plus d'une heure et m'a donné l'ordre de faire les honneurs de la maison. M. Augustin est sorti aussi (2).

CIUFFINI. — Vous voilà donc, Don Tramezzino, le père et la mère...

LUCREZIA. — Et puis, vous savez, je suis d'âge à me garder moi-même. Asseyez-vous, monsieur le comte, et vous, Tramezzino, allez dire qu'on apporte le chocolat ; M. Ciuffini a l'habitude d'en prendre.

TRAMEZZINO, *appelant dans la coulisse*. — Jean ! oh ! Jean.

CIUFFINI, *à Lucrezia*. — Deux mots, ma chère âme ; veux-tu donc me faire mourir ?

LUCREZIA. — Silence ! attends.

TRAMEZZINO. — Jean !

LUCREZIA. — Il est sans doute à l'office.

TRAMEZZINO. — Je le rejoins d'un saut.

SCÈNE V

CIUFFINI, LUCREZIA

CIUFFINI. — Toi la femme de Prospero ! Tu veux donc me faire mourir !

(1) Anna Cherdalosi, la mère de Lucrezia.

(2) Augustin Cherdalosi, le père : il joue dans la comédie le rôle d'un homme nul.

LUCREZIA. — Ne te tourmente pas; je fais tout pour sortir de cette maison et te voir à loisir, puisque malheureusement je ne puis t'épouser.

CIUFFINI. — Te voir dans les bras d'autrui ! Ciel !

LUCREZIA. — Mais d'autre part ne pouvoir jamais nous voir, ni nous parler...

CIUFFINI. — Si au moins tu en épousais un autre! mais un si beau garçon...

LUCREZIA. — Il n'est pas beau pour moi ; je me soucie fort peu de lui ; mais je vois en lui un moyen de continuer à nous aimer.

CIUFFINI. — Et pourtant, si tu l'épouses, tu me mets au désespoir.

LUCREZIA. — Aimerais-tu mieux que nous ne puissions même plus nous parler?

CIUFFINI. — Silence ; Tramezzino revient...

SCÈNE VI

LES MÊMES, TRAMEZZINO

TRAMEZZINO, *portant le chocolat.* — Cet idiot de Jean ne l'avait pas même mis sur le feu ; il était allé je ne sais où. Pour aller plus vite, je l'ai fait moi-même, et l'ai fait mousser. Le voilà.

CIUFFINI. — Oh ! vraiment, vous êtes un maître exquis. L'admirable chocolat ! Un cuisinier n'eût pas mieux fait...

LUCREZIA. — Eh ! l'abbé fait bien tout ce qu'il veut faire... Mais faites attention. Il s'est tant pressé qu'il a oublié d'y mettre de petits croûtons.

TRAMEZZINO. — Diable ! C'est vrai ; j'y vais remédier sur-le-champ. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

CIUFFINI, LUCREZIA

LUCREZIA. — Ma mère, en somme, est à mille lieues de te soupçonner : j'ai pensé et repensé à notre affaire ; crois-m'en ; je ne vois d'autre moyen pour nous aimer que ce mariage.

CIUFFINI. — Tout, oui, tout, excepté cela... Tu me désespères et je vais faire quelque folie, si tu épouses Prospero.

LUCREZIA. — Eh bien, rassure-toi ; je ne l'épouserai pas.

CIUFFINI. — Mais tu as donné ta parole.

LUCREZIA. — N'y pense plus...

CIUFFINI. — Je t'en conjure...

LUCREZIA. — C'est juré.

[Lucrezia ne manque point à sa promesse. Prospero vient l'instant d'après, plus amoureux que jamais. Lucrezia l'accueille froidement, le rudoie et lui dit nettement que tout est rompu. Le père Benintendi et l'un de ses amis consolent le jeune homme et finissent par lui faire voir clair dans le jeu de son ex-fiancée. Quant à Lucrezia, elle accepte de devenir la femme d'un vieux monsieur du nom de Fabrizio Stomaconi, qui est fort laid mais fort riche. On rédige le contrat et on en donne lecture. Voici la scène du contrat :]

ACTE V

SCÈNE V

SPARATI (1). — Je laisse de côté les formules d'usage et j'arrive tout de suite aux articles.

(1) C'est le notaire.

Tous. — Silence.

Sparati. — Primo : M. Augustin Cherdalosi donne à sa fille six mille écus en dot, et le futur époux lui reconnaît en outre un apport de douze mille écus.

Tous. — Diable !

Lucrezia. — C'est plus que je ne mérite.

Stomaconi, *modeste*. — Ne m'accablez pas... (*Au notaire*.) Continuez...

Sparati. — Secondo : La jeune épouse recevra cent écus par mois comme épingles.

Tous. — Admirable !

Stomaconi. — Bagatelle !

Mme Cherdalosi. — Moi, je n'en ai jamais eu plus de dix, et en paroles seulement.

Sparati. — Terzo : Madame aura pour elle toute seule un service de voiture, chevaux et chaise à porteurs.

Ciuffini, *à part*. — Je serai donc voituré, moi aussi.

Sparati. — Quarto : Appartement séparé, pour elle toute seule. Quinto : Loge pour elle seule dans tous les théâtres de la ville. Sexto : un médecin attitré, de son choix. Ce médecin, bien entendu, et le chirurgien payés par la maison. Septièmement : Madame aura pleine liberté de prendre à son service, entretenir et chasser, s'il lui plaît, valets de chambre, duègnes et femmes de service.

Mme Cherdalosi. — Bon : c'est là la condition de la paix du ménage.

M. Cherdalosi, *à part*. — C'est la preuve de la stupidité du mari.

Stomaconi. — Silence ! (*Au notaire* :) Poursuivez !

Sparati. — Huitièmement : Ici nous touchons aux points importants. Si Madame le désire, elle fera table à part. Neuvièmement : invitera qui lui plaira ; dixièmement : lit à part, dans l'occurrence. Onzièmement : pro-

fesseurs de tout art et de toute science à son choix, et payés sur le budget de la maison, s'entend. Douzièmement : A la naissance des enfants, la mère aura tout pouvoir de les baigner dans l'eau froide ou dans l'eau chaude, de les nourrir au lait ou à la bouillie, de les tenir emmaillotés où non, à son plaisir.

PIANTAGUAI. — Voilà un article tout plein d'une grande philosophie !

SPARATI. — Treize : Les enfants devenus grands, les garçons seront mis d'office au collège et les filles au couvent. Quatorze : Jamais, au grand jamais on n'infligera à Madame de grands discours sur les grains, les huiles, les vins, le change des monnaies, l'agio et autres niaiseries.

CIUFFINI, — Ah ! le bel article !

PIANTAGUAI. — Et quel style ! quelle grâce de langage !

STOMACONI. — Silence ! Silence.

SPARATI. — Quinze : Madame ne sera point obligée d'aller à la campagne s'il ne lui plaît pas. Seize : Elle pourra recevoir dans son appartement le jour, matin et soir et en toute liberté qui elle voudra, jeunes ou vieux, beaux ou laids, gens du peuple, de la noblesse ou de moyen état ; militaires ou hommes d'Église...

M. CHERDALOSI. — Cèci est tout de même un peu fort.

STOMACONI. — Point du tout ; point du tout ; je ne suis point un rustre.

CIUFFINI. — Il a raison ; il veut être du monde.

PIANTAGUAI. — Le monde !

MME CHERDALOSI. — Le monde ! Le monde !

SPARATI. — Dix-sept : La messe à la maison ou au dehors, au gré de Madame ; dix-huit : un confesseur à son choix. Dix neuf : On paiera les dettes de Madame,

si elle en fait. Vingt : Elle aura trois femmes de chambre. Vingt et un : Tous les deux ans, voyage aux eaux ou pour entendre l'opéra ici ou là; le tout, comme de raison, aux frais de la maison.

CIUFFINI. — C'est pour la santé.

SPARATI. — Vingt-deux : Pour les amis qu'on appelle du faux nom de sigisbées, Madame en aura tant qu'elle voudra et ceux qu'elle voudra...

M. CHERDALOSI. — Ah ! Stomaconi, pour ceci...

STOMACONI. — Silence ; continuez.

SPARATI, *à part.* — Je crains que le vingt-trois ne passe pas tout seul. Vingt-trois : Le premier chevalier servant, le chevalier en titre sera choisi par Madame suivant sa pleine et entière volonté ; il aura régulièrement son couvert mis matin et soir à la table de la famille ; le mari n'aura jamais à faire entendre que cela lui déplaît.

M. CHERDALOSI. — Ah ! c'est un article par trop...

STOMACONI. — Trop quoi ? Le pauvre homme !

MME CHERDALOSI. — Il n'entend rien à ces sortes d'affaires.

CIUFFINI. — Il n'y entend rien.

M. CHERDALOSI. — J'entends fort bien que c'est là un scandale de plus. Dans les articles du premier contrat — celui qu'on devait faire si ma fille eût épousé Prospero, — ce premier chevalier servant, puisque c'est l'usage d'en avoir un, j'avais du moins spécifié qu'il serait choisi par le beau-père ; je ne lui avais point donné de place à table ; je n'obligeais pas le mari à s'humilier.

MME CHERDALOSI. — Et nous savons bien, nous autres, pourquoi nous voulons ce qu'on vient de vous lire. N'est-il pas vrai, Stomaconi ?

STOMACONI. — Mais c'est bien clair; nous voulons qu'il en soit ainsi pour la paix du foyer.

M. CHERDALOSI. — Si l'on m'avait lu ce contrat avant de me le faire signer, certes, je n'aurais pas mis mon nom au bas.

MME CHERDALOSI. — Le sot !

STOMACONI. — C'est précisément parce que je m'en doutais, que je l'ai fait signer avant de vous en faire donner lecture...

[Et voici la conclusion du *Divorce* :]

M. CHERDALOSI. — O avilissement de nos mœurs italiennes, qui font justement de nous l'opprobre de l'Europe et nous font mettre au-dessous des Français eux-mêmes! Quelle mère ! quel mari ! quel contrat ! Et moi-même, quel père je suis! Faut-il s'étonner qu'on ne divorce pas en Italie, puisque le mariage lui-même est un divorce? Spectateurs, je vous prie de siffler de toutes vos forces l'auteur, les acteurs, l'Italie et vous-mêmes. Tel est l'applaudissement que méritent vos coutumes.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CRÉTÉ, CORBEIL.

COLLECTION
DES
CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

Vol. petit in-16 avec portrait à 4 francs

---

1. LA POÉSIE ÉPIQUE ET LYRIQUE DE L'ANCIENNE IRLANDE ...	M. LOTH, professeur au Collège de France.
2. LES EDDAS	M. VERRIER, professeur à la Sorbonne.
3. L'ÉPOPÉE ANGLO-SAXONNE. LE BEOWULF	M. THOMAS, professeur à l'Université de Lyon.
4. L'ÉPOPÉE NATIONALE ALLEMANDE. LES NIEBELUNGEN.	M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.
5. LE POÈME DU CID	M. E. MÉRIMÉE, directeur de l'Institut français de Madrid.
6. LE ROMANCERO ESPAGNOL ...	
7. LA POÉSIE PRÉDANTESQUE EN ITALIE	M. A. JEANROY, professeur à la Sorbonne.
8. L'ÉPOPÉE FINLANDAISE. LE KALAVALA	MM. LANGFORS et X...
9. LA LITTÉRATURE DE COUR EN ALLEMAGNE (XIIe-XIIIe s.)....	M. BARAT, professeur au lycée Montaigne.
10. LE THÉATRE RELIGIEUX	M. WILMOTTE, professeur à l'Université de Liége.
11. LE REINAERT FLAMAND	M. WILMOTTE.
12. CHOIX DE POÉSIES DES TROUBADOURS	M. JEANROY, professeur à la Sorbonne.
13. 14. 15. DANTE ALIGHIERI	M. H. HAUVETTE, professeur à la Sorbonne.
16. LES MYSTIQUES ITALIENS	Mme LABANDE-JEANROY
17. PÉTRARQUE	M. HENRY COCHIN.
18. BOCCACE	M. H. HAUVETTE, professeur à la Sorbonne.
19. CHAUCER	M. E. LEGOUIS, professeur à la Sorbonne.
20. ARIOSTE	M. MIGNON, chargé de cours à l'Université de Lyon.
21. LES MYSTIQUES ESPAGNOLS.	M. GONZAGUE TRUC.
22. LUTHER	M. GOGUEL, professeur à la Faculté de théologie protestante.
23. MACHIAVEL	M. LUCHAIRE, directeur de l'Institut français de Florence.
24. 25. LES GRANDS HUMANISTES ITALIENS	M. DOREZ, conservateur à la Bibliothèque nationale.
26. ÉRASME	M. RENAUDET, professeur à l'Université de Bordeaux.
27. CAMOENS	M. LE GENTIL, chargé de cours à la Sorbonne.
28. FRANÇOIS BACON	M. TRABUCCO, professeur au Lycée d'Ajaccio.

39. TROQUATO TASSO	M. Ezio Levy, professeu: à l'Académie naval de Livourne.
0. 31. 32. SHAKESPEARE ET SES CONTEMPORAINS.............	M. Feuillerat, professeur à la Faculté des lettr de Rennes.
33. LA CÉLESTINE..................	M. Martinenche, professeur à la Sorbonne.
34. 35. CERVANTES................	M. Martinenche, professeur à la Sorbonne.
36. GONGORA......................	M. Thomas, professeur honor. à l'Université d Bruxelles.
37. LOPE DE VEGA	M. Mérimée, professeur à l'Université de Toulou
38. CALDERON...................	
39. CHOIX DU THÉATRE ESPAGNOL..................	
40. LE ROMAN PICARESQUE........	M. Morel-Fatio, professeur au Collège de Fran
41. MILTON.........................	M. Cestre, professeur à la Sorbonne.
42. LEIBNIZ.........................	M. E. Boutroux, professeur à la Sorbonne.
43. SPINOZA	M. Parodi, inspecteur de l'Académie de Par
44. LOCKE...........................	M. Gonzague Truc.
45. BERKELEY	M. Solovine, secrétaire de la *Revue Philosophi*
46. DANIEL DEFOE	M. Ch. Bastide, professeur au lycée Charlema
47. SWIFT...........................	M. Barbeau, professeur à l'Université de Ca
48. VICO............................	M. Bourgin, conservateur aux Archives nationa
49. HOLBERG	Mme Jacques de Coussange.
50. 51. LES GRANDS ROMANCIERS ANGLAIS DU XVIIIe SIÈCLE ..	M. L. Cazamian, professeur à la Sorbonne.
52. LA COMÉDIE A VENISE : GOLDONI ET GOZZI................	M. Bouvy, bibliothécaire à la Faculté de droi
53. SHERIDAN.......................	M. Barbeau, professeur à l'Université de Caen
54. LA LYRIQUE PRÉROMANTIQUE EN ANGLETERRE	M. Berger, professeur à l'Université de Caen
55. LESSING........................	M. Victor Basch, professeur à la Sorbonne.
56. KANT	M. A. Aulard, professeur à la Sorbonne.
57. HERDER	M. Bréhier, professeur à l'Université de Bordea
58. 59. 60. GOETHE	M. H. Lichtenberger, professeur à la Sorbonr
61. ALFIERI	M. Sirven, professeur à l'Université de Lausann
62. SCHILLER.......................	M. Rouge, professeur à la Sorbonne.
63. WALTER SCOTT	M. Maigron, professeur à l'Université de Clermont.
64. LES CONTEURS ALLEMANDS ..	M. Macaigne, conservateur à la Bibliothèque de l'Université de Lille.
65. HEINRICH VON KLEIST..........	M. Rouge, professeur à la Sorbonne.
66. MANZONI.......................	M. Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles.
67. BENJAMIN FRANKLIN	M. Edmond Pilon.
68 BYRON..........................	M. Estève, professeur à l'Université de Nanc

69. SHELLEY	M. Koszul, professeur à la Sorbonne.
70. KEATS	M. Léon Bocquet.
71. LES POÈTES LAKISTES	M. Mélèse, professeur au lycée de Cherbourg.
72. LES GRANDS ROMANTIQUES ESPAGNOLS	M. Am. Castro, professeur à l'Université de Madrid.
73. LÉOPARDI	M. E. Rodocanachi.
74. POUCHKINE	M. Haumant, professeur à la Sorbonne.
75. EDGAR POE	M. E. Lauvrière, professeur au lycée Saint-Louis.
76. ANDERSEN	Mme Marcelle Tinayre.
77. LONGFELLOW	M. E. Lauvrière.
78. EMERSON	M. V. Basch, professeur à la Sorbonne.
79. DISCOURS DES GRANDS PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS	M. James Hyde.
80. LES ÉCRIVAINS DU RISORGIMENTO	M. E. Luchaire, directeur de l'Institut français de Florence.
81. NICOLAS GOGOL	M. Gérard-Gailly.
82. HENRI HEINE	M. Spenlé, professeur à l'Université de Strasbourg.
83. CHARLES DICKENS	M. Delattre, professeur à l'Université de Lille.
84. LERMONTOV	M. Jousserandot, bibliothécaire à la Sorbonne.
85. LES GRANDS ROMANTIQUES PORTUGAIS	M. Le Gentil, chargé de cours à la Sorbonne.
86. LES ÉCRIVAINS DE LA PRAIRIE AMÉRICAINE	M. Chinard, professeur à l'Université de Californie.
87. LA LITTÉRATURE DU JEDDISH	M. Naoum Slousch, chargé de cours à la Sorbonne.
88. LENAU ET LE LYRISME AUTRICHIEN	M. Reynaud, professeur à l'Université de Clermont.
89. CHARLES DARWIN	M. Lameére, professeur à l'Université de Bruxelles.
90. RICHARD WAGNER	M. Jacques Marnold.
91. JOHN RUSKIN	M. Thomas, professeur à l'Université de Lyon.
92. IBSEN	Mme Jacques de Coussange.
93. SIENKIEWICZ	M. le Dr Bugiel.
94. ÉCRIVAINS POLONAIS	M. le Dr Bugiel.
95. ÉCRIVAINS HONGROIS	M. Eisenmann, professeur à la Sorbonne.
96. ÉCRIVAINS ROUMAINS	Mlle Réa Ipcar.
97. ÉCRIVAINS SUÉDOIS	Mme Jacques de Coussange.
98. CHANTS POPULAIRES SERBES	M. Funck-Brentano, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.
99. LA POÉSIE LYRIQUE RUSSE	M. A. Lirondelle, professeur à l'Université de Lille.
100. LA FRANCE ET LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES	M. Baldensperger, professeur à l'Université de Strasbourg.

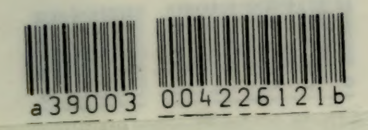
LISTE DES VOLUMES PARUS :

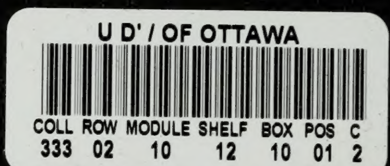
5. **Le Poème du Cid,** par M. E. Mérimée, professeur à l'Université Toulouse.
13. **Dante** par Henri Hauvette, professeur à la Sorbonne.
16. **Les Mystiques italiens,** par Mme Labande-Jeanroy.
17. **Pétrarque,** par M. Henry Cochin.
18. **Boccace,** par M. H. Hauvette, professeur à la Sorbonne.
21. **Les Mystiques espagnols,** par M. Gonzague Truc.
26. **Érasme,** par M. Renaudet, professeur à l'Université de Bordeaux.
30. 31. **Shakespeare,** par M. Feuillerat, doyen de la Faculté des let de Rennes.
33. **La Célestine,** par M. E. Martinenche, professeur à la Sorbonne.
44. **Locke,** par M. Gonzague Truc.
46. **Daniel Defoë,** par M. Charles Bastide, professeur au lycée Ch lemagne.
49. **Holberg,** par Mme Jacques de Coussange.
52. **La Comédie à Venise,** par M. E. Bouvy, bibliothécaire à la Fac de droit de Paris.
56. **Kant,** par M. Aulard, professeur à la Sorbonne.
58. 59. **Gœthe,** par M. H. Lichtenberger, professeur à la Sorbonne.
61. **Alfieri,** par M. P. Sirven, professeur à l'Université de Lausanne.
63. **Walter Scott,** par M. Maigron, professeur à l'Université de Cl mont.
65. **Von Kleist,** par M. Rouge, professeur à la Sorbonne.
71. **Les Poètes lakistes,** par M. P. Mélèse, professeur au lycée Cherbourg.
72. **Les grands romantiques espagnols,** par M. Castro, professeu l'Université de Madrid.
73. **Leopardi,** par M. Rodocanachi.
75. **Edgar Poë,** par M. E. Lauvrière, professeur au lycée St-Louis.
82. **Henri Heine,** par M. Spenlé, professeur à l'Université de Strasbou
84. **Lermontov,** par M. Jousserandot, bibliothécaire à la Sorbonne.
96. **Écrivains roumains,** par Mlle Rea Ipcar.
99. **La poésie lyrique russe,** par M. Lirondelle, professeur à l'Univer sité de Lille.
19. **Chaucer,** par M. Legouis, professeur à Sorbonne.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

67. **Franklin,** par M. Edmond Pilon.
93. **Sienkiewicz,** par M. le docteur Bugiel.
98. **Chants populaires serbes,** par M. Funck-Brentano.
28. **Bacon,** par M. Trabucco.

CORBEIL. — IMPR. CRÉTÉ


a39003 004226121b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 12 10 01 2